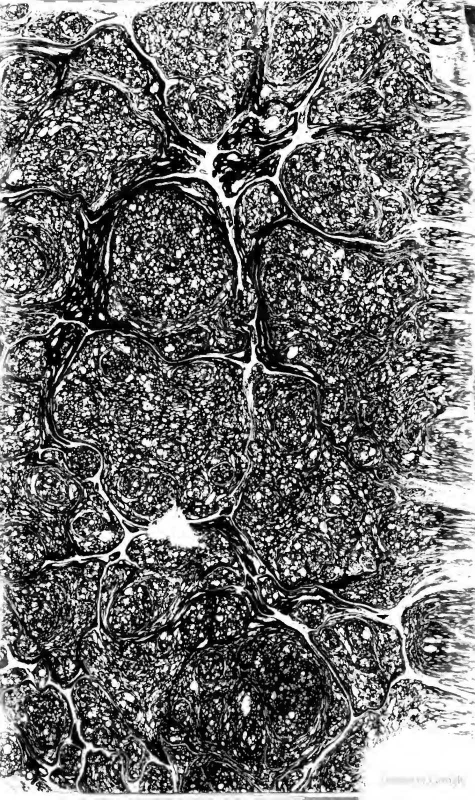


DISCOURS

POLITIQUES, HISTORIQUES ET CRITIQUES, SUR QUELQUES GOUVERNEMENS DE L'EUROPE,

Par M. le comte D'ALBON, des Académies de Lyon, Dijon, Rome & Nifmes, de celles des Arcades & la Crufca; des Sociétés de Florence, Berne, Zurich, Chambéri, Heffe-Hombourg, &c. &c. &c.

Nullius in verba.

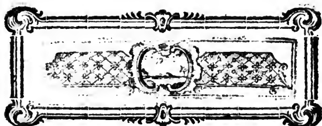
TOME III.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXV.





DISCOURS
SUR
L'ESPAGNE.

L'ESPRIT de conquête eſt un eſprit de vertige. Les victoires qui ſubjuguent ou abattent les vaincus, épuiſent ou affoibliſſent les vainqueurs. Plus un empire gagne en étendue & en ſuperficie, plus il perd du côté de l'énergie & de la force ; les triomphes qui lui ſervent de degrés pour l'élever au faîte de la gloire, ſont autant de pas qui le rapprochent de ſa ruine ; & à meſure qu'il vole avec plus d'ardeur vers l'une, il court avec plus de vîteſſe vers l'autre. Malheur à la nation qui ſe plaît à porter au loin la terreur de ſes armes ! La récompenſe de ſon ambition en eſt auſſi le châtiment ; elle éprouve tous les maux qu'elle fait ; elle s'immole en frappant des victimes. Pour déſoler les poſſeſſions étrangeres, elle commence par dévaſter les ſiennes. Je vois des cam-

pagnes désertes, des provinces dépeuplées, des villes sans habitans. L'agriculture est chassée de lieux fortunés, de vastes états où elle donnoit auparavant des loix à un peuple d'habiles cultivateurs; elle est tombée, & dans sa chûte elle a, par un choc violent, brisé le commerce. Effrayés de leur solitude & de leur abandon, les arts se sont dérobés à l'anéantissement par leur fuite dans des contrées qui leur offroient un asyle. L'industrie s'est perdue dans le tumulte & le fracas des armes. En vain le besoin s'efforce de la rappeller, elle ne se fixe que dans le sein de la paix & le séjour du bonheur.

Ces détails attristent & lassent. Ce que j'ai dit ne donne pourtant qu'une idée imparfaite de ce que j'aurois à dire. La description de la multitude d'objets que j'ai sous les yeux, est à peine commencée. Des royaumes qui conservent leurs titres pompeux, ne donneroient aucun lieu de croire qu'ils furent & qu'ils sont encore des royaumes; des contrées grandes & naturellement fertiles, mais qui ne produisent plus rien depuis qu'elles ont cessé d'être fécondes en hommes; une nation pauvre au milieu des richesses, qui recueille de l'or & souffre du besoin; qui enrichit les autres peuples, & s'approche toujours plus de la misere, parce que le besoin renaît sans cesse & que l'or s'épuise; parce que cette nation n'a point de superflu, & qu'elle achete toujours; des hommes fiers de leur grandeur & de leur puissance, mais

qui ne cessent de décheoir de cet état. Tels sont quelques-uns des traits qui entrent dans le tableau dont je ne trace ici qu'une esquisse. Les générations passent & sont remplacées par d'autres générations. Un siecle est déjà révolu, un autre siecle commence, un troisieme succede à celui-ci; cependant les ravages de quelques années ne sont pas réparés par cette longue succession de tems. On s'imagine ici que je parle d'un pays cruellement dévasté par les armes victorieuses d'un ennemi féroce & irréconciliable. Si l'on savoit que j'ai en vue l'Espagne, on soupçonneroit d'exagération ce tableau, à moins que je ne veuille rappeller ces tristes époques où les Espagnols étoient opprimés par les peuples les plus barbares qu'aient jamais produits l'Europe & l'Afrique. Non, je ne remonte pas à ces révolutions désastreuses où ils étoient courbés sous le joug des Sarrazins; je peins l'Espagne parvenue au comble de ses desirs ambitieux par des conquêtes; l'amour de la nouveauté ne me fait pas donner dans celui du paradoxe. Je parcours les siecles, je consulte l'histoire, je puise l'instruction dans les monumens les plus authentiques: ce que j'ai dit est vrai; qu'on daigne examiner les diverses révolutions & suivre les grandes époques.

Soumise aux Carthaginois, vaincue par les Romains, en proie aux fureurs des Vandales, des Sueves, des Visigoths, des Silinges, des Alains & autres peuples barbares sortis du fond

du Nord, subjugée par les Maures, divisée en plusieurs états, ou ne formant qu'un grand royaume, dirigée par les lumieres & les suffrages de plusieurs, ou conduite par la volonté d'un seul dans les tems les plus reculés, durant les âges qui s'en éloignent, dans les circonstances favorables comme dans les plus tristes conjonctures, l'Espagne est constamment plus puissante, plus peuplée, plus riche même & plus florissante qu'elle ne l'est depuis la découverte & la conquête du Nouveau-Monde. En ravageant au loin des états très-étendus, elle a dévasté ses provinces ; en acquérant des possessions aussi riches qu'immenses, elle s'est appauvrie.

Je ne discuterai pas si l'Amérique, qu'elle regarde comme le théatre de sa gloire, ne le fut pas réellement de ses injustices, de sa cruauté, de son ignominie. On a déjà beaucoup trop écrit, & je ne sais par quel motif on affecte d'écrire encore pour prouver une vérité si frappante. La question est décidée : la raison & l'humanité de concert se sont élevées depuis longtems avec autant d'indignation que de force contre la violence, l'oppression, la tyrannie ; elles ont livré le crime au remords & à la honte. Appaisons nos clameurs.

Je ne veux écouter ici qu'une politique d'intérêt. Si l'ambition n'étoit pas aveugle, de quel œil une nation jalouse de sa puissance verroit-elle des conquêtes qui lui coûterent trop cher, puisqu'il fallut les acheter au prix du sang de

ſes héros ; des conquêtes qui exigent tous les jours le ſacrifice de ſes utiles citoyens ; des conquêtes enfin qui, malgré tous les avantages qu'elle en retire, n'en ſont pas moins la cauſe éternelle de ſa décadence ?

Mais, dira-t-on, quels exemples frappans nous préſente l'hiſtoire pour appuyer un ſentiment pareil ? Babylone éleve ſa tête ſuperbe & voit à ſes pieds toutes les nations. Maîtres de l'Aſie, les Perſes étendent leur domination & forgent des fers à l'Europe. Alexandre fait taire les rois & tomber les royaumes. L'aigle Romaine déploie ſon vol audacieux & d'un coup-d'œil embraſſe & meſure la terre. Ces vaſtes & redoutables empires ne s'élevoient-ils pas à la plus haute fortune à meſure qu'ils étendoient leurs limites ? Conteſtera-t-on que multiplier leurs conquêtes ce ne fût ajouter à leur grandeur, à leurs richeſſes, à leur puiſſance ? Si le principe eſt vrai, il regarde également les empires anciens & modernes ; plus ils ſont étendus, plus ils ſont puiſſans.

Je ne le diſſimulerai pas : outre l'Eſpagne, Philippe II poſſédoit en Europe le Portugal, les dix-ſept provinces des Pays-Bas, la Franche-Comté, le royaume de Naples & de Sicile, le duché de Milan, le royaume de Sardaigne & pluſieurs autres isles de la Méditerranée. En Afrique, il comptoit ſous ſa domination, des villes, des états d'une grande étendue, & preſque toute la côte qui s'étend du

Cap-Blanc jusques au bord de la mer Rouge. En Asie, il avoit la plupart des isles du golfe Persique, entr'autres, l'isle de Bahrein, que la pêche des perles a rendu trop célebre & bien chere à la cupidité. Dans les Indes, les villes de Diu & de Goa, & plusieurs autres lieux situés le long de la côte de Malabar lui appartenoient. En Chine, il avoit un magnifique établissement dans l'isle de Macao. Les isles Philippines & les Moluques, fertiles en épiceries, ces riches productions dont le goût dépravé des Européens fait tout le prix, dépendoient de lui. En Amérique enfin, les sources précieuses & fécondes du Chili, du Potosi, & de tant d'autres contrées, qui ne dûrent leurs malheurs qu'à leurs richesses, rouloient sans cesse des flots d'or & d'argent pour payer les tributs à l'Espagne.

Mais, à nous en tenir à ces faits, il est certain qu'au plus haut point de sa prétendue grandeur la nation Espagnole, en étendant sa domination dans les quatre parties du monde, tendoit nécessairement à une prochaine dissolution. Composée de membres excessivement disproportionnés, sans liaison entr'eux, sans rapport intime & naturel, ce corps monstrueux pouvoit-il s'assurer une longue existence ? Ne renfermoit-il pas dans son sein les principes d'un prompt dépérissement ? Si l'on objecte que l'événement n'a pas justifié cette proposition, je réponds qu'à moins de s'aveugler, il est impossible de ne pas

voir que même sous Philippe II la puissance Espagnole commençoit à plier sous son poids, & faisoit déjà craindre une chûte éclatante. Elle s'affoiblit encore plus sensiblement durant le regne de Philippe III & de ses successeurs. Des provinces & des villes dépeuplées, des troupes insuffisantes & dispersées, la garde des places importantes commise à des étrangers, une marine foible & mal entretenue, des soldats & des matelots dont la fidélité avoit besoin de garant, parce qu'on ne reconnoissoit pas & qu'on payoit mal leurs services ; des finances en mauvais état ou mal administrées ; des sujets trop peu ménagés pour n'être pas la plupart inquiets & mécontens ; des peuples inutilement subjugués par la force, & retenus dans la soumission par la crainte ; des puissances voisines & redoutables, ennemies en même tems, rivales ou jalouses : c'en étoit assez pour montrer que l'Espagne couroit à grands pas vers le goufre qui l'engloutit. Qu'elle eût conservé plus longtems ses états épars & ses magnifiques conquêtes, l'anéantissement se seroit bientôt présenté devant elle avec toutes ses horreurs : en vain auroit-elle réuni ses forces pour l'éloigner ou s'y dérober ; ses impuissans efforts n'auroient eu que le triste effet d'accélérer sa ruine ; elle se seroit déchirée elle-même & auroit péri dans d'étranges convulsions. Fatale mais trop juste destinée, qui en punissant les nations féroces & conquérantes, venge les peuples vaincus & malheu-

reux ! Des circonſtances défavorables en apparence, des échecs, des malheurs lui furent utiles ; le poids énorme de ſa grandeur la pouſſoit irréſiſtiblement vers l'abyme ; le fardeau s'allege tout-à-coup, & elle reprend des forces.

Des provinces ſecouent le joug & s'érigent en république ; des royaumes entiers ſont détachés de la monarchie & paſſent entre les mains des étrangers ; les armes lui enlevent de vaſtes contrées qu'elle avoit envahies par les armes ; on l'attaque, on la pourſuit ; elle cede, elle conſent enfin à circonſcrire l'étendue de ſon empire ; elle perd beaucoup, mais ſes pertes la ſauvent. Par les traités d'Utrecht & d'autres conventions, l'état fut heureuſement démembré. Moins partagés, les ſoins & l'attention du gouvernement ſe porterent avec plus d'activité vers le bien commun ; la monarchie eut moins de ſujets, mais elle comptoit un plus grand nombre de citoyens. De proche en proche l'ordre ſe rétablit dans diverſes branches de l'adminiſtration publique. Les finances ſeules ne ſe reſſentirent pas de cette révolution, & rentrerent, durant pluſieurs regnes, dans le même état de langueur. Tout immenſes qu'elles étoient, les guerres avec la France, l'Angleterre & les Pays-Bas ne tarderent pas à les abſorber. Si l'on s'en rapporte à l'hiſtoire, il en coûta plus de quinze cents millions de ducats à l'Eſpagne pour perdre les Provinces-Unies, & conſentir à leur érection en république ſouveraine. Dans les

quatre parties du monde elle luttoit inutilement contre des ennemis trop redoutables. Après avoir fait les plus grands efforts & de plus grandes dépenses, elle plioit sous les coups redoublés de la force, & laissoit enlever les plus magnifiques conquêtes. Les besoins de l'état croissoient & devenoient plus pressans ; les revenus publics diminuoient & ne pouvoient plus suffire aux dépenses nécessaires du souverain ; de nouveaux embarras jetoient dans de nouveaux emprunts ; la dette nationale grossissoit tous les jours ; on n'entrevoyoit plus les moyens, & l'on avoit perdu jusqu'à l'espérance de pouvoir jamais l'acquitter. Dans l'esprit des peuples, Philippe III passoit pour un des potentats les plus opulens de l'univers ; mais ce monarque n'en étoit pas moins un des princes les plus pauvres de l'Europe.

Ruinées au-dedans, les affaires avoient entraîné la perte du crédit au-dehors. La misere frappoit à coups redoublés sur la plupart des citoyens : après les avoir abattus, elle les retenoit sous son cruel empire, en les forçant à une inaction aussi funeste à l'état qu'à eux-mêmes. Loin de s'attendrir sur le sort de tant de malheureux & de leur prêter des soulagemens qu'ils sollicitoient, le ministere aggravoit les charges qui les avoient écrasés. Après avoir cruellement exprimé le plus pur sang des pauvres, on mit à leur tour les riches à contribution. Avec de grands revenus & une plus grande économie, ils s'estimoient

presque heureux de soutenir la lourde masse des impositions. Il ne s'agissoit plus pour eux que de se procurer les douceurs & les commodités de la vie ; on les forçoit à se borner au nécessaire. Par de séveres prohibitions les loix repoussoient au loin tout objet de luxe ; il n'étoit plus permis aux habiles mains de l'industrie de relever l'éclat des riches dons de la nature & de leur donner un nouveau prix. Les rangs se confondoient au-dehors, & l'on ne souffroit presque plus entr'eux de différence ou de distinction. Le gouvernement s'applaudit, & regarda comme un chef-d'œuvre de politique d'avoir prononcé une sentence de proscription contre le faste & la magnificence : il condamna comme un crime l'usage des ameublemens somptueux, des belles tentures, des vases rares & précieux, des meubles d'une trop grande valeur. Il fut défendu à tous de se vêtir d'étoffes tissues d'or ou d'argent.

Ce code de loix somptuaires étonna l'univers politique ; on ne pardonnoit pas à l'Espagne de porter des réglemens qu'une petite république sans territoire, pauvre, surchargée du nombre de ses habitans, toujours forcée d'user des plus tristes ressources pour subvenir aux besoins communs, sans cesse exposée à ne pouvoir assurer le bien de tous que par le sacrifice de la fortune des particuliers, à ruiner le peuple pour défendre & sauver le peuple, n'auroit publié qu'à regret & en cédant à la loi impérieuse d'une cruelle nécessité.

Cependant le mal empiroit par les remedes violens que des ministres beaucoup plus zélé sans doute qu'éclairés employoient pour le guérir. L'excès de la misere se communiquoit de proche en proche aux classes les plus nombreuses & les plus utiles des citoyens. Les cœurs étoient flétris, les bras se desséchoient, les hommes laborieux tomboient en défaillance sur les instrumens de leur travail. Un souverain qui régnoit sur des sujets appauvris, ne pouvoit que devenir pauvre lui-même ; la décadence des revenus publics suivoit celle des revenus des particuliers. Dépouillées de leur fertilité, la plupart des terres ne rapportoient presque plus rien, ni aux propriétaires, ni à l'état. L'agriculture indignée brisoit avec douleur ses instrumens de labour ; l'industrie désolée & toute en pleurs détruisoit ou laissoit tomber ses atteliers ; les plus belles fabriques de soie, de laines fines, d'étoffes d'or & d'argent n'existoient plus, & les ouvriers les plus habiles s'enfuyoient chez l'étranger. Poursuivi & tourmenté par-tout de mille manieres, le commerce expiroit. On n'en continuoit pas moins à mettre de gros droits sur les denrées & les marchandises. Les douanes bordoient les frontieres du royaume, & sembloient en défendre l'approche aux marchands des nations voisines. Autour des villes & jusques dans les villages elles en désoloient & en tyrannisoient les habitans.

Ce faux systême déconcertoit les projets du

ministere ; les peuples avoient perdu leur fortune, ils éprovoient les plus cruels besoins : la main seule qui pouvoit les soulager & les ramener au bonheur, ils la voyoient s'appesantir sur eux, aggraver leur joug, aigrir leurs maux, creuser des plaies déjà trop profondes & presque incurables. L'état vouloit, ce semble, donner pour fondement à son opulence la ruine de tant de malheureux. Les moyens qu'ils prenoient pour aller à sa fin, l'en éloignoient ; plus il grossissoit les charges publiques & multiplioit les impôts, plus il en diminuoit le produit ; & la plus grande partie de ce produit il ne la touchoit que pour fournir aux énormes frais de perception. C'est ainsi qu'il alloit donner dans les écueils par la route qu'il choisissoit pour les éviter, qu'à chaque pas il s'engageoit plus avant dans les embarras d'où il desiroit & s'efforçoit constamment de se tirer, qu'il se trouvoit toujours plus pauvre en travaillant à réparer le désordre des finances & à s'enrichir.

Les mines du Chili & du Potosi n'étoient pas épuisées ; le Nouveau-Monde n'étoit pas avare de ses trésors, il continuoit à les verser dans l'Espagne avec une égale abondance, avec la même profusion. Mais ces immenses richesses n'entroient dans ce royaume infortuné que pour en sortir ; elles alloient vivifier des contrées plus heureuses ou mieux gouvernées. Ces tristes scenes duroient depuis trop long-tems pour ne pas amener la catastrophe. Elle fut telle que les

politiques la prévoyoient, que les événemens l'annonçoient, que les parties intéressées la craignoient, mais qui n'en jeta pas moins dans un profond étonnement la plupart des nations. Le maître de plusieurs royaumes & d'autres états aussi étendus que riches en Europe, le souverain de plusieurs provinces, de diverses places, de beaux & grands établissemens en Afrique; le possesseur d'une grande partie des Indes & d'autres riches contrées en Asie; le potentat qui tenoit enchaînés à son trône les plus brillans empires de l'Amérique, & sembloit avoir fixé invariablement sous sa domination les isles les plus fertiles de cette autre moitié du monde, fit banqueroute en publiant hautement qu'il ne la faisoit pas & qu'il acquittoit ses dettes. Par un édit bien singulier, Philippe III métamorphosa le cuivre en argent. Une monnoie du premier métal, frappée dans toute l'Espagne, reçut tout-à-coup dans ce royaume une valeur presqu'égale à la monnoie d'argent. Les nouvelles especes passerent du trésor royal dans les coffres des créanciers de l'état. Il ne restoit aux parties lésées aucune voie contre cet acte oppressif. Le souverain avoit prononcé despotiquement l'arrêt, il fallut se soumettre; une foule de sujets, dignes par leur bonne-foi d'un autre sort & d'un meilleur traitement, se virent avec douleur les victimes de ce cruel jeu. Ils dûrent sans doute se repentir d'avoir trop aimé & trop bien servi la patrie. En récompense de leur service ou de leur

amour, on les forçoit à plier, sans se plaindre, sous une volonté tyrannique; à souffrir en silence la perte de leur fortune. Le ministere se félicitoit d'avoir imaginé & suivi un pareil systême; mais cet indigne artifice, s'il tourna au profit du souverain & mit les affaires en voie de se rétablir, ne tourna certainement pas à la gloire de son auteur, & lui imprima une tache que le tems n'a pas encore effacée.

Le regne suivant passe pour un regne de malheurs & de disgraces; mais aux yeux des politiques, ces disgraces & ces malheurs n'étoient qu'imaginaires. Plus même la décadence des affaires paroissoit rapide, plus elle hâtoit la révolution où l'Espagne auroit pu facilement reprendre son ancienne splendeur. Philippe IV laissa tranquillement le duc de Bragance monter sur le trône de Portugal, & ce royaume se détacha de la monarchie pour n'y être plus réuni. Les plus précieuses conquêtes de l'Inde se joignirent au Portugal, & à son exemple briserent le joug de la domination Espagnole. Ces démembremens en entraînerent d'autres. Le Roussillon ne put résister aux armes victorieuses de la France; la Catalogne subit bientôt le même sort. Ennemies ou rivales, d'autres puissances profiterent de la faveur des circonstances pour faire valoir des droits ou des prétentions. Après avoir ainsi coloré leur ambition jalouse, elles n'en devinrent que plus ardentes pour la satisfaire & presser l'exécution de leurs projets. De toutes parts elles

elles attaquerent un prince trop foible pour leur tenir tête, & s'en partagerent les dépouilles.

Tandis que Philippe se laissoit vaincre, & que pour prix de la victoire il cédoit à ses vainqueurs des provinces & des royaumes, il reçut le surnom de *Grand.* Ce titre avoit besoin d'être justifié ; on crut y réussir, ou du moins en imposer à la multitude, en donnant pour emblême au monarque un fossé avec cette devise : *Plus on lui ôte, plus il est grand.*

Ce trait ingénieusement imaginé parut à la plupart des hommes raisonnables, ou trop faussement ou trop malignement appliqué. Les uns le prirent pour un effet de la plus basse & la plus aveugle flatterie ; ils condamnerent l'éloge comme outré & révoltant : les autres n'y virent qu'une dérision, & l'outrage leur parut sanglant. Cependant on pouvoit souscrire à la louange donnée au monarque : Philippe n'étoit pas grand ; mais la voie s'ouvroit devant lui pour le devenir. Chaque perte qu'il faisoit le délivroit d'un poids qui le surchargeoit & ne lui laissoit pas assez de forces pour conduire à son gré les rênes du gouvernement.

Les obstacles, & des obstacles presqu'invincibles, se levoient insensiblement d'eux-mêmes. Il falloit renoncer entiérement à ses états épars ou lointains, ne plus compter au rang des sujets de vils troupeaux d'esclaves, ne commander qu'à des hommes libres, pouvoir enfin mesurer du haut de son trône l'étendue de ses possessions

réunies. Il auroit vraisemblablement suffi à Philippe, pour faire le bonheur de son peuple & mériter une place parmi les grands rois, de n'être plus que roi d'Espagne. Moins distrait par la diversité des objets, avec un cœur bon, il auroit vivement senti le mal de ses états; avec du zele & des lumieres, il l'eût bientôt réparé. A sa voix, les citoyens seroient sortis de leur assoupissement & auroient retrouvé leur ancienne ardeur pour le travail; un esprit vivifiant se seroit également répandu dans les villes & dans les campagnes; dans peu de tems la face du royaume eût été parfaitement renouvellée.

On se trompe, quand on est tenté de croire que, pour animer un peuple flétri par la misere, perdu par l'oisiveté, il faudroit qu'avec autant d'effort que d'audace le souverain allât lui-même dérober le feu du ciel. Images de la majesté de Dieu sur la terre, les rois semblent en avoir aussi dans les mains la toute-puissance; pour créer, &, ce qui souvent n'est pas moins difficile, pour rétablir, ils n'ont besoin que de vouloir.

En renonçant à des empires pour mieux gouverner son royaume, Philippe IV n'eût pas reçu de l'admiration publique les superbes titres de roi belliqueux, de héros, de vainqueur des nations; mais les hommes sensibles se fussent fait un devoir de l'appeller prince bienfaisant, pere de son peuple, restaurateur de ses états.

L'Espagne s'est donc épuisée par la conquête

de l'Amérique, & cette conquête la retient dans un état perpétuel de décadence & de langueur. Il ne reste d'espérance à l'une de se rétablir qu'en cessant de tenir à l'autre : unies ensemble, elles se nuisent mutuellement, se sont toujours nui & se nuiront toujours.

Je crois tout cela trop vrai pour pouvoir être raisonnablement révoqué en doute ou mis en question. Les Espagnols n'en conviendront pas ; tâchons de les en convaincre par des faits qu'ils nous fournissent eux-mêmes, ou que nous puiserons dans les sources les moins suspectes.

Depuis les tems les plus reculés jusqu'à cette fatale époque où le nouveau monde vint à la connoissance de l'ancien, l'Europe ne renfermoit presque point de pays aussi peuplé, aussi fertile, aussi riche que l'Espagne. Si nous remontons jusqu'aux beaux jours de l'Empire Romain, nous trouverons que la population de cette étendue de terrein qui se trouve enclavée entre les Pyrénées, la Méditerranée & l'Océan, se montoit à quarante millions d'ames. Plusieurs auteurs assurent même qu'on y comptoit un plus grand nombre d'habitans sous Jules César, & que la somme totale, donnée par un dénombrement exact, alloit à cinquante millions. Qu'on taxe ici l'histoire d'exagération outrée, & qu'on fasse telle soustraction qu'il plaira, il s'ensuivra toujours que l'ancienne Ibérie étoit prodigieusement fertile en hommes. Et quels hommes produisoit alors cette heureuse contrée ! Les plus habiles

cultivateurs, les plus propres aux arts, les plus versés dans le commerce, les plus braves & les plus distingués dans la science militaire, les plus capables de concevoir & d'exécuter de grandes entreprises, les plus adonnés aux lettres.

L'antiquité s'accorde à nous donner de l'Espagne les plus magnifiques idées; les superbes descriptions qu'elle nous en a laissées ne méritent pas qu'on les regarde comme impartiales & qu'on y ajoute une pleine foi. L'enthousiasme les a inspirées & s'est trop permis de les charger d'ornemens fabuleux : cependant il n'est pas difficile de marcher avec sûreté dans cette espece de labyrinthe, de saisir les faits & de les dépouiller des circonstances ou des hyperboles qui les dénaturent. Nous savons que, riche en métaux, la terre étoit encore plus fertile en denrées : elle payoit avec générosité les travaux du cultivateur & lui prodiguoit ses dons. Après avoir fourni non-seulement aux besoins, mais encore aux commodités d'une immense population, elle lui laissoit entre les mains un grand superflu qu'elle échangeoit avec un bénéfice assuré contre les richesses des autres nations.

Rien de plus vif & de plus animé que les ports & les villes des deux côtes : l'argent y circuloit avec abondance & refluoit dans les provinces; le commerce du dedans répondoit pleinement à celui du dehors; l'aisance pénétroit dans les cantons les plus reculés & les plus isolés; nulle part l'humanité n'étoit affligée par la

vue de la pauvreté, par les cris de la misere. Par-tout on réunissoit plus ou moins abondamment les matieres brutes, & par-tout l'industrie savoit les mettre en œuvre & leur donner plus de prix.

Braves & distingués par leurs hauts faits, les Espagnols ne craignoient pas la guerre; mais ils ne se mettoient en état de la faire que pour jouir plus long-tems de la paix & de tous les avantages qu'elle procure. La fureur des conquêtes ne les aveugloit pas; ils ne désoloient pas leur pays pour aller dévaster celui des autres. S'ils prenoient en main les armes, ce n'étoit guere que pour repousser leurs ennemis, défendre leurs héritages & sauver leur patrie. Quoiqu'ils ne cherchassent pas à étendre leur domination, ils ne passoient pas moins pour être une nation belliqueuse. Si la bataille de Cannes mit le comble à la gloire d'Annibal, la prise de Sagonte l'avoit déjà rendu célebre : les habitans de cette infortunée ville prirent & exécuterent avec une férocité sans égale, les uns la résolution de s'ensevelir sous les ruines de leurs habitations; les autres ne cesserent de combattre qu'après avoir désespéré de vaincre & en cessant de vivre. (1)

Sans remparts, sans fortifications, sans murailles, sans avoir recours à ses alliés, avec une

(1) *Aut inclusi cum conjugibus ac liberis, domos super se ipsos concremaverunt, aut armati nullum ante finem pugnæ quàm morientes fecerunt.*

Tit. Liv. 21.

ſimple citadelle & une garniſon de quatre mille Celtibériens, Numance réſiſte avec une valeur & une conſtance plus qu'héroïques aux attaques réitérées, aux longs & redoutables efforts d'une armée de quarante mille Romains, & ne rend les armes aux vainqueurs qu'après un ſiege de quatorze ans.

De pareils traits peignent admirablement & mettent dans le plus grand jour le caractere de la nation : il ne faut donc pas s'étonner que l'Eſpagne ait donné des empereurs à Rome, un Trajan, un Adrien, un Maxime.

Les beaux jours de l'Empire Romain avoient été ceux de l'Eſpagne; la chûte de l'un entraîna celle de l'autre. Tandis que les Goths dévaſtoient l'Italie & portoient la terreur dans la capitale du monde, d'autres peuples barbares ſubjuguerent les Eſpagnols & commencerent cette longue chaîne de révolutions qui furent ſi funeſtes au pays qu'ils avoient envahi.

Le deſpotiſme & la tyrannie frapperent de leur verge ces belles & fertiles contrées; elles perdirent leur éclat; bientôt leur fertilité ne fut plus la même; la pauvreté ſe fit ſentir au peuple; le bonheur s'enfuit, l'Eſpagne change de maîtres, & ne ſe releve pas de ſon état de décadence.

Des Vandales elle paſſe au pouvoir des Goths qui la tiennent ſous leur joug juſqu'au huitieme ſiecle. A cette époque, la honte portée par un roi lâche & voluptueux dans une illuſtre famille

en rend furieux le chef. Ce pere malheureux & défespéré ne refpire que la vengeance contre fon fouverain ; il paffe en Afrique, gagne par de magnifiques promeffes, bien plus qu'il ne touche par fes cris & fa douleur, le général des armées du Calife, qu'il avoit fouvent battu.

Les Maures inondent l'Efpagne & la fubjuguent. Pour échapper aux vainqueurs, les anciens maîtres du royaume vont chercher & trouvent un afyle dans les montagnes inacceffibles des Afturies. A couvert des furprifes de l'ennemi, ils fondent fouvent fur lui à l'improvifte, le pillent & retournent, chargés de butin, dans leur retraite impénétrable. Avec le tems, leur parti groffit, les incurfions deviennent plus fréquentes ; la foif de la vengeance, la haine de l'oppreffion, le defir de rompre les fers de leur patrie & de la remettre en liberté enflamment le courage des grands & du peuple ; la caufe commune les rend tous foldats & capables de faire trembler à leur tour les vainqueurs. Ils mettent à leur tête le prince Pelage, l'élevent fur le trône & lui jurent unanimement la fidélité.

Ils n'eurent pas lieu de fe repentir de leur choix : le nouveau roi s'acquit par les armes un état confidérable, & jeta les fondemens d'une nouvelle monarchie. Ses fucceffeurs, & fur-tout les deux Alphonfes, l'un furnommé le Catholique, l'autre le Grand, avancerent l'ouvrage, étendirent plus loin leurs conquêtes & affoibli-

rent la puiſſance des Maures. L'ambition diviſe les mahométans & fend le royaume de Cordoue en quatre ſouverainetés qui prennent les noms de Séville, de Tolede, de Valence & de Sarragoſſe.

Cette diviſion étoit une ſecouſſe violente qui annonçoit une grande chûte. Les princes chrétiens profiterent habilement des circonſtances pour arriver au terme de leurs deſirs ; ils détruiſirent leurs ennemis en les prenant en détail.

Le Cid, plus connu par la tragédie de Corneille que célebre par ſes hauts faits, entre avec les forces du roi de Léon ſon maître dans le royaume de Valence. La réſiſtance qu'il y trouve de la part des ſoldats & des habitans des villes ne ſert qu'à donner plus d'éclat à ſes vertus guerrieres. Une victoire en amene une autre ; les places fortes ſe rendent au vainqueur ; on n'oſe plus s'oppoſer à ſa marche impétueuſe ; tout plie devant lui & met bas les armes. En vain cherche-t-il encore à combattre & à vaincre ; par-tout il ſe trouve maître abſolu, & ce beau royaume eſt conquis.

Les guerres continuent avec le même acharnement ; des flots de ſang inondoient la terre, & loin de l'engraiſſer, la noyoient & la rendoient moins fertile. Les provinces & les villes d'Eſpagne voyoient tomber chaque jour ſous le fer un grand nombre de leurs habitans. Cependant elles ſe conſoloient facilement de cette perte. Les ſubſiſtances manquoient : l'agriculture eſt un

art pacifique ; il languit, il expire au milieu du tumulte des armes ; & le soc de la charrue se rouille bientôt, quand on met à ses côtés l'épée sanglante du soldat.

Heureusement la victoire se décidoit assez constamment pour la justice & le bon droit ; les princes chrétiens l'emportoient sur les infideles affoiblis par des guerres opiniâtres. Epuisés par de grandes pertes, resserrés dans un cercle plus étroit, ceux-ci ne présentoient plus à ceux-là des ennemis redoutables, & voyoient approcher rapidement leur entiere destruction. Secoué depuis long-tems avec violence, ébranlé, chancelant, leur empire reçut un dernier coup & s'écroula : ce fut sous le regne de Ferdinand & d'Isabelle que les divers états de l'Espagne, séparés les uns des autres, ne reconnurent qu'un seul maître & ne formerent plus entr'eux qu'une même monarchie.

Jamais réunion ne réussit mieux. La déposition de Henri IV roi de Castille, la disgrace & la dégradation de l'unique héritiere de ce royaume, l'élection d'une reine qui n'avoit aucun droit de monter sur le trône, l'audace en un mot de sujets outrés & rebelles qui arrachent la couronne à leur légitime souverain, la refusent à sa fille qu'ils déclarent incapable de porter le sceptre, & la déposent entre les mains de la sœur de cet infortuné prince : telles furent les injustices & les violences qui préparerent les voies à la plus étonnante de toutes les révolutions dont

l'hiſtoire d'Eſpagne nous ait tranſmis la mémoire.

Roi d'Arragon par ſa naiſſance, ſouverain de Caſtille du chef de ſa femme Iſabelle, Ferdinand pouvoit former les plus grands projets, & avoit toutes les qualités néceſſaires pour en aſſurer l'exécution. Puiſſant, à la fleur de l'âge, plein d'ardeur, ayant à ſa diſpoſition les bras de ſon peuple parce qu'il en avoit le cœur, diſtingué par ſa prudence, ſes lumieres, ſa générοſité, ſa valeur, il porta au loin la terreur de ſes armes, & bien plus loin encore la célébrité de ſon nom. Avec une groſſe armée il entre dans le royaume de Grenade; il n'a preſque fait que parcourir les provinces, elles ſont vaincues. En perſonne il met le ſiege devant la capitale, & le pouſſe avec vigueur. Les Sarraſins font une prodigieuſe défenſe : comme ils n'ont d'autre eſpérance que dans leurs armes & qu'ils perdent tout s'ils laiſſent prendre leur ville, ils ſe montrent tous avec un courage infini. Battus, ils reviennent à la charge avec une nouvelle impétuoſité, & plus d'une fois ils jettent à leur tour l'épouvante parmi les aſſiégeans.

Cependant leurs exploits ne les ſauvent pas : leur courage opiniâtre eſt forcé de fléchir ; ils ſe rendent à diſcrétion, & n'attendent plus rien que de la magnanimité du vainqueur.

Par la priſe de cette grande ville, les mahométans reçurent le coup qui renverſa leur empire de fond en comble : les chrétiens rentrerent

glorieusement en possession d'un grand état qu'ils avoient perdu depuis plusieurs siecles, & que depuis plusieurs siecles ils s'efforçoient inutilement de recouvrer.

Après la conquête du royaume de Grenade, Ferdinand saisit l'occasion favorable pour s'emparer du royaume de Navarre : il y entre à la tête d'une armée aguerrie & formidable ; la terreur la précede & la victoire l'accompagne. A son approche, la plupart des villes lui ouvrent leurs portes & s'empressent de lui rendre hommage ; celles qui osent arrêter quelques momens sa marche triomphante, ne lui opposent qu'une foible résistance & se repentent bientôt.

La capitale & les provinces arborent l'étendard de l'invincible monarque ; l'ennemi se tait & subit le joug ; le pays est entiérement soumis. Paisible possesseur de toute l'Espagne, Ferdinand s'applique à mériter le nom de pere de la patrie, comme il en avoit été le vengeur & le restaurateur. En même tems qu'il travaille efficacement à soulager les peuples, il porte de grands coups à l'excessive puissance de la noblesse. Les seigneurs ne sont plus dans leurs terres respectives des tyrans redoutables ; le gouvernement féodal expire, les sujets n'ont plus qu'un maître ; & ce maître, qui n'a d'autre intérêt que le leur, tâche de les rendre heureux & riches, pour être lui-même heureux & puissant.

Sous la protection du trône, les arts utiles & d'agrément, les sciences & les lettres sortirent

de leur obscurité & jeterent même de l'éclat; mais cet éclat ne tarda pas à s'éclipser. Le regne le plus beau, le plus glorieux, fut en même tems pour la nation le regne le plus humiliant, le plus déplorable.

Dans ce grand cercle de révolutions que nous avons parcouru rapidement, nous ne trouverons aucun événement plus funeste à l'Espagne que la découverte & la conquête du Nouveau-Monde. Maître d'un des plus beaux royaumes de l'Europe, Ferdinand & Isabelle ne furent pas se borner au gouvernement d'un grand peuple; le projet d'étendre leur domination dans des pays inconnus les séduisit & leur parut capable d'attacher à leur nom une gloire immortelle. Pour des cœurs épris d'un amour ardent pour la célébrité, une pareille tentation est irrésistible; le monarque & son épouse y succomberent. La victoire, qui ne les avoit jamais abandonnés, suivit leurs armes au-delà de l'Océan : l'Amérique fut unie à l'Espagne; mais malgré la chaîne qui les lioit l'une à l'autre, elles furent longtems toutes les deux aussi agitées que la mer immense qui les sépare; elles ne cessent toutes les deux de s'affoiblir mutuellement & de se ruiner. Heureux les Espagnols, heureux les Américains, si Christophe Colomb n'eût jamais existé, ou qu'il n'eût jamais soupçonné l'existence & frayé la route de l'autre moitié du globe. Les premiers seroient une des nations les plus florissantes, les seconds n'auroient jamais été malheureux.

Malgré les guerres cruelles & continues, qui depuis la chûte de l'Empire Romain déchiroient l'Efpagne, on comptoit, du tems de Ferdinand & d'Ifabelle, vingt millions d'ames dans le royaume d'Efpagne & fes dépendances. Cette population tomba rapidement, & fut réduite à la moitié par les guerres d'Amérique & d'Europe. Les progrès du mal continuent, parce qu'on ne penfe pas à y appliquer des remedes, & qu'on ne veut pas en ôter la caufe. C'eft avec le plus grand regret que l'Efpagne fe voit toujours plus dépeuplée & qu'elle devient prefque déferte : on n'y trouveroit pas aujourd'hui au-delà de quatre millions d'habitans. Qu'elle ne fe plaigne pourtant pas : elle pourroit, mais elle ne veut pas, réparer fes pertes. Une mauvaife politique ouvrit la fource fatale de fes malheurs ; une mauvaife politique ne ceffe de l'entretenir & en perpétue la trop grande fécondité.

Quoique les peuples de l'Amérique ignoraffent l'art des combats, ils ne laifferent pas de défendre plus d'une fois avec courage leurs biens, leur liberté, leur vie. S'ils prirent d'abord les Efpagnols pour des dieux qui lançoient la foudre, ils revinrent bientôt de leur erreur, en voyant que ces dieux prétendus n'étoient pas invulnérables, & que les fleches pouvoient les atteindre. La guerre devint alors plus meurtriere; & fi elle enfevelit une foule innombrable de vaincus, elle creufa auffi de vaftes tombeaux aux vainqueurs. Devenus maîtres abfolus & tran-

quilles possesseurs du pays, il semble que les Espagnols auroient dû profiter des avantages de la paix pour effacer & faire oublier les ravages d'une guerre sanglante; mais après avoir rassasié une passion, ils ne penserent encore qu'à en assouvir une autre : à l'ambition la plus démesurée succéda une excessive cupidité; en changeant ainsi d'objet pour aller au bonheur, ils donnerent dans de nouvelles illusions; ils saisirent de vains fantômes; des horreurs d'un fléau cruel & rapide, ils se précipiterent dans des malheurs moins affreux en apparence, mais non moins redoutables & bien plus longs.

La guerre fut à peine terminée, qu'on abusa de la paix; les désordres de celle-ci firent même oublier les désordres de celle-là. L'Amérique, presqu'entiérement dépourvue d'habitans, abondoit en or; l'Espagne vit sans peine une grande multitude de ses sujets passer dans ce beau pays pour en rapporter bientôt d'immenses richesses. Les villes & les campagnes du royaume se dépeuplerent, & le Nouveau-Monde n'en resta pas moins désert. Dans un voyage de long cours, les naufrages, la mauvaise nourriture, les chaleurs excessives, les fatigues accablantes faisoient périr un grand nombre de passagers. Ceux qui étoient assez heureux pour échapper à ces dangers, en avoient encore de plus grands à courir : il leur falloit résister à un climat brûlant, à un air mal-sain & souvent infect, à des pluies continues durant six ou sept mois de l'année, aux

atteintes des maladies les plus cruelles, à un genre de vie directement contraire à leurs anciennes habitudes.

En courant après la fortune, la plupart de ces hommes avides tomboient entre les bras de la mort : l'une faisoit à la vérité quelques favoris, mais l'autre ne cessoit de frapper; on ne pouvoit plus compter ses victimes.

Les Espagnols, qui avec une santé forte savoient user d'un sage régime, retiroient de leur séjour en Amérique tous les avantages qu'ils s'en étoient promis; dans peu de tems ils regorgeoient de richesses; ils repassoient alors en Europe, & venoient afficher dans leur patrie un luxe effréné. Pour contenter leur magnificence & nourrir leur faste, l'Espagne n'étoit pas assez riche en productions, en objets rares & précieux; il falloit traverser les mers, dépouiller des dons les plus estimés de la nature les diverses contrées des deux mondes, mettre à contribution l'industrie de tous les pays.

Ces exemples devinrent tous les jours plus communs & plus contagieux; le caractere mâle & fier de la nation s'amollit & dégénéra; les esprits se tournerent avec empressement vers l'opulence; l'amour de l'or les saisit tous fortement & les agita cruellement; les mœurs perdirent leur simplicité, leur austérité; elles s'altérerent dans toutes les conditions & furent bientôt universellement corrompues. Frappés de la rapidité, éblouis de l'éclat des fortunes, les citoyens

actifs & laborieux renonçoient aux fruits lents, mais solides, mais précieux, de l'économie & du travail, pour sortir de la médiocrité qu'ils avoient trop de peine à supporter, & qu'ils distinguoient peu de l'indigence; ils ne balançoient pas à aller s'ensevelir pendant quelques années dans les mines du Pérou; de là ils couroient, enivrés de leur prétendu bonheur, s'énerver & se perdre dans les délices d'une vie oisive & voluptueuse.

Cependant les émigrations continuelles épuisoient l'état, & l'on devoit les regarder comme un fléau perpétuel, qui jetoit les provinces dans la plus accablante désolation. Les cultivateurs, les artisans avoient disparu; on ne voyoit que villes dépeuplées, habitations ruinées, gens oisifs, campagnes désertes, terres incultes. Dans les cantons les plus fertiles on découvroit à peine de loin en loin quelques laboureurs; encore joignoient-ils presque tous la paresse à l'ignorance.

L'agriculture ainsi délaissée, ou trop négligée, les propriétaires ne pouvoient, malgré la bonté du sol de leurs héritages, se promettre de riches moissons. Par-tout l'inaction engourdissoit les bras & les retenoit immobiles; les manufactures & les fabriques tomboient. L'abondance de l'argent, la rareté des denrées & des marchandises faisoient monter à des prix excessifs les divers articles de consommation, tous les objets de premiere nécessité comme de pur agrément.

ment. De toutes les contrées de l'Europe, les étrangers venoient en foule dans les ports & les villes commerçantes de l'Espagne, & vendoient chérement leur superflu, leur industrie & leur travail : c'étoit pour eux qu'on exploitoit les mines du Pérou, & que tant de malheureux s'ensevelissoient tout vivans dans les entrailles de la terre. Depuis que les Espagnols, par une stupide politique, avoient préféré de recueillir un inutile métal dans un pays éloigné, à moissonner des grains dans leur patrie, ils n'avoient plus qu'une existence doublement précaire : ils dépendoient tout-à-la-fois, & de l'Amérique qui lui fournissoit les moyens d'acheter, & des nations qui lui vendoient les denrées. Que les galions fussent engloutis dans le sein des mers, ou qu'ils tombassent au pouvoir d'un ennemi ; que les peuples voisins n'eussent point de superflu, ou refusassent de s'en dessaisir ; les cris de la misere se faisoient entendre d'une extrêmité du royaume à l'autre, & par-tout on éprouvoit ou l'on avoit à craindre les horreurs de la disette & de la famine.

La lumiere ne cessoit pourtant pas de frapper les yeux du gouvernement, & le gouvernement continuoit à s'aveugler au milieu de la lumiere : il voyoit bien que les bras n'étoient ni assez forts ni assez nombreux pour soutenir l'état, & il ne se lassoit pas d'échanger les hommes contre des lingots qui pour l'ordinaire n'entroient pas dans ses coffres. La balance de son commerce

avec les autres nations ſe décidoit toujours plus contre lui, & il n'en négligeoit pas moins les moyens de la faire pencher en ſa faveur. Par une ſeule opération, par le ſacrifice de ſes fatales conquêtes, il pouvoit dans un inſtant extirper juſqu'à la derniere fibre du mal, & il l'irritoit en tenant avec opiniâtreté à ſon faux ſyſtême d'agrandiſſement; il forçoit le tems à envenimer & à creuſer des plaies déjà trop douloureuſes & trop profondes. Vivement affecté de la déſertion des campagnes & de la dépopulation des villes, il a montré quelquefois le deſir & formé le deſſein de les réparer. Ne pouvant ſe déterminer à fermer la route de l'Amérique & à gêner ou arrêter même par de ſages loix le cours des émigrations, il penſoit à fonder en Eſpagne des colonies allemandes & à les charger du défrichement des terres incultes.

Outre les autres difficultés qu'entraînoit évidemment avec elle l'exécution de ce projet, il falloit néceſſairement, avant de mettre la main à l'œuvre, faire de groſſes avances aux nouveaux colons, les munir de tous les inſtrumens de labour, leur conſtruire des habitations, leur fournir de quoi ſubſiſter honnêtement juſqu'à l'époque où ils commençoient à recueillir le fruit de leurs travaux, à pouvoir ſans autres ſecours s'entretenir eux & leurs familles, à jouir enfin des douceurs de l'aiſance.

L'état, pour ne pas agir imprudemment, calcula toutes ces dépenſes; il fut effrayé de la

ſomme totale qu'elles exigeoient; & déſeſpérant de la trouver, il ſe vit forcé de renoncer à ſes projets. Que devenoient donc ces immenſes richeſſes qu'il tiroit continuellement du Nouveau-Monde? Elles ne faiſoient que paſſer de ſes mains dans celles des étrangers, & à peine lui ſuffiſoient-elles pour ſoudoyer l'induſtrie de ſes voiſins.

Les Eſpagnols eux-mêmes ſont aujourd'hui convaincus que le Mexique, le Pérou & les autres colonies, loin de les enrichir & de leur procurer de grands avantages, ſont les vraies cauſes de l'appauvriſſement, de la décadence, de l'épuiſement & de la ruine même de l'état. Cette vérité, qu'ils auroient attaquée autrefois comme un paradoxe inſoutenable, ils ont ſi peu de peine à la reconnoître, que quand ils veulent faire ſentir l'inutilité d'une choſe, ils n'ont pas de proverbe plus uſité que le ſuivant: *Cela ne vous ſert pas plus que l'argent des Indes.*

Mais peut-être l'Eſpagne ſe trouve-t-elle dédommagée d'un côté des ſacrifices qu'elle fait, & de l'autre ne ſouffre-t-elle un grand mal que pour s'aſſurer un plus grand bien. Ce qu'elle perd dans ſes états d'Europe, ſi elle le retrouve avec une abondante compenſation dans ſes états d'Amérique, quel reproche a-t-elle à ſe faire? Quand même la politique du gouvernement Eſpagnol auroit l'effet qu'on ſuppoſe, elle n'en ſeroit pas moins fauſſe & répréhenſible. Je ne ruinerai pas une belle maiſon que j'habite, pour

bâtir un palais que je ne dois pas habiter; je ne laisserai pas tomber en non-valeur le riche héritage que je tiens de mes peres & que j'ai continuellement sous les yeux, pour donner plus de soins à des possessions lointaines, dont une partie des fruits devient la récompense ou la proie d'agens & de régisseurs toujours avides, souvent infideles, & l'autre ne vient à moi que pour passer dans des mains étrangeres. Mais l'Espagne n'a pas même le triste mérite d'acheter le bonheur de ses nouveaux états au prix du bien-être de ses anciens domaines. En s'épuisant elle n'en sert pas mieux ses colonies: toujours plus dépourvue de laboureurs, son territoire présente presque par-tout des champs incultes ou mal cultivés, & l'Amérique n'en manque pas moins de bras qui conduisent la charrue & manient le hoyau: ses vastes friches attendent inutilement depuis deux siecles & attendront encore long-tems des cultivateurs.

L'Espagne déplore la décadence ou même la chûte des arts, & l'Amérique n'a ni artistes ni artisans. L'Espagne ne cesse d'affoiblir sa population, & l'Amérique ne renforce, ne soutient même pas la sienne. Sans les negres qu'elle tire d'Afrique, & les colons qui de tems en tems lui viennent d'Europe, bientôt elle se trouveroit presqu'entiérement déserte.

Quand un pays naturellement riche & fertile, au lieu de vous présenter des villes opulentes, des campagnes couvertes de toutes sortes de

productions & divisées en une infinité de fermes, des citoyens heureux & transportés de leur bonheur, un commerce animé, des manufactures aussi riches que variées, vous met au contraire par-tout sous les yeux quelque scene affligeante, des objets désagréables ou tristes, des ruines plutôt que des villes, des champs peu travaillés & d'un mince produit, des malheureux qui sement dans les larmes & qui recueillent dans la douleur parce qu'ils ne recueillent pas pour eux & qu'on leur enleve les fruits de leurs travaux, les talens enfouis, le génie étouffé, le mérite oublié, méconnu, découragé, les membres de la société peu liés entr'eux & sans rapport avec l'étranger, il faut en conclure évidemment que ce pays doit ses malheurs uniquement aux personnes qui le gouvernent, & que pour jouir d'un meilleur sort il n'a besoin que d'être bien gouverné.

Un souverain sur qui l'ambition n'auroit pas fait des traces profondes, auroit bientôt arrosé de pleurs les armes qui lui auroient conquis l'Amérique. En voyant les monceaux de cadavres entassés sur les champs de bataille, les fleuves de sang dont la terre auroit été inondée, les ruines fumantes des villes détruites par le feu, les ravages horribles d'une guerre trop opiniâtre & trop barbare; aux transports subits de la folle joie que donnent les victoires, auroient succédé les accents de la douleur qui déchirent tout vainqueur sensible. Après avoir mêlé ses larmes avec

le sang des victimes de sa fureur, il se seroit écrié, dans sa juste & vive affliction : « Oui, je le jure, » les profondes & cruelles plaies que j'ai faites » à l'humanité ne saigneront pas long-tems ; » bientôt je les aurai fermées ; & si l'histoire » me reproche un jour d'avoir fait de grands » maux, elle me rendra la justice d'avoir fait » encore de plus grands biens. Restes malheu- » reux de deux vastes empires que je viens de » ruiner, revenez de vos frayeurs, & rassurez- » vous. Oubliez que, exécuteurs de mes volon- » tés, des soldats féroces ont été les bourreaux » de vos amis, de vos concitoyens, de vos pa- » rens. Que les sentimens de la haine expirent » dans vos cœurs, & que ceux de la recon- » noissance les remplacent. Je vous adopte au- » jourd'hui pour mes enfans : cultivez paisible- » ment, à l'ombre & sous la protection de mon » trône, vos précieux héritages : étendez vos » possessions, soyèz riches & heureux. Je veux » aiguillonner la vertu, en la tirant de l'obscu- » rité pour la placer au grand jour. J'échaufferai » le génie, en l'appellant à la gloire ; les dis- » tinctions & les honneurs, qui lui serviront de » récompense, le feront développer avec éner- » gie, croître, s'élever & s'étendre avec célé- » rité. Nations de l'univers, je vous ouvre les » portes de mes nouveaux états : apportez votre » superflu, prenez le nôtre ; concluez vos échan- » ges ; faites des ventes, des achats ; recueillez » les fruits de votre intelligence & de vos tra-

» vaux; que votre commerce se ressente de la » liberté que je vous accorde. Etrangers, qui » trouvez dans votre patrie une mere ingrate, » accourez dans mon nouvel empire; fixez » votre demeure dans ces cantons fertiles; dé- » frichez, élevez des manufactures, exercez les » arts, je vous prodiguerai les dons de la bien- » faisance, si vous apportez des talens & des » vertus. » Par les merveilleux accords de leur divine harmonie, ou par la magie de leur sublime éloquence, Amphion & Orphée imprimerent le mouvement aux êtres inanimés, adoucirent les bêtes féroces, créerent des villes, civiliserent les peuples sauvages. A ce langage, les prodiges dont la fable seule a perpétué le souvenir se seroient opérés; les villes se seroient tout-à-coup élevées sur leurs débris; tirées de leur mortelle langueur, les campagnes auroient repris une nouvelle vie, la félicité auroit parcouru toutes les conditions; & au lieu de régner sur des esclaves animés par le sentiment seul de la crainte, ce souverain auroit régné sur des hommes animés par le sentiment de l'amour.

Prise dans la nature, puisée dans les lumieres d'une saine raison, cette politique de rendre un peuple heureux ne demande pas de grandes recherches & n'exige pas de pénibles combinaisons; on la trouve, si je puis ainsi dire, sous la main, & on l'introduit sans peine dans un état,

Le gouvernement Espagnol ne l'ignoroit pas; il connoissoit bien les moyens propres à rendre ses colonies riches & heureuses, il savoit par quels moyens il pouvoit faire du Mexique & du Pérou les plus florissans empires de l'univers; mais il désespéra de les retenir long-tems sous sa domination, si jamais il consentoit à en faire le bonheur; il prévit que le moment où ils se verroient en état de secouer ou de rompre le joug de la dépendance, ameneroit infailliblement & bientôt la révolution où ils se remettroient en possession de leur liberté. Pour jouir plus long-tems de ses conquêtes, il prit le triste parti, non-seulement de se roidir contre les mouvemens de l'humanité, mais de prendre toujours conseil d'une cruelle ambition.

La barbarie exercée par les armes espagnoles contre les pacifiques Indiens, inspire naturellement l'horreur; il faudroit, pour l'honneur & le soulagement de l'humanité dégradée & souffrante, cesser de rappeller le souvenir de ces fureurs, effacer même des annales de l'histoire des traits si odieux & si affligeans. Cependant par un faux zele, par une affectation malignement réfléchie, par des vues louables en apparence, mais réellement vicieuses & coupables, des plumes éloquentes se plaisent à nous peindre, sous les couleurs les plus noires, des crimes que personne n'ignore & qu'on voudroit peut-être n'avoir jamais appris. Ne reprochons plus aux enfans la conduite & les erreurs de

leurs peres. Nous n'avons que trop affligé les uns, en leur remettant si fréquemment & si amérement sous les yeux toutes les sanglantes scenes que les autres ont données dans les deux Indes; il ne s'agit plus de la maniere dont l'Espagne les a conquises; on ne peut d'ailleurs qu'en faire une mention inutile; les crimes commis dans ces momens d'aveuglement & de fureur sont irréparables; tournons-nous vers un objet plus digne de notre zele. On se tait sur la conduite adoptée par les Espagnols dans le gouvernement de leurs possessions d'Amérique, ou si l'on en parle, on en parle bien peu & bien foiblement; parlons-en beaucoup & avec toute la force qu'inspirent l'amour de l'humanité, la compassion pour des infortunés qui ne méritent pas de l'être, l'attachement à l'ordre, la haine & l'horreur pour tout ce qui l'intervertit & le trouble. Disons-le donc à ces superbes vainqueurs du Nouveau-Monde, & s'ils ne daignoient pas nous écouter, élevons encore plus la voix. Pourquoi ne pensez-vous pas à peupler de sujets & de citoyens vos vastes empires? Ne vous suffit-il pas d'être les maîtres? pourquoi aspirez-vous à la tyrannie? Les navigateurs prudens ou timides fuyoient loin de ces isles que la fable disoit être habitées par des déesses. Les téméraires qui se seroient permis d'en approcher auroient été cruellement punis, l'un de son audace, l'autre de son malheur.

Peu différens de ces isles fabuleuses, les do-

maines que l'Espagne possede en Amérique sont comme séparés du reste de l'univers, ne servent de séjour & d'asyle qu'à leurs maîtres ou à leurs habitans, & sont un objet d'effroi pour les autres nations. Instruits de la rigueur des loix, les navigateurs & les marchands étrangers fuient loin de ces lieux inaccessibles. S'ils osoient former quelque liaison de commerce avec les habitans; s'ils venoient leur proposer des échanges, leur apporter les richesses & les productions des autres pays, leur offrir des secours & des services, on les attaqueroit à force ouverte; leur conduite évidemment innocente & louable seroit un crime impardonnable; ils se verroient bientôt dépouillés de leurs biens, ils perdroient leurs marchandises, ils courroient même les risques d'être privés de leur liberté. Les cruels traitemens, il faut les dévorer en silence; quiconque se mettroit en voie de se défendre, n'en seroit peut-être pas quitte pour la perte de son vaisseau, de ses richesses, de sa liberté; on citeroit des exemples de personnes qui, beaucoup moins coupables, ont subi des châtimens plus rigoureux. Les loix ferment l'entrée des colonies aux étrangers, & leur montrent des barrieres qu'ils redoutent & qu'ils ne seront jamais tentés de franchir.

La législation du dedans ne répond que trop bien à celle du dehors; l'une n'est ni plus douce ni plus utile que l'autre. Pénétrons un moment dans cette partie du continent de l'Amé-

rique méridionale, où depuis plusieurs siecles l'Espagne commande. Les campagnes, malgré leur riant aspect, nous présenteront d'abord un spectacle affligeant; elles sont toutes cultivées par ces infortunés à qui l'Afrique donne le jour & l'Europe des fers. Le vaste & morne silence qui regne dans les villes, prouve non-seulement leur solitude, mais semble encore annoncer le triste sort de ceux qui les habitent. Nulle part je n'apperçois des bras mis en mouvement par le commerce; je cherche par-tout inutilement des traces d'industrie. Etonné, je promene de tous les côtés mes regards inquiets & curieux; les villes que j'y vois n'en méritent pas le nom; le commerce y est anéanti, on n'y voit aucune fabrique, aucune manufacture; les arts n'y ont jamais eu d'atteliers. Les habitans n'ont-ils donc pas besoin de travailler? Le climat, les richesses, la fertilité du sol, la beauté du pays leur donneroient-ils le droit de s'avilir, de mener une vie inutile au milieu de la paresse? A l'étonnement succede l'indignation, quand on apprend que les loix elles-mêmes sappent les fondemens des mœurs, ouvrent la porte aux vices, effraient les vertus, nourrissent & fomentent les plus dangereuses passions! D'une extrêmité de ces grands empires à l'autre, le souverain fait entendre la voix du despotisme. Il publie hautement que les Américains n'auront, ni avec l'étranger, ni entr'eux, aucune espece de commerce; qu'ils ne fabriqueront point d'étoffes;

qu'ils ne pourront exercer aucun art utile ou agréable ; que toutes sortes de métiers leur sont interdits, & qu'on punira les personnes qui oseront les enseigner ou les apprendre. C'est ainsi que l'abus de l'autorité rend stériles pour la société les bienfaits de la nature, énerve le génie, renverse l'ordre, arrête l'industrie, rend l'inaction générale & forcée, dévoue le sujet laborieux à l'oisiveté, ce grand fléau du corps social. Cette cruelle & détestable politique, quels avantages assure-t-elle à ceux qui ne rougissent pas de la suivre avec une inflexible obstination ? Les Américains ne peuvent faire usage que des marchandises d'Europe, qui leur sont régulièrement apportées par des vaisseaux d'Espagne ! Mais ces marchandises, les Espagnols ne les fabriquent pas eux-mêmes ; ils les tirent de France, d'Angleterre, de Hollande & d'Italie. Aussi les marchands de ces diverses contrées font-ils, sous le nom des négocians de Cadix, tout le commerce des Indes. L'or & l'argent roulent dans leurs mains, il ne reste d'autre bénéfice à l'Espagne qu'un droit d'indult pour le roi & un droit de commission pour les agens Espagnols, qui prêtent aux étrangers leurs noms & leurs vaisseaux.

Achevons le triste tableau du plus riche & du plus beau, mais en même tems du plus malheureux pays du monde. Peu jaloux d'avoir le cœur de ses sujets, le souverain ne pense qu'à les asservir ; & pour ne leur laisser aucun moyen

de brifer leurs chaînes, il les met dans l'impoffibilité de s'agiter fous leur poids & de les fecouer. J'ai déjà parlé des negres; ici, comme ailleurs, le traitement qu'ils effuient les confond avec les brutes. Les anciens habitans n'ont pas un fort beaucoup plus digne d'envie. On ne touche pas à la propriété de leurs perfonnes; on ne les prive pas de celle de leurs biens: voilà tous les avantages dont ils jouiffent & dont ils ne jouiffent pas tranquillement. Exclus de l'adminiftration publique, éloignés des poftes qui donnent du crédit, inhabiles à pofféder une charge qui les tireroit de la foule & les mettroit au-deffus de leurs concitoyens, affurés de ne jamais approcher de la fource des faveurs, ils fe regardent comme étrangers à la patrie, ils fe concentrent dans leurs familles, & ne portent ni leurs foins ni leurs vues au-delà de leur ménage. Ainfi retirés & folitaires, fans commerce d'aucune efpece, ni au-dehors, ni au-dedans, prefqu'entiérement inconnus les uns aux autres, ils n'en coulent pas des jours plus tranquilles, ils n'en fouffrent pas moins. Un maître toujours conduit par la défiance, toujours livré aux foupçons, ne fit jamais le bonheur de fes fujets; il n'a que des efclaves fans ceffe en proie aux plus vives alarmes.

Les créoles font dépouillés de tous les droits de leur noble origine & perdent les privileges accordés à leurs peres. Par leur naiffance, ils contractent une tache ineffaçable; ils font, aux

yeux du ſouverain, coupables d'un crime irrémiſſible ; on les ſuppoſe avec raiſon aſſez indifférens pour l'Eſpagne qu'ils ne connoiſſent pas, & naturellement affectionnés pour l'Amérique où ils ont pris le jour. On en conclut ſans héſiter, qu'il faut les punir tout-à-la-fois, & de leur indifférence pour l'une, & de leur attachement pour l'autre. De peur qu'ils ne ſe ſervent de l'autorité pour délivrer de l'oppreſſion leur patrie, on a grand ſoin, non-ſeulement de les laiſſer toujours ſans pouvoir, mais de les tenir dans un perpétuel aſſujettiſſement. Ainſi que les Indiens, ils n'obtiennent aucune marque de confiance; ſurveillés, gênés, avilis, flétris comme eux, ils n'en different que par le nom & l'origine; ils n'en ſont pas diſtingués par le traitement. Une fois que le ſang eſpagnol ſe mêle avec le ſang indien, les familles qui ſortent de ce mêlange ſont encore plus à plaindre que celles des Indiens & des Créoles, puiſqu'on les dévoue à un plus grand mépris.

Il ne me reſte plus qu'à faire mention des Eſpagnols de naiſſance, qui ſont répandus dans ces poſſeſſions de la couronne. Les uns n'y ſont occupés que de leurs propres affaires; ils s'élancent dans la voie de la fortune, & la pa courent avec la plus grande célérité. Dès que leurs vœux ſont remplis, ils ne balancent pas à quitter des lieux où l'abaiſſement & l'infamie attendent leur poſtérité; ils ſe hâtent de repaſſer les mers, pour aller mettre dans leur patrie le comble à

leurs desirs, & recueillir de nouveaux fruits de leurs travaux, en assurant, par le moyen le plus infaillible, & leur élévation & celle de leurs enfans. Les autres Espagnols qui résident en Amérique sont les hommes du prince; vice-roi, gouverneurs, magistrats, ils exercent eux seuls toutes les charges, ils ont en main toute l'autorité. En commandant on perd bientôt le goût d'obéir; on peut facilement en venir jusqu'à concevoir de l'horreur pour la soumission. L'attachement au plaisir ou à la gloire de se voir au-dessus des autres, se change par l'habitude en passion forte & impérieuse, qui entraîne. Si les circonstances le permettent, si l'on a le loisir, comme la volonté, on manœuvre, on intrigue, on prévient les esprits, on gagne les cœurs, on grossit par toutes sortes de voies la foule de ses partisans; si le moment tarde trop de se présenter, on le fait naître; on éclate; ce qu'on avoit obtenu par la faveur, on le retient par la force; on fait plus encore, & d'une autorité précaire, limitée, subordonnée, on s'éleve à une entiere indépendance & à un empire absolu. Le gouvernement d'Espagne n'ignore pas cette marche de l'ambition; pour contenir plus sûrement dans le devoir les officiers qu'il envoie dans l'Amérique, jamais il ne souffre qu'ils soient long-tems en place. Avant même qu'ils aient pu nouer des intrigues, tramer des conspirations, faire un premier pas pour se rendre redoutables, il les dépouille de leurs charges, & leur donne

des successeurs. Comme le vice-roi, les gouverneurs & autres principaux officiers sont toujours rappellés au bout de trois ans, ils n'ont pas le tems de préparer de grandes révolutions; ils n'ont que celui de s'enrichir. S'ils ne sont pas les plus vertueux des hommes & insensibles à la cupidité, ils s'en retournent tout chargés de l'or du Pérou & de la haine des Péruviens.

Analysons les grandes vues de l'Espagne. Elle veut, à quelque prix que ce soit, conserver ses conquêtes. Elle en vient à bout; mais par quels tristes moyens? Je la vois qui s'épuise pour forger une chaîne immense & pour le poids & pour l'étendue. Fiere d'avoir si bien réussi, elle entoure avec ces fers les infortunés Américains, les serre tous ensemble, les étouffe presque, & s'écrie en se félicitant: Voilà mes sujets; c'est en vain qu'ils s'agitent; je me ris de leurs efforts, ils ne sauroient m'échapper.

Ne nous livrons pas long-tems aux réflexions qui naissent ici d'elles-mêmes. Les cœurs durs & fiers en seroient peu touchés, elles affligeroient trop les cœurs sensibles. L'Espagne ne sait donc pas & ne veut pas savoir que régner par la violence & la terreur ne fut jamais régner; qu'elle n'a que des ennemis en Amérique, si elle n'a que des malheureux; que l'humanité frémit en voyant le sceptre dans une main barbare, qui se plait à faire couler des larmes qu'elle devroit essuyer; que maltraiter des peuples vaincus, c'est avoir la férocité brutale d'un furieux

qui,

qui, peu content d'égorger son ennemi, l'insulte encore après sa mort, en frappe & presse du pied le cadavre; qu'enfin la générosité, la bienfaisance, la douceur & les vertus pacifiques des conquérans peuvent seules effacer la honte & faire oublier les cruautés inséparables des conquêtes. O Espagnols! soyez les restaurateurs des empires que vous avez détruits, ou cessez donc de les gouverner.

L'Espagne semble prendre de tems en tems des mesures efficaces pour réparer ses pertes & les maux qu'elle a faits; elle n'y parviendra jamais, si elle ne commence pas par oublier la route de l'Amérique, ou du moins par rendre aux Américains toute leur liberté. Ce préliminaire, quoique d'une absolue nécessité, ne suffiroit pas pour amener une révolution heureuse; il faudroit, sur plusieurs points essentiels, réformer la politique intérieure du royaume, corriger des abus que les loix autorisent ou tolerent, abolir enfin certaines loix qui sont elles-mêmes des abus. Quelques détails donneroient à mon sentiment la force de l'évidence; je m'épargnerai pourtant toute discussion; elle seroit inutile: en vain mettroit-on sous les yeux de l'Espagne des erreurs palpables; comme les erreurs lui sont cheres, elle ne les appercevroit pas; & vraisemblablement, quand elle les appercevroit, elle ne seroit pas plus disposée à les reconnoître.

Cependant on la voit se donner de grands mouvemens pour le bien public: mais ne tou-

chant pas aux obſtacles qu'il faudroit néceſſairement lever, non-ſeulement elle ne marche pas rapidement au but, mais après avoir fait avec beaucoup de peine un premier pas, elle s'arrête : on la voit alors quelquefois recueillir de nouvelles forces & lutter encore ; mais ſi elle vient à bout d'aller en-avant, c'eſt toujours avec la même lenteur. Dans ce royaume rien de plus multiplié, de plus exorbitant & de plus mal aſſis que les impôts ; rien de plus coûteux pour le roi, rien de plus onéreux pour le peuple que leur perception. C'eſt principalement à ces deux cauſes que les écrivains les plus intelligens de la nation & des miniſtres qui, au zele le plus déſintéreſſé joignoient les lumieres les plus étendues, ont attribué les malheurs de leur patrie. Le déſordre qui régna ſi long-tems dans les finances forçoit le ſouverain à groſſir les branches des revenus publics : ſurchargés & foulés, les ſujets demandoient des ſoulagemens ; & loin de pouvoir fournir de nouveaux ſubſides, ils ſe voyoient dans l'impoſſibilité de ſupporter les anciennes taxes. Pour concilier ces divers intérêts, il falloit ſans doute changer la nature de l'impôt & ſimplifier la maniere de le percevoir. Les projets naiſſoient en foule, mais ils n'avoient pas plus de conſiſtance que ceux qui les enfantoient ; ils ſe preſſoient les uns les autres, ſe heurtoient, ſe briſoient. Ou l'on ne prenoit aucune meſure, & le mal croiſſoit alors de lui-même ; ou l'on adoptoit des ſyſtêmes faux & mal conçus, &

alors l'état se perdoit. Enfin un bon citoyen, un homme habile & intrépide osa toucher un des points essentiels. Don Miquel de Zabala présenta, en 1734, à Philippe V un mémoire où, d'après un calcul très-modéré, il étoit évidemment prouvé que les rentes provinciales (impôt mis sur les denrées, meubles & immeubles vendus ou échangés) qui n'étoient affermées que sept millions d'écus, en rapportoient soixante & seize aux fermiers généraux. Le besoin du moment l'emporta sur toute autre considération; la cour vouloit avoir de l'argent comptant, elle eut recours à la voie ordinaire des emprunts. Les fermiers mettoient toujours à plus haut prix leurs services; ils exigeoient de plus gros intérêts; ils s'assuroient d'abondantes compensations; ils venoient facilement à bout d'obtenir de nouveaux droits, d'augmenter leur pouvoir & de multiplier leurs privileges. On leur permit de sous-affermer comme bon leur sembleroit les divers revenus publics; ils abuserent étrangement de cette permission. Chaque ville eut bientôt à faire à autant de petits tyrans qu'elle avoit de droits à payer. Les citadins & les gens de la campagne pâlissoient également à la vue des commis, & ne pouvoient plus en soutenir les vexations. Cependant malheur à quiconque avoit la foiblesse de gémir & l'imprudence de se plaindre. Les traitans, devenus suprêmes législateurs des impositions, taxoient à leur gré les contribuables, régloient arbitrairement les répartitions, imprimoient par-tout la

terreur par la févérité de leurs loix, & fur les débris des fortunes particulieres ils fondoient la leur folidement & fans éprouver d'obftacles. Par une condefcendance inimaginable, par un déplorable aveuglement, le monarque confentit à les fouftraire à fes propres tribunaux, & leur mit entre les mains le plein exercice de l'autorité fouveraine. Dans leurs démêlés ils traînoient les parties devant des juges qu'ils choififfoient eux-mêmes & qu'ils tenoient à leur folde. Quels arrêts prononçoit-on dans ce prétendu fanctuaire de la juftice? Il n'eft pas difficile de le conjecturer.

Pour échapper aux vexations, fe mettre à couvert des extorfions les plus criantes, s'épargner de cruelles inquiétudes & de grands frais, la plupart des communautés traiterent avec les fermiers & s'eftimerent heureufes de conclure des abonnemens à des conditions onéreufes, peut-être même évidemment injuftes & trop propres à précipiter leur ruine.

Le malheur public montoit rapidement à fon comble. Pour arrêter les progrès du défordre, les écrivains Efpagnols peignoient au gouvernement, avec toute la chaleur du zele & toute la force de la vérité, l'épuifement des provinces, la mifere & les fouffrances de la multitude, la dépopulation & la ruine de l'état. Ce fut auffi là l'objet de repréfentations vives & pathétiques des premiers tribunaux & des états du royaume. Ces tableaux touchoient la cour, mais elle ne prit jamais que de foibles mefures; le mal fut à

peine pallié, il dure encore. Les impôts furchargent le peuple, & la forme adoptée pour leur perception acheve de l'écrafer.

Cependant le gouvernement entrevoit, finon le plus grand bien, du moins le bien; il l'a déjà fait depuis long-tems pour une province particuliere; il ne tient qu'à lui de le rendre général & d'en faire jouir tout le royaume. Après douze ans de travaux & de contradictions, la Catalogne commença fous le regne de Louis Ier à goûter une faveur qui fit dès cette époque & fait encore toute la profpérité de la province. Les hiftoires nous difent qu'on y établit un cadaftre pour l'impôt unique; mais cet impôt ne mérite certainement pas une pareille dénomination, puifque le cadaftre eft tout-à-la-fois réel & perfonnel, & que l'impofition affecte non-feulement les biens-fonds, mais qu'il tombe auffi fur l'induftrie, le commerce, & n'épargne pas même les journaliers & tous ceux qui n'ont d'autre reffource pour vivre que leurs bras, leurs travaux, leurs talens. Malgré ce défaut, la nouvelle réforme tourna également à l'avantage du fouverain & des fujets. Le roi frappa d'un feul coup à deux buts bien différens & qu'il paroiffoit prefqu'impoffible d'atteindre: tout-à-la-fois il déchargea fon peuple & devint lui-même plus riche. Chaque année les revenus du fifc augmenterent, ainfi que ceux des contribuables; &, ce qu'on ne doit pas omettre, levés avec peu de frais ou prefque fans frais, les deniers publics en étoient plus

promptement versés dans les coffres de la couronne. A couvert des violences & des exécutions, assurés d'une plus grande protection & d'une parfaite tranquillité, délivrés d'un poids qui les accabloit, & sentant que l'équilibre étoit entiérement rétabli entre les charges & les forces de chaque citoyen, dégagés des entraves que de mauvaises loix leur avoient forgées, & ne voyant plus qu'un tendre pere dans un législateur éclairé, les habitans du pays sortirent tous d'une longue & funeste indolence; du sein de la misere ils s'élancerent vers la fortune, ils recouvrerent enfin leur ancienne activité, pour ne la plus reperdre. La plus languissante, la plus pauvre, la moins fertile des provinces d'Espagne, la Catalogne changea bientôt de face, & se trouva la plus animée, la plus riche, la plus peuplée, la plus florissante du royaume. Ce prélude annonçoit un grand coup de théatre; les esprits étoient prévenus en faveur de la nouvelle législation; l'intérêt de la cour s'accordoit parfaitement avec celui du prince; on ne douta pas que la révolution ne fût bientôt générale, & que les sujets du même prince ne jouissent tous des mêmes faveurs. Le ministere avoit des intentions droites & du zele; comme il s'apperçut que le cadastre introduit en Catalogne n'étoit pas sans de grands défauts, il voulut les éviter dans la réforme des impositions qu'il se proposoit d'étendre à tout le reste du royaume. Le plan qu'il adopta, & qui lui

parut le mieux conçu, fut celui des vingt-deux provinces de Castille. Les habitans de ces provinces demandoient d'être assujettis, pour toute imposition, à une taxe tariffée & proportionnelle. Par leur nouveau projet ils pouvoient bien parer à plusieurs inconvéniens du cadastre de Catalogne, mais ils ne les prévenoient pas tous. Ils parloient à la vérité d'impôt unique ; mais cet impôt n'étoit unique que dans leur idée & sur leur papier. D'après leur propre exposition, il étoit impossible de ne pas voir qu'ils se soumettoient à plusieurs impositions bien différentes les unes des autres, & dont la répartition, ainsi que la perception, auroit évidemment donné lieu à des injustices, à des vexations, à l'arbitraire même & à la plupart des difficultés qu'on vouloit éviter. Pour réussir, il falloit établir réellement un seul impôt & le bien asseoir. Il s'agissoit de ne point toucher les branches & de saisir le tronc, de faire, en un mot, supporter toutes les impositions à la terre, puisque c'est la terre qui produit tout, puisque les habitans d'une terre stérile se trouveroient dans l'impossibilité de rien payer. Cette vérité qui est si simple, si facile à trouver, si propre à se faire sentir aux esprits même les plus prévenus & les plus entiers, cette vérité qui, mise aujourd'hui au grand jour, n'est presque plus attaquée que par les personnes qui ont un grand intérêt à la combattre, les Espagnols l'appercevoient alors bien confusément, & ne savoient pas la

démêler de ce tas d'erreurs monſtrueuſes, ſous leſquelles la cupidité la tenoit comme enſevelie.

Le gouvernement ne voyant rien de plus avantageux que le projet des provinces de Caſtille, en preſſa l'exécution dans toute l'étendue de l'Eſpagne. Pour dreſſer un cadaſtre univerſel, il nomma une commiſſion, employa vingt mille perſonnes, dépenſa pluſieurs millions de piaſtres, & l'entrepriſe manqua. Dans de pareilles réformes le ſuccès dépend ſur-tout de la célérité; ſi vous balancez trop, vous donnez le tems aux favoris de la fortune de ſe liguer, de concerter les manœuvres, de réunir leurs forces pour défendre leur idole & empêcher qu'on ne la briſe. Les difficultés naiſſent alors les unes des autres, les obſtacles deviennent comme inſurmontables, l'argent manque, on ſe laſſe, on ſe dégoûte, le zele tombe, la bonne volonté diſparoît, les abus reprennent leur cours avec une nouvelle impétuoſité : c'eſt ainſi qu'échouent & qu'on a toujours vu échouer les meilleurs projets. Renverſez le coloſſe, & qu'il couvre la terre de ſes débris avant qu'il puiſſe appercevoir le bras qui le frappe; ſans quoi, déſeſpérez de l'abattre jamais; les coups même que vous lui porterez, loin de l'ébranler, ne ſerviront qu'à l'affermir.

Un état qui s'eſt dépleuplé par la fureur aveugle des conquêtes & qui ſe dépeuple encore par la mauvaiſe politique de retenir ſous ſa domination les pays qu'il a conquis dans un autre hémiſphere; un état que des entrepriſes vaſtes

& mal concertées ont jeté dans des emprunts ruineux ; un état qui conserve à peine quelque trace de son ancienne puissance, qui craint de toucher à une législation vicieuse & que des siecles d'efforts ne peuvent tirer, pour ainsi dire, du milieu de ses ruines ; un état qui, par une administration mauvaise, n'a pu maintenir l'équilibre entre les dépenses & la recette, & durant plusieurs siecles n'a cessé de grossir la dette nationale ; un état où l'on ménage un peu trop le riche toujours aux dépens du pauvre, où les impôts sont aussi excessifs que la répartition en est injuste, où l'on exige beaucoup de ceux qui se gênent & s'épuisent même pour donner peu, où l'on taxe les bras & les têtes du peuple, & où les dernieres, les plus nombreuses classes des sujets plient, succombent sous de lourds fardeaux qu'on a la mal-adresse & la fausse politique de leur imposer sans aucun égard à leur foiblesse ; un pareil état ne se vantera jamais avec quelque ombre de raison d'avoir une agriculture florissante. S'il est vaste, il contiendra de vastes friches ; pauvres & en petit nombre, ses cultivateurs seront ignorans & paresseux. Pour répandre avec profusion les biens qu'elles donnent avec mesure, les meilleures contrées n'attendront que des mains plus actives. Par une conséquence ultérieure & nécessaire, ce pays ne sera jamais la patrie des arts, le séjour de l'industrie, & le commerce y restera toujours dans un état de foiblesse, de langueur & dans une espece d'anéantissement.

Sous la domination des Romains, l'Espagne, après avoir fourni abondamment à la subsistance de son immense population, nourrissoit une grande partie des habitans de Rome & de toute l'Italie ; les vestiges des villes & des villages qu'on découvre, les ruines de diverses habitations qu'on voit encore aujourd'hui dans les lieux les plus déserts de l'Espagne, des actes qui subsistent & qui font mention de fondations d'abbayes & de plusieurs autres établissemens, des titres, des chartres & des restes de monumens, sont autant de preuves incontestables que, dans des tems bien postérieurs aux Romains, les Espagnols n'avoient pas cessé d'être d'habiles cultivateurs. La nature n'est pas épuisée dans cet heureux climat : malgré les fréquentes sécheresses qui le contrarient, & qui en arrêtent, dérangent les travaux, le sol ne paroît avoir rien perdu de son ancienne fertilité. Pour prodiguer ses trésors, la terre ne demande que des bras qui ne se refusent pas à la peine d'ouvrir son sein ; elle offre pour ainsi dire d'elle-même ses dons à quiconque ne dédaigne pas de les recueillir.

Cependant le royaume à moitié désert paroît surchargé du petit nombre de ses habitans ; il ne suffit plus pour les entretenir dans l'aisance ; & s'il éloigne d'eux les horreurs de la faim, c'est uniquement par les secours qu'il trouve chez l'étranger. Outre les causes que j'ai déjà rapportées de la dégradation des terres &

l'abandon presque général de l'agriculture, il en est plusieurs autres que je ne puis passer entiérement sous silence, mais que je me contenterai d'indiquer. Le premier, le plus nécessaire, & dans les idées du sage le plus noble des arts étoit autrefois en honneur chez les Espagnols; & si aujourd'hui ce peuple mal-adroitement fier & superbe ne le flétrit pas par l'ignominie ou le mépris, il a cessé de l'honorer, & n'a même pour lui aucune considération. Distingué sur tous les autres arts, favorisé, encouragé par les loix anciennes, il faisoit sans cesse de nouveaux progrès & s'élevoit facilement à la perfection. Mis au-dessous des plus viles professions, découragé, contrarié par les loix modernes, son déclin a été rapide. Après avoir roulé quelques instans sur le penchant de sa ruine, il est tombé. La misere & l'ignorance le cultivent seules, & seules le défendent, mais bien foiblement, contre l'anéantissement. On n'apprend pas sans surprise les réglemens qui regardent le transport, le cours, la vente & l'achat des denrées de premiere nécessité: police absurde & barbare, qui produit nécessairement des effets directement contraires aux vues que s'est proposé le législateur, & qui nuit au citoyen par les mesures même qu'elle prend pour lui être utile. Depuis plus de trois siecles on suit en Espagne la méthode de taxer le prix des grains. Les mauvais effets de cette déplorable conduite n'ont pas encore éclairé le gouvernement;

loin de penser efficacement à l'extirper, il l'a laissé croître, se fortifier. Dans la plupart des provinces on souffre habituellement une disette réelle ou factice : tant qu'on les force à vendre ou à perte ou sans bénéfice, les marchands & les propriétaires usent d'adresse & resserrent leurs grains. Victime de ces manœuvres & tourmenté par le besoin, le peuple crie, menace, & demande du pain. Le magistrat cede enfin à des sollicitations importunes, & se détermine à servir la cupidité qu'il vouloit contrarier. On le voit alors passer d'une extrêmité à l'autre ; & après avoir taxé trop bas la denrée & ordonné de la mettre en vente à un prix au-dessous de sa valeur, loi aussi absurde qu'injuste, il autorise à vendre beaucoup trop cher : loi qui n'est pas plus sage & qui tourne entiérement au désavantage de la multitude. Cependant il se flatte d'avoir trouvé le moyen de faire ouvrir les greniers. Son stratagême n'a pourtant rien de bien ingénieux, & par une voie plus simple il seroit assuré de mieux réussir. Qu'il se tienne tranquille, & qu'il ne se mêle pas de régler un commerce qui reste interdit & s'arrête à l'aspect des réglemens. Le marchand a toujours un grand intérêt de tenir ses magasins ouverts aux acheteurs ; s'il les ferme, ce n'est que lorsqu'une main audacieuse vient délier leurs sacs, enleve la denrée & se contente de payer vingt ou vingt-quatre livres une mesure de grains qui vaut évidemment dix écus. Le bon, le juste prix

va rarement avec la contrainte, les gênes, les vexations; il fuit la concurrence & la liberté.

Pour prévenir les trop fréquentes disettes, la rareté & le haut prix de la denrée, le gouvernement n'a pas cru pouvoir prendre des mesures plus sages & plus efficaces que d'obliger les communautés à construire des magasins publics & à les tenir toujours bien fournis : comme si multiplier les greniers c'étoit reproduire les grains & les rendre moins rares ou plus abondans; comme si l'entretien des bâtimens, les frais de régie & d'administration, tant d'autres dépenses considérables qu'exige cette méthode, ne faisoient pas renchérir la denrée, & ne devenoient pas des surcharges pour le peuple; comme si l'expérience ne montroit pas que, dans une affaire si essentielle, se reposer sur tous de l'intérêt de chacun, c'est pour l'ordinaire ouvrir à quelques chefs & aux principales têtes une voie sûre de s'enrichir aux dépens du public & sur-tout des misérables; comme si le désintéressement, l'ordre, l'intelligence, l'exactitude, qui pourroient seuls rendre moins nuisible une pareille démarche, on avoit lieu de les attendre de ces personnes que le crédit, les manœuvres, l'intrigue placent à la tête de l'administration civile.

Suivons encore un moment cette législation : elle se soutient toujours sur le même pied. On en seroit peu touché, on s'en amuseroit même, s'il s'agissoit d'un objet moins important; mais comme il y va du bien-être, du plus grand in-

térêt, de la ſubſiſtance d'un grand peuple, on ne peut que s'affliger en voyant ceux qui gouvernent ce peuple, s'engager, ſe perdre dans une voie directement oppoſée à ce qu'ils ſe propoſent. L'humanité, la raiſon, l'amour du bien public demandent qu'on ne mette jamais aucun obſtacle à la libre circulation des grains. Sourd à toutes ces voix, & glorieux de regarder comme inintelligible un langage ſi facile, le gouvernement d'Eſpagne ſouffre en tous tems que l'étranger vienne vendre du bled à ſes ſujets; mais il ne permet jamais que ſes ſujets en exportent. Il achete volontiers le ſuperflu d'autrui, il ne peut ſe réſoudre à vendre le ſien. Gêné au-dehors, le cours des grains n'eſt pas moins contrarié au-dedans. D'une province à l'autre on ne ſe prête jamais mutuellement des ſecours, & l'exportation feroit punie par la loi. Ce réglement barbare n'admet qu'une exception, & c'eſt, comme on le penſe bien, en faveur du législateur. Le roi, ſoit pour ſa maiſon, ſoit pour le ſervice de ſes armées, s'eſt réſervé le droit d'extraire de tel lieu qu'il lui plait & de faire tranſporter où bon lui ſemble la quantité de bled qu'exige le beſoin de ſes ſerviteurs & de ſes ſoldats. Une opération qu'on juge ſouvent néceſſaire & qu'on regarde comme un bien pour les troupes, comment prouveroit-on qu'elle eſt non-ſeulement inutile, mais un mal pour le reſte du peuple? Celui-ci ne craint-il pas & n'éprouve-t-il pas la faim comme celles-là peuvent la craindre & l'éprouver?

& si les barrieres s'ouvrent pour le besoin des unes, pourquoi les tient-on fermées quand il s'agit de porter du soulagement aux autres? Dans de pareils principes il est facile de lire les plus funestes conséquences. On ne doit donc pas être surpris que les habitans des côtes tirent habituellement de l'Italie, de la France, de l'Angleterre & de la Hollande une grande partie du bled nécessaire à leur subsistance, & qu'ils ne s'informent pas même si la denrée abonde dans l'intérieur du royaume. Il faut bien que ces infortunés se jettent entre les bras de l'étranger pour en obtenir des secours, puisqu'on défend à leurs compatriotes d'écouter le sentiment de la commisération & de se mettre en devoir de les secourir.

Il s'ensuit encore de ces prohibitions, que les provinces doivent borner leurs desirs & leurs soins à recueillir le bled nécessaire à la consommation locale, s'embarrasser peu d'un superflu qui leur deviendroit à charge, & redouter en un mot l'abondance comme on craint ailleurs la disette.

Rien ne m'étonne, & je crois sans peine le trait qui jeta dans le plus grand étonnement le roi d'Espagne actuel, & dont il fut le témoin au commencement de son regne. Dans ses courses, ce monarque vit un paysan qui, content d'avoir moissonné une partie de ses grains, laissoit l'autre sur pied sans paroître disposé à la couper. Charles s'approche du bon homme & lui demande la raison de sa conduite. J'ai recueilli, lui répondit

le campagnard, ce qui m'eſt néceſſaire pour ſubſiſter durant l'année; j'abandonne le reſte à qui voudra ſe donner la peine de le recueillir.

J'indique rapidement d'autres vices & d'autres abus. Les terres vagues, preſque toutes couvertes de broſſailles & de fourrés qui ne ſont d'aucun rapport, & les bois la plupart mal entretenus, dégradés, miſérables, appartiennent aux communautés. Or ce que les communautés poſſedent, elles ne l'alienent jamais, ni par vente, ni par ceſſion, ni par inféodation. On peut voir par là ſi les friches doivent être communes en Eſpagne & les défrichemens rares.

La vente des terres en rompt & annulle les baux; les fermiers n'ont donc garde de ſe jeter dans des entrepriſes de culture, qui dans un moment peuvent leur devenir ruineuſes; ils n'iront pas faire de groſſes avances qu'ils ſont aſſurés de perdre ſi la terre qu'ils cultivent vient à changer de maître. Ajoutez à tout cela, que même avec une bonne légiſlation & des encouragemens, l'agriculture ne pourra jamais qu'être bien languiſſante dans un pays où l'on manque de grands chemins, de canaux & de rivieres navigables, & où par conſéquent le tranſport des denrées eſt toujours lent, coûteux, difficile, ſouvent même impoſſible.

Cependant, quoique le mal ſoit grand, invétéré, difficile à guérir, il n'eſt pas incurable. Le gouvernement ne ceſſe, depuis pluſieurs ſiecles, de favoriſer l'éducation des troupeaux à laine

laine fine. Cette branche d'économie n'a rien perdu de sa force ; elle produit de grandes richesses, & rapporte annuellement plus de dix millions au trésor royal, quoiqu'ils n'existent plus ces tems où les monarques Espagnols avoient eux-mêmes en propriété de riches troupeaux, & qu'il faille même remonter assez haut pour en trouver l'époque. Ce fut sous le regne de Philippe I, que la couronne, pour subvenir aux frais de la guerre, fit vendre les derniers moutons qui lui restoient en assez grand nombre. Les nouveaux propriétaires & leurs successeurs ont été maintenus dans tous les droits, privileges, immunités que les rois s'étoient anciennement arrogés pour le gouvernement, la propagation, la conservation des précieux moutons dont la superbe laine rend les nations de l'Europe tributaires des Espagnols. Comme le gouvernement se trouve toujours bien de sa méthode, il n'a garde de s'en départir ; il continue à donner toute son attention à un objet si intéressant, & voit avec plaisir qu , loin de rien perdre de leur utilité, ses soins deviennent tous les jours plus fructueux.

Ceux d'entre les Espagnols qui s'adonnent à l'éducation des troupeaux, l'ont si bien perfectionnée & montrent tant d'activité & d'intelligence, qu'ils l'emportent, pour cette partie essentielle, sur tous les autres peuples de l'Europe, sans en excepter même les Anglois : preuve évidente que le caractere de la nation n'est pas aussi abâtardi qu'on le pense ; que l'assoupissement des

sujets n'est pas léthargique, & qu'il reste encore assez de moyens au prince pour les en tirer; que si les Espagnols enfouissent leurs talens, c'est qu'on ne leur permet pas de les mettre au jour; qu'enfin, pour les rendre habiles dans tous les arts, il suffiroit vraisemblablement qu'ils eussent un grand intérêt à les cultiver.

Mais seroit-il de la destinée de la monarchie espagnole de ne jamais faire le bien sans quelque mélange de mal, & quelquefois sans un mal plus grand que le bien lui-même? Si elle porte un esprit de vie dans un membre du corps politique, c'est en interceptant les sucs nourriciers des autres parties; elle ne sait donner à un bras plus de vigueur sans couper mal-adroitement les nerfs de l'autre.

Les troupeaux à belle laine, qu'on appelle troupeaux ambulans, errent durant l'été dans les montagnes de Léon, de la vieille Castille, d'Arragon & de la Sierra. Ils descendent au mois de septembre pour aller passer l'hiver dans les plaines basses & tempérées de la Manche, de l'Estramadoure, de l'Andalousie, & retournent vers le commencement d'avril aux autres pâturages. Dans ce trajet de cent cinquante lieues, qu'il faut faire deux fois l'an, les maîtres des bestiaux dépenseroient de grandes sommes pour les nourrir, si la loi n'y avoit pourvu. Mais quels moyens emploie-t-elle, & ces moyens sont-ils sages, permis, justes? Qu'on en juge. Il est ordonné à tous les propriétaires des champs qui

bordent les chemins par où passent les moutons, de laisser paître tranquillement ces animaux jusqu'à une certaine distance, sans pouvoir exiger aucune espece de dédommagement pour les pertes qu'ils font. Il en résulte évidemment que sur toute la route on prend le sage parti de ne point cultiver & d'abandonner entiérement un terrein qui est ainsi périodiquement dévasté. Quel fléau! La chûte impétueuse des torrens grossis, le débordement des rivieres, la grêle, les sécheresses opiniâtres, les orages & les autres intempéries des saisons effraient moins le laboureur que l'approche des brebis, & portent moins de préjudice aux campagnes que le passage destructeur de ces animaux domestiques.

Je pourrois aller plus avant & suivre le gouvernement d'Espagne dans les tristes détours du labyrinthe où il s'est malheureusement engagé: je m'arrête, il me suffit d'avoir apperçu de loin & d'avoir montré de grands abus. Après ce que j'ai dit, on n'en peut douter. Un royaume où de mauvaises loix contrarient sans cesse l'agriculture, n'aura jamais l'avantage de la faire fleurir; un royaume où la politique, loin de fournir les moyens, oppose des obstacles & jette dans les campagnes le découragement, au lieu d'y nourrir l'émulation, ne formera jamais d'habiles cultivateurs; ce sera même beaucoup s'il ne manque pas de laboureurs & de journaliers; un royaume où la paresse & l'ignorance conduisent elles seules le soc, où le sujet, quoique libre,

préfere l'indigence à une honnête aisance qu'il lui faudroit acheter par les travaux pénibles de la campagne, ne doit présenter de toutes parts que l'aspect désagréable d'un territoire négligé, & les champs de ses plus fertiles provinces doivent peu différer de ceux d'un pays infortuné où la terre ne reçoit de culture que des bras flétris par la misere & l'esclavage. Parcourez toute l'étendue de l'Espagne, vous y verrez presque partout le laboureur borner ses travaux à tracer, d'un air fier, dédaigneux, indolent, un léger sillon que le moindre vent recouvre, & que la plus petite pluie fait disparoître. Fatigué de ce premier labour, il n'a plus, ce semble, ni le courage ni la force d'en donner un autre. Après avoir laissé reposer quelques jours la terre, il vient y jeter négligemment du grain & se repose lui-même jusqu'à la récolte. La herse est un instrument qu'il ne connoît pas, ou dont il ne veut pas faire usage. Les mauvaises herbes croissent à loisir, s'étendent & se multiplient; elles étouffent même les bonnes herbes. Qu'attendre d'une pareille culture? Quelques épis maigres, sans force, épars çà & là. Graces à la fertilité du sol, de si foibles travaux amenent quelquefois l'abondance, rarement font-ils craindre la disette. La nature, prodigue envers les Espagnols, ne fait pas leur faire acheter ses dons. Le produit de leurs terres feroit immense, si, au lieu de mépriser ou de négliger l'art, ils le forçoient à seconder la nature.

On m'objectera que l'Espagne a toujours produit & produit encore d'excellens cultivateurs; que, pour en avoir une preuve sans replique, il suffit de voyager dans la Catalogne, de se transporter ensuite aux environs délicieux de la Grenade, de séjourner dans le royaume enchanté de Valence & de connoître le superbe territoire de Murcie. Si les Catalans sont devenus un peuple d'agriculteurs, quoique leur patrie ne puisse pas à beaucoup près être mise au nombre des plus fertiles contrées de l'Espagne, j'en ai déjà donné les raisons dans ce discours. Je ne disputerai pas aux campagnes des autres trois provinces d'étaler aux yeux du voyageur les plus riches productions. J'ajouterai, si l'on veut, qu'on ne doit pas regarder comme une agréable fiction, cette belle description de quelques contrées d'Espagne, dont nous lisons avec tant de plaisir les détails dans Télémaque. Quand, le livre à la main, on examine ce pays fortuné & qu'on en saisit l'ensemble, on reconnoît sans peine que l'auteur a fidélement copié la nature, & que tout ce qu'il a donné à l'art, c'est de revêtir la vérité des charmes du style, de l'orner de fleurs, de graces, du brillant de la poésie.

Cependant on demandera comment il se pourroit que les plus belles provinces de l'Espagne & peut-être de l'Europe ne dussent rien ou presque rien à l'industrie de leurs habitans, & comment on les accuse de ne pas même avoir des cultivateurs. Je consulte mes yeux,

& ils justifient ce que j'ai avancé. Ces lieux enchantés dont on me parle, Homere y avoit placé les Champs Elysées, & dans leur enthousiasme d'autres auteurs y voyoient le jardin des Hespérides. Ils sont toujours les mêmes ces lieux ravissans par leur beauté; leur position ne laisse rien à desirer; des rivieres & des ruisseaux les entre-coupent & les arrosent; les vents rigoureux & violens semblent les respecter; ils n'y portent jamais les frimats, des vents doux & rafraîchissans y temperent réguliérement les ardeurs de l'eté. Un beau climat, un ciel pur & serein, un air agréable, des tems assez uniformes & qui souffrent rarement de grandes variations, des saisons bien réglées, un sol admirablement fertile, que faudroit-il de plus pour donner aux plantes une végétation vigoureuse, rendre spontanées toutes sortes de productions, enrichir un pays & en perpétuer les délices? J'y vois donc sans étonnement des forêts d'oliviers, de mûriers, d'orangers, de citronniers, de palmiers, même des vignes robustes, hautes & chargées des plus beaux raisins, des champs bien fournis. Je sais même que dans ces heureuses provinces on n'a pas besoin d'employer ni poëles ni fourneaux pour cueillir au milieu de l'hiver des petits-pois & d'autres légumes très-délicats. Mais tous ces phénomenes, s'ils me prouvent l'excellence du terrein, ne me sont pas une démonstration de l'intelligence & de l'activité du cultivateur. Je cherche inutilement

des traces de son amour pour le travail, de son application, de ses talens. Sans examiner de bien près, je ne puis néanmoins me cacher que l'Espagnol ne se pique pas de connoître l'art d'amender & de gouverner les terres. Après les travaux nécessaires, qu'il sait adoucir & plus encore abréger, il ne donne à ses champs d'autre guide que la nature; il n'est pas même curieux de suivre les progrès de la végétation. Tranquille & presque toujours oisif dans son habitation, il laisse, durant la plus grande partie de l'année, la campagne déserte; il n'a d'autre occupation que de semer & de cueillir. Quel effort! Fier de fouler aux pieds un sol fécond, il ne daigne pas penser aux moyens d'en augmenter la fertilité: il ne perfectionne donc rien. Toujours esclave d'une misérable routine qu'il tient de ses peres, il est bien éloigné de tracer à son fils une meilleure voie. Vous lui présenteriez en vain une nouvelle branche de culture; loin de s'avancer pour la saisir, il reculeroit dans la crainte d'y toucher. Vous prendriez inutilement la peine de lui enseigner une méthode plus avantageuse & plus sûre, il regarderoit en pitié votre zele & mépriseroit vos leçons. Point de champs mieux travaillés ou moins mal gouvernés les uns que les autres; point de plantations d'arbres exotiques qu'on pourroit facilement naturaliser & qu'on ne cultiveroit pas sans fruit; point d'essais; point d'expériences; point de changemens utiles: nulle part le goût, l'émula-

lation, le desir de bien faire : par-tout les mêmes vices & les mêmes erreurs éloignent de toute recherche ; mépris des nouveautés & des découvertes malgré leur utilité ; attachement opiniâtre & invariable aux anciens principes, aux méthodes reçues, lors même que leur peu de solidité, leur fausseté, leur désavantage sont évidemment prouvés ; horreur des fatigues ; fuite du travail ; répugnance comme invincible pour tout ce qui regarde la science & l'instruction ; peu d'estime ; nul goût pour l'etat & la profession ; grande ignorance, indolence plus grande encore : telles sont les idées qu'il faut nécessairement avoir dans l'esprit, quand on veut peindre sous leurs vraies couleurs, avec les traits qui leur conviennent, & l'agriculteur & l'agriculture d'Espagne.

En continuant à parler d'un des plus beaux pays du monde, on est forcé de tenir toujours le même langage & de ne se permettre que de tristes réflexions. Cependant on s'en console, parce que la peine qu'on sent à dire des vérités cruelles est rachetée par la satisfaction que l'on goûte à ne savoir ni les trahir, ni les déguiser, ni les taire, sur-tout quand on le fait sans humeur, sans passion, & qu'en se proposant uniquement le bien de ses semblables on ne craint pas même de leur déplaire, dans l'espérance de les éclairer sur des erreurs funestes & de leur devenir utile. Arrêtons-nous encore quelques momens dans l'Espagne, & laissons-nous toujours guider par le même esprit d'observation.

Des campagnes que j'ai parcourues à loisir & que j'ai quittées avec regret, je me jette dans les villes, où je n'aurai pas besoin de faire un long séjour pour les bien connoître. Quand on s'est fait une juste idée de l'état des unes, on peut prononcer hardiment sur l'état des autres. Un territoire excellent, étendu, bien cultivé, abondant en toutes sortes de denrées, m'annonce des villes grandes, peuplées, industrieuses, commerçantes, riches. Dans le sort heureux ou malheureux du paysan je lis la félicité, l'opulence ou la misere du citadin. Les campagnes sont en un mot le meilleur, le plus infaillible thermometre de la prospérité ou de la décadence des empires. D'après ce principe qui porte avec lui son évidence, il ne me reste plus rien à dire sur les villes d'Espagne. En remontant à l'antiquité la plus reculée, les Espagnols eurent de grandes relations d'intérêts avec les Phéniciens, & leurs énormes richesses attiroient fréquemment dans leurs ports les Syriens & plusieurs autres nations. Dans des tems postérieurs, les Carthaginois se frayerent la route de ces riches contrées, & leurs marchands y faisoient un grand commerce. Gadès, à présent Cadix qui, tout renommé qu'il est, conserve à peine une vraie ombre de son ancienne splendeur, Gadès ne le cédoit qu'à Rome, à ce qu'on prétend, pour le nombre des citoyens. Moins forte sans doute que cette fiere capitale, puisqu'elle en portoit le joug, elle présentoit

au ſage un ſpectacle bien différent. Heureuſe ; elle auroit cru ne pas l'être, ſi elle ne l'avoit été que pour elle ſeule. Si elle échangeoit le ſuperflu du pays contre celui de l'étranger, elle avoit le double avantage de ſoulager les beſoins de ceux qui ſouffroient & de ſe procurer les commodités de la vie, de varier ſes plaiſirs, d'amaſſer de nouvelles richeſſes. Le commerce étendit pour ainſi dire ſon exiſtence ; il la lia avec tous les peuples en les lui attachant tous.

Etonné de ſa population, qu'on examine de près les membres qui la compoſent. Des places publiques où la foule preſſoit, qu'on paſſe dans l'intérieur des maiſons, on verra que Gadès n'avoit rien à envier á Rome, & les autres villes commerçantes de l'Eſpagne n'étoient pas moins animées, peuplées & heureuſes.

Les mœurs changerent, & le génie de la nation fut altéré. Des ſiecles de guerre & de trouble enchaînerent les arts pacifiques, & les jeterent dans un état de langueur qui fit craindre leur anéantiſſement. Arroſée de ſang, la terre ſembla perdre ſa fécondité ; où ſi elle reſta fertile, ce fut pour ſe couvrir de ronces & de bruyeres. Les denrées de premiere néceſſité manquerent ſouvent, & l'induſtrie n'eut plus de matiere brute à mettre en œuvre ; on voit par-là quels dûrent être l'état du commercce & les progrès de ſa décadence. De tems en tems il éprouvoit quelques révolutions, mais ces révolutions ne duroient pas ; ſur la fin du

quinzieme siecle, 1492, réveillés tout-à-coup de leur assoupissement, les Espagnols embrasserent avec ardeur la culture des mûriers & l'éducation des vers à soie, inconnues jusqu'alors dans le royaume. Peu contens de recueillir de belles soies, ils pousserent plus loin l'industrie & se distinguerent dans l'art de travailler cette précieuse matiere & de lui donner diverses formes. Les provinces, sur-tout celles de Valence & de Murcie, changerent entiérement de face, se repleuplerent & s'enrichirent. Si l'on en croit les auteurs de la nation, la seule ville de Séville pouvoit compter dans son enceinte jusqu'à soixante mille métiers en soie. Quand même leur calcul seroit un peu enflé, ils nous donneroient une grande idée de cette riche branche de commerce. Dans le seizieme siecle, l'Espagne étoit renommée pour ses manufactures de laine. Les draps de Ségovie l'emportoient sur tous ceux des autres pays de l'Europe. On fabrique encore aujourd'hui dans cette ville des couvertures de lit, qui sont regardées avec raison comme les plus belles du monde ; mais leur haut prix repousse la foule des acheteurs. La grande cherté ne marche point avec le grand débit. Pendant long-tems les draps de Catalogne étoient si estimés en Sardaigne, en Sicile, dans toute l'Italie & les Echelles du Levant, qu'ils n'y éprouvoient pas même la concurrence. Sans avoir pourtant aucun privilege exclusif, sous Philippe II, le commerce se soutenoit encore

fur un affez bon pied. Nous lifons dans un mémoire préfenté à ce monarque par Louis Valle de la Cerda, que dans la feule foire de Medina il fe négocioit en lettres de change pour la valeur de cent cinquante millions d'écus. Le même auteur ajoute qu'il y avoit dans le royaume plufieurs autres foires qui n'étoient ni moins fréquentées ni moins célebres.

Les conquêtes & les befoins de l'état en épuiferent les finances. On chargea d'impôts & de droits les denrées de premiere néceffité, les matieres brutes, les étoffes. Les fubfiftances monterent à des prix exorbitans qui écrafoient l'indigent & pefoient même au plus riche. Il fallut augmenter les falaires des ouvriers; la main-d'œuvre prodigieufement renchérie, il fut impoffible, même dans l'intérieur du royaume, de foutenir la concurrence de l'étranger. Les manufactures tomberent fubitement les unes fur les autres; les fabricans difparurent, le commerce fut anéanti. L'or du Pérou ne refta plus dans l'Efpagne & n'enrichit plus les maîtres de cet empire; il ne fervit qu'à procurer les néceffités de la vie à un peuple affamé, à une population défaillante.

Les perfonnes qui fe trouvoient à la tête du gouvernement fous le regne de Ferdinand, frere du roi actuel, s'appliquerent avec beaucoup de peine à recueillir les débris des anciennes fabriques pour les rétablir fur de meilleurs fondemens & en élever de nouvelles. De

toutes parts on feconda leur zele, & dans peu d'années les provinces fortirent de proche en proche de leur longue & cruelle inaction. Les changemens qui s'opéroient on les crut grands & de la derniere importance ; mais il s'en falloit bien qu'ils fuffent auffi grands qu'ils paroiffoient l'être. Cependant les Efpagnols s'applaudiffoient avec raifon d'avoir des manufactures de toute efpece. On fabriquoit à Madrid de magnifiques étoffes, tiffues en or & en argent, de fuperbes tapifferies, de très-belles porcelaines. Les matieres de luxe & de fafte conviennent au féjour de l'opulence. Ségovie, Saragoffe, Barcelone & plufieurs autres villes fe diftinguoient dans l'art de travailler la laine & de lui donner diverfes formes. Toutes les provinces qui recueilloient de grandes quantités de foie, en faifoient des étoffes très-recherchées. Dans plufieurs villes on s'appliquoit & l'on réuffiffoit à filer & à mettre en œuvre le chanvre, le lin, le coton : Corogne fur-tout & Ségovie s'enrichiffoient par le grand débit de leurs toiles. Les habitans de la Bifcaye fe rendoient habiles à travailler le fer, & l'on trouvoit à fe pourvoir dans cette province, de tous les ouvrages de quincaillerie. Enfin, pour diminuer toujours plus la dépendance où elle étoit de l'étranger, & payer moins chérement cette dépendance, l'Efpagne avoit en divers lieux des manufactures de papier, de poterie, de verre, d'épées même, de fufils, &c.

Des arts néceffaires, la cour porta fon attention

aux beaux-arts; elle fonda une académie pour leur encouragement & leur perfection, il auroit fallu dire pour leur *renaissance.* Ce corps remplit très-bien sa destination; il répandit les lumieres, propagea l'instruction, forma le goût, excita le génie, nourrit l'émulation. Il distribua des prix; mais il en fixa les sujets, pour prévenir l'abus des talens & empêcher qu'ils ne s'exerçassent aux dépens des mœurs. Herménégilde, qui abjure l'arianisme en présence de son épouse, & fait cette abjuration entre les mains de S. Léandre son oncle, archevêque de Séville; Vamba, refusant la couronne de Tolede, que lui offrent à genoux les grands du royaume, & qui ne se rend qu'à la violence; Julio Mansueto, blessé à la bataille de Crémone par son fils qui servoit dans l'armée ennemie, & le fils reconnoissant son pere: tels étoient les grands traits d'histoire que les artistes avoient à rendre. On ne peut que louer la sagesse de l'académie, qui forçoit ainsi les concurrens à ne mettre sous leurs yeux que des objets capables d'élever leur imagination, & incapables de nuire à leur cœur.

Les ministres de Ferdinand ne recueillirent pas de leurs travaux tout le fruit qu'ils en attendoient. On ne doit pas compter sur la fortune d'un vaste empire, quand on ne donne pas à cette fortune un fondement plus solide que les manufactures & le commerce. L'Espagne ne changea pas de face, & le bien ne se fit qu'imparfaitement, parce que ces hommes en place, quoique zelés pour la féli-

cité publique, oublierent que la terre eſt la mere nourriciere des hommes, & que les hommes doivent lui donner les premiers ſoins. Ils vouloient groſſir les ruiſſeaux ſans penſer même à rendre plus abondante la ſource d'où ces ruiſſeaux dérivent ; c'étoit le miniſtere de Colbert.

Le roi qui occupe aujourd'hui le trône d'Eſpagne a été plus heureux que ſon frere. Ceux qui, ſous ſon ordre, tiennent en main les rênes du gouvernement, ont beaucoup mieux vu que leurs prédéceſſeurs. Ils n'ont pas eu de peine à concevoir qu'avec une agriculture languiſſante on ſe flatteroit en vain de ranimer le commerce, & que l'unique moyen de rendre brillant celui-ci conſiſtoit à faire refleurir celle-là.

L'Eſpagnol qui ſoutient avec fierté les horreurs de la miſere, qui ne croit ni ſe dégrader ni ternir l'éclat de ſa nobleſſe en mendiant ſon pain, qui s'imagine preſque vous faire grace & vous honorer en vous demandant un ſecours que vous ne lui devez pas, qui s'irriteroit même d'un refus ſi vous ne ſaviez pas vous excuſer de ce que vous n'êtes pas en état de le ſoulager dans ſes beſoins ; l'Eſpagnol, à ces idées, en joint d'autres qui forment un contraſte bizarre & révoltant. La terre qui le porte & le nourrit, il ne la regarde qu'avec mépris. Quant aux autres arts néceſſaires ou utiles, il les rejette ou les mépriſe encore plus, & dans toute l'Eſpagne ce ſont principalement des étrangers qui les exercent ; les nationaux tiennent à une eſpece de déshonneur de

les exercer. Pour détruire des préjugés si funestes à l'état, on les attaqua par l'exemple & sans user de violence. La cour commença par établir à Madrid la société qui porte le nom d'*Amis de la patrie*, & qui se propose pour but l'encouragement de l'agriculture, des arts & des métiers. On ne vit pas sans étonnement à la tête des associés, le prince des Asturies, les infans don Gabriel & don Antoine, les personnes qui occupoient les premiers postes du royaume, des hommes distingués encore plus par leurs lumieres que par leur naissance. Le roi voulut rendre l'institution plus utile, & assigna des fonds assez considérables pour divers prix qui sont annuellement distribués avec tout l'appareil capable d'en imposer au peuple, d'animer les esprits, d'exciter les talens. Un des premiers sujets que la société proposa, fut la question suivante : *Quels sont les moyens d'encourager la culture des bleds dans un pays, sans faire tort à la nourriture des bestiaux, & quelle est la meilleure maniere de lever les obstacles qui s'opposent à ses progrès dans l'Espagne ?* Sous un gouvernement protecteur de l'agriculture, les sujets ne refuseront pas long-tems de devenir cultivateurs. Dans les villes & dans les campagnes on faisoit des essais, on faisoit des expériences, on composoit des ouvrages, on aspiroit à être couronné. L'impartialité présidoit aux jugemens de l'académie. Si, comme en Angleterre, on lut quelquefois avec admiration de grands noms dans la liste des vainqueurs, on eut

encore

encore plus souvent le plaisir d'y lire des noms inconnus.

La capitale avoit donné l'exemple; les provinces ne tarderent pas à le suivre : elles eurent aussi leurs sociétés économiques & distribuerent des prix. Par ces mesures aussi sages que simples, les ténebres du préjugé se dissipoient; l'homme de la campagne ne se croyoit plus obligé de suivre aveuglément l'habitude de ses peres; il prêtoit avec plaisir l'oreille à l'instruction; l'on commençoit à voir des champs bien travaillés, & des terres trop long-tems abandonnées prenoient quelqu'air de culture.

Comme il ne s'agit pas seulement de recueillir beaucoup de denrées, mais qu'il faut encore avoir la facilité de les transporter, le gouvernement a construit de grandes routes, réparé ou fait à neuf des chemins de traverse, jeté des ponts sur les rivieres, pratiqué des canaux navigables, établi des voitures publiques pour la commodité des voyageurs & des commerçans, corrigé la mauvaise police des auberges, où l'on payoit bien chérement pour être mal servi, &c.

Cependant, malgré les soins que la cour a pris, & malgré les peines qu'elle ne cesse de se donner, l'Espagne n'est pas encore près de changer de face; ce ne sont jusqu'à présent que de petits succès qui se traînent à pas lents à la suite de longs & pénibles efforts. Si l'Espagne ne rompt d'un seul coup tous les liens qui l'attachent à l'Amérique; si elle ne déclare libres &

indépendantes les riches contrées qu'elle possède au-delà des mers; si elle ne réforme sa propre législation; si elle refuse obstinément de réduire les impositions, de simplifier la maniere de les percevoir de dissiper ces légions d'employés & de commis qui molestent les citoyens, rebutent les étrangers, mettentt en fuite le commerce & donnent des chaînes à l'industrie, épuisent les finances, s'engraissent de la substance, non des coupables qu'ils trouvent, mais des malheureux qu'ils font, & surchargent de leur poids la patrie qu'ils devroient aider & soulager par d'utiles travaux; si l'Espagne ne veut pas enfin ouvrir au peuple les voies de l'aisance, ôter ces prohibitions qui n'ont jamais produit d'autre effet que de nuire à ceux qui les portent, délivrer les denrées & les marchandises de cette foule de droits excessifs qui appauvrissent toujours les sujets & n'ont pas encore enrichi un souverain; se reposer sur les particuliers de leurs propres intérêts; ne point gêner leurs propriétés, leur goût; les laisser parfaitement libres de vendre, acheter, échanger, traiter indifféremment avec les étrangers & leurs concitoyens, & conclure avec ceux qui leur feront les propositions les plus avantageuses; si en un mot elle n'étend la réforme depuis le trône & ceux qui l'entourent jusqu'à la maison du laboureur & ceux qui l'habitent, en touchant à tous les états intermédiaires, elle ne redeviendra jamais ce qu'elle fut autrefois; jamais elle ne détruira les effets trop

malheureux des préjugés qu'elle a adoptés; jamais elle ne rétablira sa population, ne réparera ses forces, ne reprendra son ancien lustre.

Forcé de me circonscrire, je ne puis pas étendre mes réflexions à des usages singuliers, à des droits bizarres, à des cérémonies curieuses, à des loix même particulieres, dont on ne trouve le modele ni la copie chez aucun peuple ancien ou moderne, dont on cherche en vain l'utilité, & dont le motif échapperoit à la pénétration la plus profonde. Dans un tableau général je n'ai dû saisir & rapprocher que les grands objets. Je ne passerai pourtant pas sous silence le contraste affligeant que vous offrent presque par-tout l'opulence des gros seigneurs terriens, & la pauvreté, souvent même la misere de la plus grande partie de leurs vassaux. On parcourt des cantons entiers, une province, & l'on apprend avec étonnement que des possessions immenses dépendent d'une seule maison dont elles font l'apanage. On s'en consoleroit, si l'on voyoit moins malheureux les habitans de ces superbes terres.

Ici, comme dans les autres pays de l'Europe, la haute noblesse forme le cortege du monarque & ne s'éloigne pas du trône. Quoique le luxe de la cour n'excede pas pour l'ordinaire les bornes d'une juste modération, cependant on voit des courtisans qui affichent un trop grand faste, & qui ne connoissent pas assez l'économie pour mettre l'équilibre entre leurs dépenses &

leurs revenus. Quand même ils tiendroient toujours leurs finances en bon ordre & leurs affaires en regle, il n'en feroit pas moins vrai de dire que toutes les richesses du royaume viennent se concentrer & se perdre dans un même lieu; que dans l'état on ne compte presque rien tout ce qui n'est pas le séjour du roi; que la capitale épuise seule les provinces, & que, pour ainsi dire, elle les engloutit.

Les seigneurs ne paroissent pas dans leurs terres, ou n'y font que des apparitions rares & momentanées: s'ils y résidoient habituellement, ou s'ils y séjournoient plus souvent & plus longtems, leur cœur s'ouvriroit à la pitié; ils déploreroient amérement le triste état de leurs vassaux: pour leur procurer un meilleur sort, ils les tireroient de leur oisiveté, ils établiroient des marchés, faciliteroient les communications, formeroient mille entreprises d'une égale utilité, & ils recueilleroient de leurs travaux les fruits les plus avantageux & les plus durables. Mais ne nous attachons point à plaider une cause perdue; l'éloquence & la vérité se sont inutilement réunies pour la défendre, elles n'ont jamais pu la faire triompher.

Laissons donc les grands-d'Espagne marcher sans cesse à côté du prince, vivre dans un continuel esclavage, & ne pas sentir le poids de leurs chaînes, nouer des intrigues, concerter leurs maneges, cabaler, tendre habilement des pieges pour se supplanter les uns les autres, ramper &

voler, prendre toutes ſortes de formes pour capter la faveur & ſurprendre les graces; accordons-leur tous les droits honorifiques dont ils ſont jaloux, les titres & les diſtinctions qui nourriſſent leur orgueil. Qu'ils faſſent porter l'épée devant eux, qu'ils ſoient précédés de roi d'arme & de maſſiers; que dans un de leurs appartemens ils aient le fauteuil ducal & un magnifique dais; que dans les audiences publiques ils ſe couvrent & ſe tiennent debout à côté du roi; qu'aux combats des taureaux ils prennent leurs places & s'aſſeyent auprès de la famille royale; que le roi ne leur écrive pas ſans leur donner le titre de couſin : je ne les troublerai pas dans la poſſeſſion de ces droits attachés à la grandeſſe, pourvu qu'on les dépouille de tous les privileges qui bleſſent la juſtice & qui renverſent le bon ordre.

Si un grand ſe jette dans les emprunts, s'il contracte beaucoup de dettes, s'il ne remplit pas ſes engagemens, pourquoi eſt-il défendu aux créanciers de faire ſaiſir & vendre les terres de leur débiteur? Pourquoi ne leur permet-on même que d'arrêter une partie des revenus? Les juges commencent par aſſigner, pour l'entretien du grand & de ſa famille, une ſomme annuelle, & pour l'ordinaire cette ſomme eſt prodigieuſe; le reſte ſert à payer ſes dettes. En vain les créanciers mettroient-ils dans la plus grande évidence le triſte état de leurs affaires; en vain démontreroient-ils que, ſi leurs fonds

ne rentrent incessamment dans leurs mains, ils perdent tout crédit, ils sont même réduits à la dure nécessité de faire faillite. Droits injustes, que l'équité condamne, & que les bonnes loix devroient anéantir, qui nuisent aux grands peut-être autant qu'ils les favorisent.

De quelque délit qu'un grand se rende coupable en Espagne, la justice ne peut mettre la main sur lui & s'assurer de sa personne que par un ordre exprès du roi. Mais cet ordre, il est inoui qu'on l'obtienne, à moins qu'il ne s'agisse d'un crime d'état ou de celui de lese-majesté. Des vols, des brigandages, des meurtres, des assassinats, mille autres especes de crimes qui entraînent par-tout avec eux la peine de mort, resteroient donc impunis dans un grand ! On ne le présume pas, on a peine à l'imaginer, on n'oseroit le croire.

Un privilege qui est dû aux grands-d'Espagne, & dont on croit les avoir gratifiés, c'est de ne pouvoir pas être mis à la question. Ce prétendu privilege est un droit que la nature, la raison, l'humanité, l'équité revendiquent en faveur des autres hommes : droit incontestable & imprescriptible, dont, je ne sais par quel motif, une politique aussi barbare qu'aveugle les a malheureusement & trop injustement dépouillés.

Je frémis dans mon cœur en voyant comment les tribunaux sont devenus ingénieux à inventer mille genres de tortures, & il n'est qu'une main

trempée dans le ſang, qui puiſſe en tracer le tableau. Mais quelle eſt la cauſe de ces queſtions ? Ou l'accuſation du crime a été portée juſqu'à l'évidence, & alors il ne reſte plus qu'à prononcer le jugement & à le faire exécuter : pourquoi deux peines pour un ſeul crime ? Ou la conviction n'eſt pas entiere, & alors la queſtion punit l'accuſé comme un vrai coupable : injuſtice révoltante !

L'innocence eſt naturellement timide, douce, facile à s'émouvoir. Le crime, au contraire, eſt hardi, dur, féroce, de difficile accès au ſentiment & à l'émotion. Le ſeul appareil du ſupplice fera donc ſouvent plus d'impreſſion ſur l'une que le ſupplice lui-même ſur l'autre. Mis à la torture, un homme vertueux avouera plutôt un attentat qu'il n'a pas commis, que le ſcélérat dans le même tourment ne fera l'aveu des meurtres dont il s'eſt ſouillé. A quoi tient que cet innocent ſuccombe s'il eſt foible, & à ce que le ſcélérat ſe ſauve s'il eſt fort ? La queſtion eſt l'invention la plus propre à faire triompher le crime, à ſauver juridiquement le coupable, & la plus efficace en même tems pour dévouer à une ignominie ineffaçable la vertu la plus pure & faire expirer l'innocent ſous le glaive de la juſtice.

L'humanité crie qu'il vaudroit mieux épargner & renvoyer mille coupables que de ſacrifier celui qui ne l'eſt pas. Sa voix touchante s'eſt fait entendre au légiſlateur qui a établi en ma-

xime ce ſentiment puiſé au fond de nos ames ; pourquoi donc la loi ſe contrarie-t-elle ? Pourquoi commande-t-elle l'injuſtice, en violentant, en tourmentant les accuſés par le ſupplice de la queſtion, ſouvent beaucoup plus douloureuſe & plus effroyable que la mort même ?

Quitterai-je le pays de l'inquiſition ſans parler de ce redoutable tribunal ? Ce ſeroit une affectation qu'on auroit peine à pardonner. Cet objet paroît aujourd'hui trop eſſentiel pour ne pas en faire mention & ne pas le traiter avec quelqu'étendue.

C'eſt en France, au milieu des plus grands troubles, du tems des Albigeois, ce ſiecle d'horreurs, que, pour arrêter les déſordres & punir les excès de ces hommes qui ne connoiſſoient plus de loix, on érigea ſous le nom d'*Inquiſition* ce tribunal dont toutes les plumes nous font le plus affreux portrait. Les premiers inquiſiteurs n'exercerent pas, dit-on, leur miniſtere ſans ſoulever les eſprits par des injuſtices, des violences, des cruautés : on vit avec effroi le flambeau du zele ſervir de torche au fanatiſme, fait pour répandre une lumiere pure & communiquer une douce chaleur : l'un n'eut plus, comme l'autre, que d'horribles effets ; il ſervoit principalement à allumer ces bûchers qui dévoroient tant de victimes. Des hommes attenterent aux droits de la Divinité & oſerent les uſurper : ils jugerent des penſées, dont le Ciel ſeul s'eſt réſervé la connoiſſance. Des miniſtres

de paix ne voyoient nulle part l'innocence ; ils n'appercevoient par-tout que des coupables ; & loin de les gagner par la douceur, ils ne savoient que les charger de malédictions & les dévouer aux flammes.

Chassés du royaume, ils y revinrent triomphans & peut-être plus furieux. Ils continuerent à remplir avec une férocité sans égale leurs sanguinaires fonctions. La foi, qu'il faut justifier par de grandes vertus & défendre uniquement par le glaive pacifique de la parole, ils la déshonoroient par de cruelles injustices & la soutenoient par des armes homicides. Enfin ces faux apôtres, qui ne savoient prêcher la religion qu'en détruisant leurs semblables, commencerent à trembler à leur tour. En répandant la terreur, ils exciterent l'indignation, ils allumerent la haine. On crut que, pour se soustraire à la persécution, il étoit permis de se délivrer des persécuteurs par toutes sortes de voies : on leur tendit des pieges, on leur fit violence, & plusieurs d'entr'eux furent massacrés. Proscrite par la sagesse du souverain, l'Inquisition s'enfuit de nos provinces ; les esprits inquiets rentrerent dans le devoir ; les feux éteints & les échafauds renversés, les troubles s'appaiserent, l'ordre se rétablit, & les peuples recouvrerent leur tranquillité.

Voilà bien des accusations ! Ceux qui les font croient servir la justice & l'humanité : comme les preuves ne paroissent point équivoques, &

qu'elles portent ſur une longue ſuite de faits conſacrés dans nos faſtes, on s'emporte au récit de tant de crimes. On en cite les auteurs, on les condamne, on en flétrit la mémoire, on les préſente aux yeux de la poſtérité comme des monſtres qui méritoient les anathêmes du Ciel & trop dignes d'être à jamais chargés des malédictions de la terre.

Ajoutons à ces déclamations un mot qui les réduira à leur valeur. Puiſqu'on nous rappelle à nos annales, conſultons de bonne-foi l'hiſtoire, & ne refuſons pas de lui prêter une oreille attentive. Les Albigeois, ces hommes dont on ſoutient la cauſe, peut-on ſans ignorance ne pas ſavoir ce qu'ils étoient quand l'Inquiſition n'exiſtoit pas encore, & ce qu'ils ne ceſſerent point d'être après l'érection même de ce tribunal? En abandonnant la foi de leurs peres, ils ſe déclarerent ouvertement les ennemis & les perſécuteurs de tous ceux qui ne vouloient pas l'abandonner. Ils demandoient audacieuſement la tolérance pour leurs opinions, & ſe faiſoient une gloire de ne pas tolérer toute autre croyance. Quiconque avoit le courage ou l'opiniâtreté de ne pas penſer comme eux, devoit s'attendre à éprouver dans l'occaſion leur haine & leur fureur.

Quels ſermens ne violerent-ils pas? Quel ſang ne profanerent-ils pas? Armés contre le ſouverain, ſoulevés contre les loix, déterminés à tout entreprendre, ils rompirent à la fois tous

les liens qui les attachoient à la société; là où la force ne suffisoit pas, ils usoient d'adresse; ce qui résistoit au fer ils le détruisoient par le feu; les villes regorgeoient de sang, les habitations étoient réduites en cendres; ils pilloient les temples, massacroient les prêtres, & se portoient sans pudeur aux excès de la plus vile soldatesque. Rebelles, homicides, incendiaires, y a-t il une disproportion si grande entre les supplices qu'on leur fit souffrir & les crimes dont ils étoient coupables? Le magistrat avoit le droit de les poursuivre: le glaive de la justice les frappoit, il en abattoit un grand nombre; cependant l'hydre n'expiroit pas. Si, fatigué d'immoler tant de victimes, on se reposoit un instant, bientôt des attentats inouis forçoient à renouveller le carnage.

On se persuada que l'appareil de la religion étoit plus propre à contenir le peuple; les inquisiteurs condamnerent ces hommes obstinés dans les principes qu'ils s'étoient faits, & acharnés à leur perte. Avouer son erreur & la rétracter, c'étoit obtenir grace pour ses crimes: on ne punissoit donc de l'erreur & des crimes que ces hommes brutalement intrépides, qui alloient au-devant des supplices & qui les bravoient. Ce ne sont pas ici des réflexions que je fais, ce sont des traits que l'histoire nous présente.

Si les ministres de l'Inquisition passerent quelquefois les bornes de la modération, si quelques-

uns cacherent sous le voile du zele un esprit d'animosité & de vengeance, si la justice, dont ils étoient les organes, frémit de la sévérité outrée de leurs jugemens, s'ils ne mirent le bandeau sur leurs yeux que pour ne rien distinguer & frapper avec plus de sécurité, la main fidelle & vraie de l'histoire nous offre simplement ces faits odieux, & ne sait ni les cacher ni les adoucir; mais elle se reprocheroit de changer un portrait particulier en tableau général, & de faire des crimes d'un petit nombre les crimes de tous; elle condamne le juge inique & l'injustice : mais le tribunal sur lequel l'un est assis & l'autre prononcée, elle ne se croit pas en droit de l'inculper; elle veut avoir des raisons pour se mettre en devoir de le détruire...

Arrêtons-nous : l'Inquisition n'existe plus en France, & ce nom rappelle le souvenir de tristes époques. J'oublie qu'il ne faut pas le prononcer à des François.

Je suis en Espagne, le siege de son empire, le théâtre où elle donne si tranquillement & si souvent des scenes tragiques : la prudence exige donc que, pour ne point m'exposer, je garde le silence...

Mais non : ce lâche ménagement ne me convient pas; je parlerai de l'Inquisition sous les yeux des inquisiteurs même, & j'en parlerai librement.

Ce fut peu de tems après avoir conquis le royaume de Grenade, que Ferdinand & Isabelle

établirent l'Inquisition dans toute l'Espagne. Ils aspirerent à relever leur gloire en assujettissant les Maures & les Juifs à leur croyance. Leurs vues pouvoient être louables; mais ils imprimerent une tache à leur mémoire, en pressant par des voies illégitimes l'exécution de leur projet. Au lieu de prévenir, de gagner, de convaincre les esprits, on voulut agir plus rapidement; on employa la force & la violence. Les armes qui subjuguent les peuples, ne font pas des disciples à la vérité. Quelle illusion de s'imaginer qu'on touche & convertit les cœurs comme on prend & détruit les villes! La foi ne se commande pas, & sa premiere qualité est de ne pouvoir exister sans liberté. Il falloit démonrrer l'erreur, opposer les bonnes mœurs à la corruption, à la fausseté l'évidence, toutes les vertus à tous les vices.

Ferdinand s'imagina que l'apôtre devoit aller encore plus vîte que le conquérant, & qu'on est en droit de faire d'un ennemi vaincu un sujet converti à la foi, ou une victime de l'erreur. Il porta des édits qui respiroient le despotisme le plus févere, & par lequel il s'arrogeoit un empire absolu sur les esprits & sur les cœurs. Il revêtit les inquisiteurs d'un pouvoir qu'il n'avoit pas lui-même, & les fit marcher accompagnés de tout l'appareil de la terreur. La plupart des familles juives ou mahométanes eurent assez de probité pour ne pas attester avec serment qu'elles croyoient ce qu'elles ne croyoient pas. Déter-

minées à désobéir, & n'ignorant pas que le jugement le plus rigoureux eût suivi de près leur désobéissance, elles échapperent à la mort par une fuite précipitée. L'Espagne perdit un millon d'hommes.

Il est aisé de voir que les personnes qui, par amour de la patrie & la crainte des supplices, embrasserent forcément le christianisme, ne furent que de lâches hypocrites. Le roi ne vouloit point de feinte, il trouva beaucoup de parjures. L'horreur du crime l'arma de la plus grande sévérité contre les coupables; il les poursuivit sans pitié. Le grand-inquisiteur remplit trop bien les intentions du monarque; il prêta facilement l'oreille aux accusations; la scene s'ouvrit pour durer long-tems.

Bientôt les prisons ne suffirent pas pour contenir la foule des accusés; on pressa les expéditions, on précipita la marche des procédures, plus de cinquante mille personnes comparurent dans un assez court espace de tems devant les redoutables juges du nouveau tribunal: heureusement la plupart obtinrent un jugement favorable, & l'on ne toucha ni à leurs biens ni à leur liberté; mais, ce qu'on ne se rappelle pas sans effroi, les flammes consumerent au moins six mille victimes. Je ne prétends pas excuser cette conduite; il est bon cependant d'observer que les fautes & les injustices de l'Inquisition furent encore plus les fautes & les injustices du gouvernement.

Quel événement ſe préſente tout-à-coup à nos yeux ! Deux hommes bouleverſent la moitié de l'Europe. Luther répand ſes dogmes, ſouleve les peuples, diviſe les états, arme les princes & met en feu toute l'Allemagne. Calvin publie ſa doctrine & déchire inhumainement le ſein de ſa patrie.

Il étoit facile d'arrêter le mal dès ſa ſource : on le laiſſe croître, il prend ſon cours & porte au loin ſes ravages. On tremble par-tout ; on penſe, mais trop tard, à le contenir : les meſures ſont inutiles. Le parti du novateur devient formidable ; les déſerteurs de la religion ſe précipitent en foule vers la réforme. La moitié de la France eſt armée contre l'autre moitié ; des fleuves de ſang ont inondé les provinces. Le même eſprit de vertige gagne les autres royaumes : il tâche de pénétrer dans l'Eſpagne & le Portugal ; l'Inquiſition le repouſſe avec vigueur & le met en fuite. Il revient à la charge : mais forcé de ſe retirer, il ſe cache & attend des circonſtances plus favorables pour ſe montrer & ſe faire des partiſans.

Cependant quelques eſprits inquiets remuent en Eſpagne & ſe déclarent pour les nouvelles opinions : le pas étoit franchi, ils voulurent aller plus avant. Après avoir dogmatiſé dans les ténebres, ils ſe propoſoient de le faire au grand jour. L'Inquiſition déconcerta leurs projets : elle parla, la plupart des innovateurs ſe condamnerent au ſilence. Elle porta quelques coups ; ces

coups produisirent le plus grand bien; la discorde éteignit son flambeau; les disputes tomberent en naissant; le souverain n'eut rien à craindre de l'inconstance & de l'indocilité des peuples. La paix dont jouissoit le royaume étoit d'autant plus douce que les agitations les plus violentes secouoient en tous sens presque tous les autres états de l'Europe & les menaçoient d'une chûte éclatante.

On demande, non aux personnes justes & raisonnables, mais aux personnes fascinées par le préjugé, qui sauva l'Espagne. S'ils sont vrais, ils seront forcés à un silence qui servira de triomphe à l'Inquisition. Peut-être dira-t-on que ce royaume ne dut son salut qu'aux circonstances, & qu'il n'auroit pas été exempt des mêmes révolutions, s'il avoit eu comme la France un Calvin, comme l'Allemagne un Luther, un Zuingle comme la Suisse, & comme l'Angleterre un Henri VIII.

Mais à quoi sert d'affecter ici une ignorance profonde de l'histoire? Ne sait-on pas quel pays a donné le jour à Servet, (1) génie hardi? Turbulent, avide de nouveauté, entier dans ses sentimens, il ne manquoit à cet Espagnol que d'être un peu plus dissimulé, pour devenir le chef d'un parti. Impatient de mettre au jour ses productions, il fut pourtant assez prudent pour se cacher & se taire dans sa patrie. Comme la

(1) Il étoit de Villanova en Arragon.

fureur

fureur de dogmatiser le tourmentoit, il mit les Pyrénées entre lui & l'Inquisition : à peine fut-il arrivé en France, qu'il y déclama avec emportement contre plusieurs points de la doctrine de l'église romaine. (2) Ses opinions furent accueillies dans plusieurs provinces, & ce fut sur-tout parmi les sectateurs du calvinisme que Servet se fit un plus grand nombre de partisans. Calvin en conçut de vives alarmes, & pensa sérieusement à se défaire de ce fougueux adversaire. Par son crédit & ses manœuvres secrettes il le fit arrêter à Vienne & condamner à être brûlé vif & à petit feu. Le coupable avoit trompé ses gardes & s'étoit enfui de la prison : on brûla son effigie & ses livres.

Il crut trouver à Geneve un asyle assuré contre les poursuites du magistrat; il y tomba dans les flammes qu'il venoit d'éviter. (3) Un

(2) Il taxoit d'athéisme la croyance de la trinité; il disoit que l'homme étoit impeccable jusqu'à vingt ans, & qu'immortelle de sa nature, l'ame devenoit mortelle par le péché.

(3) A la sollicitation de Calvin, le magistrat fit arrêter Servet; on suivit les formes juridiques. Les chefs d'accusation parurent graves; on ne pensa plus qu'à perdre l'accusé. L'Espagnol exposa son systême avec emphase & le soutint avec opiniâtreté. Il rendit furieux son adversaire, en lui reprochant en face de trahir ses sentimens, de combattre une doctrine qu'il avoit lui-même adoptée, de décider en dernier ressort des articles de foi, & d'imiter en cela la fougueuse conduite du pape & de la Sorbonne. Ce fut

homme qui excita chez l'étranger la jaloufie d'un chef de parti, & qui avec un peu moins de fougue auroit pu en contre-balancer le crédit, quelle révolution n'auroit-il pas opérée dans fa patrie, s'il lui eût été libre de parler?

Dans le même tems le Portugal auroit eu beaucoup à craindre, s'il n'avoit pas été fous la fauve-garde de l'Inquifition. Ce tribunal, en veillant fur la religion, couvrit d'un bouclier

là vraifemblablement fon plus grand crime. On lui eût facilement pardonné le refte; mais comment lui pardonner d'avoir publiquement infulté le chef de la réforme? Au grand étonnement de l'Europe, la douce, la tolérante Geneve alluma le bûcher & brûla vif le coupable. Les novateurs n'eurent alors plus de voix pour crier contre les parlemens qui les condamnoient au même fupplice. Pour juftifier la conduite des juges & la fienne, Calvin prouva dans un ouvrage, que les princes & les magiftrats avoient droit de frapper du glaive & de punir de mort les hérétiques. L'auteur crut donner plus de poids à fes raifons en faifant approuver fes livres par Mélancton & Bullinger, qui étoient alors les deux principaux chefs, l'un des luthériens en Allemagne, l'autre des calviniftes en Suiffe. Le favant Grotius convint de bonne-foi qu'après cette condamnation les calviniftes n'avoient plus lieu de fe plaindre qu'on les traitât en France comme ils avoient eux-mêmes traité Servet à Geneve. Ce que l'on conçoit avec peine, c'eft que les magiftrats & les miniftres de Zurich, Bâle, Berne & Schaffoufe, confultés fur cette affaire après la détention de Servet & avant fa condamnation, répondirent unanimement que l'accufé méritoit la mort.

impénétrable la tranquillité publique. Govéa, impatient & jaloux de se rendre fameux en répandant des opinions nouvelles, réprime son ardeur, & garde un profond silence à Lisbonne: la raison de cette conduite ne sauroit échapper. On se tait lorsqu'on est assuré de ne point parler impunément. Govéa fuit sa patrie. La France lui présente un vaste théatre, où sous le nom de liberté la licence la plus effrénée occupe perpétuellement la scene. Il se fixe dans ce royaume & dogmatise sans retenue: loin de l'arrêter ou de l'intimider, on l'enhardit, on l'encourage. Il occupe des chaires où, sous le prétexte d'enseigner le droit, il dicte sa doctrine. Aussi hardi, mais plus prudent que Servet, il parcourt les provinces & seme adroitement ses principes; il se trouve déjà sur les confins du royaume & s'approche de Calvin. Calvin vouloit dominer seul; il déclame contre le nouveau docteur & l'accuse d'impiété. Le Portugais commence à trembler; il craint une surprise, se défie de tout ce qui l'environne, & ne pense qu'à se soustraire à la barbare inquisition de l'inconséquente Geneve. Dans son inquiétude, il s'enfonce dans la Savoie, passe les monts pour ne plus les repasser, & va mourir en Italie. Appuyé sur ces faits dont on ne parle pas & qu'on devroit ne pas taire, avec quelle force ne pourroit-on pas entreprendre la défense de l'Inquisition!

Les préjugés des nations sont heureux pour les rois; ce sont eux qui affermissent leur cou-

ronne sur leur tête & forment le rempart le plus solide qu'ils puissent opposer à leurs ennemis. En Espagne on regarde & l'on punit comme un mauvais citoyen, comme un perturbateur du repos public, tout homme qui affiche des opinions contraires à celles qui sont reçues. On y est persuadé que jamais on ne porta atteinte à la religion sans secouer & ébranler les fondemens du trône.

Ces idées n'ont rien d'effrayant : voyons comment elles sont soutenues & de quelle maniere ce tribunal si redouté est composé.

Le roi nomme pour tous ses états un inquisiteur géneral que le pape confirme & qu'il ne refuse jamais de confirmer. Ce premier officier fait le choix de tous les inquisiteurs subalternes; mais ceux-ci ne peuvent exercer leurs fonctions sans l'agrément du monarque. Le grand-inquisiteur est à la tête de la jurisdiction souveraine qui réside dans la capitale & de laquelle dépendent les tribunaux des provinces & des villes. Ce conseil suprême ratifie, charge, annulle, comme il le juge à propos, les décisions qui sont portées par les inquisiteurs de l'intérieur du royaume. Le prince ne perd rien ici de son autorité; il modifie à son gré les peines décernées contre les coupables; il confine dans une prison ou condamne au bannissement celui qui devoit périr dans les flammes; enfin il est pleinement libre de faire grace. Le grand-inquisiteur a les yeux de toute l'Espagne fixés sur lui. S'il agissoit avec

précipitation, par préjugé, par animosité, il s'attireroit bientôt l'indignation de la cour & succomberoit sous le poids de la haine publique. A moins qu'on ne le suppose le plus imprudent des hommes, il doit nécessairement s'observer & mesurer ses décisions. Comme on lui envoie chaque année l'état de toutes les personnes détenues dans les prisons de l'Inquisition, qu'il est exactement consulté dans toutes les affaires de quelqu'importance, & qu'il dicte pour ainsi dire tous les arrêts, il doit avoir soin de concilier la justice avec la douceur & d'éviter, en remplissant un ministere de rigueur, de se rendre odieux. Les jugemens retombent principalement sur lui : ne croyons pas facilement qu'il aille affronter & mériter des accusations flétrissantes, compter pour rien de passer pour inique & cruel ; les monstres sont encore plus rares qu'on ne pense ; les siecles en produisent peu.

Une plainte que les cœurs justes & humains font avec chaleur contre l'Inquisition, c'est qu'elle écoute indifféremment tous les délateurs & reçoit favorablement toutes les délations. De là vient que l'homme sincérement vertueux a beaucoup plus à craindre que l'hyocrite qui sait se contrefaire & se masquer. Citée devant les impitoyables inquisiteurs, l'innocence y devient presqu'infailliblement la victime de l'envie, de la haine, de l'ignorance, du fanatisme. Cette image est bien sombre ; elle présente un spectre qu'on n'envisage pas de loin sans effroi. Mais

si la personne que vous inculpez prouve son innocence & vous convainc de faux, a-t-elle encore à craindre pour elle ? Non. Et vous, délateur, vous avez tout à craindre pour vous. Les statuts de ce tribunal portent la peine du talion contre un dénonciateur coupable, & l'on ne court pas moins de risque à être accusateur que justement accusé.

Je ne passerai pas sous silence un reproche encore plus grave, qu'on a fait autrefois aux ministres de l'Inquisition, & que des auteurs modernes ne cessent de répéter avec affectation dans leurs écrits. On représente ces juges comme toujours prêts à commettre les plus grandes injustices pour s'enrichir des dépouilles des malheureux & satisfaire leur insatiable cupidité : dans cette vue, ils font accuser de judaïsme ou d'hérésie des citoyens riches & vertueux. Malgré les preuves les plus incontestables de leur innocence, ils les condamnent irrémissiblement & s'emparent de leurs biens. Ce langage est celui de la calomnie. Les crimes dont l'Inquisition prend connoissance, sont tout-à-la-fois & contre la religion & contre les loix fondamentales de l'état. Sous ce dernier aspect, ils entraînent après eux la confiscation, ainsi que l'encourent en France & ailleurs les criminels qui sont condamnés à des peines capitales. Les biens confisqués appartiennent au roi, & l'argent qui provient de leur vente est versé dans les coffres de l'épargne. L'Inquisition n'y touche pas ; elle n'en devient

donc pas plus riche ; le souverain n'est tenu qu'à lui rembourser sans intérêt les avances qu'elle a faites pour l'entretien des prisonniers. Si les coupables sont dans l'opulence, elle n'y gagne pas ; elle y perd, s'ils sont dans l'indigence. Leur entretien se monte quelquefois très-haut : il est reconnu qu'on les traite avec beaucoup de ménagement & d'attention, & qu'on les nourrit bien. A ce tribunal, les procédures n'entraînent aucun frais, quand même on les prolongeroit encore plus. Quelquefois le monarque accorde quelque gratification aux inquisiteurs ; mais ce n'est pas une raison pour les représenter comme des hommes avides, qu'une insatiable cupidité porte aux plus horribles injustices.

On fait encore un crime à ce tribunal de garder un secret impénétrable sur les procédures, & de les conduire avec trop de lenteur. Le secret pourroit être absolument justifié, on ne peut blâmer que la longueur. Le célebre Mariana fut détenu vingt ans dans les prisons de l'Inquisition, & c'est là qu'il composa son histoire d'Espagne, ouvrage qui le met à côté des plus grands historiens de l'antiquité, & qui seroit parfait, si l'auteur avoit pu l'achever, ou que ses continuateurs eussent hérité de son génie.

Comme les inquisiteurs sont tous ecclésiastiques ou religieux, ils ne prononcent jamais l'arrêt de mort. Quand l'accusé est trouvé coupable, on dresse & l'on vient ensuite lui lire un acte qui porte en substance que l'Inquisition, après avoir con-

vaincu le criminel d'héréſie, de judaïſme, de ſacrilege ou d'impiété, le livre au bras ſéculier. Elle ne manque pas de recommander au magiſtrat de les traiter avec douceur; mais on prétend avec raiſon que ce n'eſt ici qu'une affaire de ſtyle, & que le bras ſéculier, malgré cette recommandation, n'en épargne pas plus le coupable. Celui qui abjure, obtient grace pour la premiere fois; il n'a plus de pardon à eſpérer s'il retombe dans les mêmes fautes: la rechûte eſt un crime impardonnable. Si l'accuſé ne fait aucun aveu & que la dépoſition des témoins ne forme pas une preuve convaincante, on élargit le priſonnier & on lui rend ſa liberté. C'eſt là pour l'ordinaire qu'aboutiſſent l'appareil formidable des procédures, les jugemens de ſang, la cruauté barbare de l'Inquiſition. L'autodafé n'a jamais été auſſi commun qu'on le publie, & devient tous les jours plus rare.

Ce qu'on repréſente comme une fureur ſans exemple, c'eſt que l'Inquiſition va chercher les coupables juſques dans les tombeaux. Dans l'inſtruction de leurs procès, on ſuit exactement toutes les formalités preſcrites. Les témoins entendus & les preuves fournies, on donne aux accuſés des avocats pour les défendre. S'ils ſont coupables, on va les déterrer; on prend leurs os, on les brûle avec une effigie qui leur reſſemble, & l'on jette les cendres au vent. Aux yeux de bien des gens, cette exécution paroît extravagante. Je ne penſerai pas de même. Les Egyp-

tiens jugeoient leurs rois après leur mort, & les condamnoient s'ils avoient mal vécu. Cette inſtitution a été approuvée de tous les ſiecles & de tous les peuples : nous la regardons encore comme une des plus ſages.

Eh quoi, l'on oſe blâmer un tribunal qui, flétriſſant la mémoire d'un homme qui trouble le repos public en agitant les conſciences, tâche d'imprimer plus fortement ſur le cœur des peuples l'amour de l'ordre & de la tranquillité ! Si le jugement eſt juſte, il faut l'approuver & ſe taire. D'ailleurs, il ne s'agit ici que d'une exécution apparente, d'un ſacrifice où la victime coupable ne ſent pas le coup qu'on lui porte. Mais la nature effarouchée ſe révolte contre un pareil ſpectacle ; on n'y aſſiſte pas ſans horreur. Cette objection juſtifie la conduite de l'Inquiſition. Plus ce ſpectacle inſpire la terreur, plus il eſt propre à contenir le peuple : quel bien n'en réſulte-t-il pas pour la ſociété !

Il eſt tems de finir. On déclame contre l'Inquiſition, on l'invective : nous avons examiné de près ſi elle méritoit les reproches dont on la charge depuis long-tems. Les faits nous ont prouvé que la plupart de ces accuſations ne ſont pas fondées, & l'on peut en conclure que l'Inquiſition a fait beaucoup moins de mal & beaucoup plus de bien qu'on ne penſe. Je pourrois ajouter que, ſi elle a porté des jugemens trop ſéveres ou injuſtes, elle y a été ſouvent pouſſée & comme forcée par une volonté ſupérieure,

par le gouvernement. Nous l'avons vu en Portugal : un miniſtre impérieux veut perdre un homme qui lui a déplu ; il le livre à l'Inquiſition & preſſe ſa condamnation. Le grand-inquiſiteur & pluſieurs de ſes officiers ſubalternes refuſent d'être homicides & de ſacrifier l'innocence : leur refus eſt puni ; on les dépouille de leurs charges, on les confine dans des priſons, & on leur donne des ſucceſſeurs qui ſe jouent des loix divines & humaines. Les ordres barbares du miniſtre ſont fidélement ſuivis ; la ſentence paroît, elle s'exécute, on tire des cachots un vieillard preſqu'octogénaire qui, à la cour, l'avoit édifiée par ſes vertus & ne l'avoit quittée que pour aller blanchir dans les travaux apoſtoliques. On le taxe d'être héréſiarque, & l'on ne fait connoître aucun de ſes diſciples, on ne fait mention d'aucune de ſes héréſies ; on lui dit que ſon plus grand crime eſt d'avoir eu des viſions, de fauſſes extaſes. Pour lui laiſſer la liberté de répondre à ces chefs d'accuſations, ou plutôt pour rendre la ſcene plus révoltante, on lui met un bâillon ; & après l'avoir ainſi donné en ſpectacle au peuple, on le fait expirer dans les flammes.

Toute l'Europe a crié à l'injuſtice contre l'Inquiſition, & s'eſt fait un devoir d'appeller d'un jugement ſi ridicule à la raiſon, & d'une ſentence ſi barbare à l'humanité ; & moi je laiſſe l'Inquiſition pour m'en prendre au principal coupable ; & moi je demande à quel tribunal du

monde, avec de pareilles manœuvres, un accusé auroit été renvoyé absous.

Je ne me suis pas assez étendu pour faire une apologie; mais j'en ai dit assez pour mettre en considération les esprits droits & faussement prévenus. Ces idées contraires aux préjugés reçus ne seront peut-être pas accueillies : je m'en console. Le blâme de la multitude ne m'épouvante pas; & n'en recherchant pas le suffrage aux dépens de la vérité, je continuerai à suivre une méthode que je ne puis abandonner sans aller à la fois contre les lumieres de ma raison & la simplicité de mon cœur. Tout écrivain qui pense ou qui agit différemment, trompe le public & doit cesser d'écrire.

Pour faire connoître l'Espagne par le brillant côté des sciences & belles-lettres, nous ne remonterons pas aux regnes d'Auguste & de quelques-uns de ses successeurs : nous nous écarterions de notre plan, si nous parlions d'Hyginus, d'Hena, de Lucianus, des deux Séneques, de Columelle, de Martial, de Lucain, de Florus, de Quintilien, (1) &c. Nous ne présenterons que le tableau des siecles modernes, & il ne nous sera pas difficile de montrer que les Espagnols de ces siecles ont acquis plus de gloire par leurs talens & leurs connoissances, que ceux des autres tems.

(1) On a prétendu qu'il avoit vu le jour à Rome; mais l'opinion générale le fait natif de Calanova dans la vieille Castille.

Aucune nation n'a produit autant de théologiens & d'interpretes de l'Ecriture-sainte. Epargnons à nos lecteurs leur seche & fatigante nomenclature ; nous passerons sous silence Antoine Escobar, Hurtado, Castro Palao, Lémos, Lugo, Salmeron, Fernandès, Vasquès, Cordula & une foule d'autres, dont beaucoup ont mérité que l'église lançât sur leurs productions la foudre de ses anathêmes. Nous allons nous arrêter à ceux qu'on doit distinguer de ce nombre prodigieux. (1)

On s'est fortement élevé contre le ton des écoles, & ce n'est pas sans raison : il ôte à l'esprit ses agrémens, à l'imagination sa chaleur, à l'éloquence ses mouvemens pathétiques ; mais il ratifie le jugement, il garantit des pieges du sophisme, il apprend à lier les idées, à peser les preuves, à former la conviction, sans laquelle tout est illusion éphémere.

On demandoit un jour à un des plus célebres prédicateurs de notre siecle (2) où il avoit puisé cette force, cette enchaînure pressante de raisonnemens, qui le rapprochoient tant de Bourdaloue : il répondit que c'étoit dans ses cahiers de philosophie, qu'il avoit professée pendant plusieurs années. Soyons justes, & avouons que l'on méprise trop la science scholastique.

(1) J'en pourrois citer plus de trois cents.

(2) Le P. Chapelain, mort cette année dans les Pays-Bas.

Canus, l'un des grands ornemens de l'université de Salamanque, a donné aux matieres théologiques qu'il a traitées, beaucoup de clarté, de concision & d'élégance. Son style est du meilleur goût & de la plus exacte correction. On doit le mettre au rang des auteurs qui ont su, parmi les modernes, employer les richesses de la langue latine.

Molina étoit doué d'un sens droit & d'un esprit porté aux systêmes. Son livre de la concorde du libre arbitre & de la grace excita des disputes trop fameuses dans la congrégation *De auxiliis*, où l'on vit paroître, comme dans une arene, des athletes de deux corps célebres, qui firent moins d'efforts de raison que de voix, de ruse & de subtilité. Ces disputes ont engendré dans ces ordres une haine implacable qui s'est perpétuée même après la destruction de l'un d'eux. *Tantæne animis cœlestibus iræ !* Le Systême de Molina sur la grace, que Suarès a reproduit sous le nom de *Congruisme*, nous paroît s'expliquer plus naturellement que celui du parti contraire. Suarès est un des meilleurs scholastiques en théologie. Il a de la méthode, de l'analyse, & surtout de la bonne-foi. Cette derniere qualité se trouve très-rarement parmi les auteurs de ce genre. On lit & l'on estime beaucoup son Traité des loix : les maximes de justice, les principes de raison, la profondeur des idées l'ont tiré de la foule des écrits philosophiques.

Le Traité de Thomas Sanchés sur le mariage

alarme les esprits par de certains détails quelquefois aussi inutiles que déshonnêtes; mais il n'en est pas pour cela moins rempli d'érudition & de décisions sages : quelques retranchemens en feroient un ouvrage excellent. Tel qu'il est, il sert de boussole aux casuistes. Tolet, dont le nom (1) est cher à la France, a également travaillé pour eux. Sa Somme des cas de conscience est une source d'instructions, ainsi que ses autres traités & ses commentaires sur l'Ecriture-sainte.

Maldonat s'est élevé au-dessus de la foule des théologiens & des interpretes des livres sacrés, par la solidité de ses pensées, la vivacité de ses expressions, le choix de ses tournures, la pureté de son style. Au titre d'habile théologien il unissoit celui d'homme savant & de bon littérateur. Des paradoxes ou, si l'on veut, des sentimens singuliers sur des matieres de religion, dont la jalousie l'accusa sans preuve, exciterent contre lui des orages & empoisonnerent sa vie. Quand le mérite jouira-t-il tranquillement du fruit de ses travaux !

Il est des limites au-delà desquelles l'esprit de l'homme ne peut prendre son vol sans témérité. Le Ciel lui a tracé des barrieres pour arrêter le vague de ses opinions, comme il a circonscrit la mer dans sa vaste enceinte. Nous ne ferons mention du livre *de la Conduite spirituelle* par Molinos, que pour déplorer les er-

(1) Il réconcilia Henri IV avec le pape.

reurs de ce célebre directeur des ames; & pour rappeller celle d'un beau génie que la France a vu naître, il n'est pas nécessaire que je nomme Fénelon, homme aimable, sensible, doux, religieux, qui illustra sa défaite & triompha en quelque sorte de son rival par une soumission respectueuse.

Palafox (1), Dupont, Jean d'Avilla ont fait des ouvrages solides & remplis d'onction sur la vie spirituelle; mais Alphonse Rodriguès & Grenade les ont surpassés. Le Traité de la perfection chrétienne, par Rodriguès, est regardé comme un chef-d'œuvre dans cette matiere. Il est bien pensé, raisonné, semé de réflexions judicieuses & de sentimens pieux. Les conseils que donne l'auteur ne se ressentent ni du rigorisme excessif, ni d'une morale relâchée : ils prennent leur source dans une prudence qui, éclairée du jour de l'expérience, connoît la force & la foiblesse de l'homme, & y appuie ses décisions. L'abbe Regnier des Marais a donné en françois une très-bonne traduction de cet ouvrage. Les sermons & les livres de dévotion que Grenade a composés prouvent son éloquence & ses lumieres : ils sont très-répandus dans l'Europe chrétienne.

S. Thomas de Villeneuve & Ribas ont par-

(1) Il a fait des histoires assez médiocres, quoiqu'on les ait traduites en notre langue. On travaille à sa canonisation.

couru avec succès la carriere de la chaire; mais leurs compositions se trouvent gâtées par des jeux de mots & embarrassées par un attirail de citations mal appliquées C'étoit le goût de leur siecle & de leur nation. Ribas (1) a fait contre une illustre société des écrits dont nous ne dirons rien, parce que l'esprit satyrique n'attirera jamais nos éloges. Giron Garcias de Loaysa a donné un recueil des conciles tenus en Espagne: production utile, dont les notes annoncent des recherches.

Valesio, Mercado & Gomez Pereyra ont enrichi la médecine de plusieurs bons ouvrages. Pereyra est l'inventeur du systême que les bêtes sont de purs automates. Cette question, qui partage les esprits, est trop enveloppée de nuages pour être jamais parfaitement débrouillée. C'est un mystere de la nature, qu'il est inutile de creuser. Il nous semble qu'au milieu des difficultés insurmontables qu'on peut opposer à tous les systêmes, le parti le plus sage est de n'en adopter aucun.

Laguna a écrit sur l'anatomie, sur les poids & les mesures, qu'il est de l'intérêt public de rendre uniformes. On connoît l'abus, tout le monde se déchaîne contre lui, pourquoi ne pas le réformer? Laguna a fait plusieurs traductions d'auteurs grecs, où regnent un goût sain & un jugement solide.

(1) Il étoit de l'ordre de S. Dominique.

La

La jurisprudence civile & canonique a étendu ses progrès par les travaux des Espagnols François Vergas, Louis Molina, Garcias, Antoine (1) Perez, Raymond de Pegnafort, Gomez & Covarruvias. Ces deux derniers sont fort connus, & leurs autorités sont d'un grand poids dans la balance des opinions.

Les langues les plus abstraites & les plus difficiles à apprendre étoient connues de Jesua Levite, de Maimonid, de Paul de Burgos, d'Abraham Schalom, de Sainte-Foi, de Ferdinand de Cordoue. Qu'on jette les yeux sur leurs savans ouvrages, & l'on n'en aura aucun doute. Le nom de Vivès ne doit être prononcé en Europe qu'avec respect & reconnoissance. C'est un de ceux qui ont brisé les fers des sciences & des arts, & rallumé le flambeau du génie. Son imagination étoit forte, sa conception vive & facile, son goût bon, sa critique juste, malgré le faux jugement qu'il porte de quelques auteurs. La dureté & souvent la barbarie défigurent son style latin.

Profonds dans les langues & l'antiquité, Bernard & Joseph Aldevette se sont principalement rendu estimables par un Traité de l'origine de la langue castillane. Cet ouvrage est plein de choses & orné de connoissances variées.

(1) Il est encore deux Antoines Perez, dont l'un a fait des lettres & des relations intéressantes. La politique qu'il affecte dans ses relations diminue leur bonté.

Le Théatre de critique & les Lettres de Feijoo portent le même caractere : la façon d'écrire en est ornée & ingénieuse, quoiqu'on y rencontre certains mots barbares.

La science d'Antoine Augustin n'a pas nui à la finesse de son discernement & à sa maniere de bien juger. C'étoit un esprit flexible, qui prenoit aisément le ton des auteurs qu'il vouloit ou faire revivre ou éclaircir. Il connoissoit les médailles & avoit beaucoup étudié le droit ecclésiastique. Les fragmens d'historiens anciens qu'on a de lui, ses notes sur Pomponius Festus, mais sur-tout celles sur Varron, & sa correction de Gratien, lui ont donné une place qui marque parmi les bons & utiles écrivains.

Les Commentaires de Jean-Louis Lacerda sur Virgile ne nous paroissent pas avoir été assez bien appréciés. Ils renferment des longueurs & sont écrits avec une diffusion de style ; mais les beautés du poëte latin y sont senties, analysées, prouvées, & l'on y trouve avec plaisir les imitations qu'on en a faites. Ce commentateur a donné des explications sur Tertullien & des additions au Dictionnaire de Calepin, qu'il auroit fallu dépouiller de beaucoup de termes qui ne subsistent point ailleurs.

Fox Morzillo a entrepris, à la fleur de l'âge, de commenter le sublime Platon : ce travail étoit au-dessus de ses forcess ; il ne l'a cependant pas templi sans quelques rayons de succès. Ses ouvrages de philosophie sont infectés de mau-

vais systêmes que la raison éclairée de notre siecle a dissipés.

Antoine Lebrixa offre dans ses Lexicons & Commentaires des traits de lumiere qui prouvent combien il avoit acquis en savoir. Son Histoire de Ferdinand & d'Isabelle est très-curieuse. L'auteur n'a point épargné les recherches, & il a peint sous de brillantes couleurs le regne glorieux de ses souverains.

Le style dont Matamoros s'est servi dans son Traité des académies & des hommes illustres de l'Europe, est fardé, chargé de fleurs qui ne sont pas naturelles; le desir d'y faire paroître un esprit brillant y perce trop. L'auteur avoit de la justesse dans les idées, & beaucoup de connoissances.

Sébastien Covarruvias a composé le Trésor de la langue espagnole. Il y a dans cette production bien des épisodes rachetés par une science aussi étonnante qu'instructive. Covarruvias s'est attaché à découvrir la racine étymologique des mots, & il a bien réussi.

François Sanchès de la Broras, plus connu sous le nom de Sanctius, a excellé dans le genre grammatical. Sa Minerve est un ouvrage profond sur la langue latine. Il a traduit Epictete en espagnol, & commenté plusieurs auteurs de l'antiquité. Abril a marché sur ses traces & l'a suivi de près.

La Rhétorique de Soarès est un livre classique; les regles en sont claires, & les exemples

qui les ſuivent toujours, ſont tirés des meilleurs écrivains.

L'Art poétique d'Horace a été mis ſous une forme méthodique par Canalès, dont on a encore un Traité de poéſie aſſez bien fait.

Salinas a donné une traduction de Martial écrite d'un ſtyle choiſi. L'épigrammatiſte qui, à notre avis, jouit d'une réputation plus étendue que ne le méritent ſes talens, y eſt auſſi fidélement rendu.

François d'Eſcobar a fait connoître le rhéteur Aphtone par une verſion qui a eu les ſuffrages de ſa nation.

Entr'autres ouvrages de Gonzalès Salas, nous citerons ſa traduction de Pomponius Méla, qu'il a éclaircie par des notes imprimées ſéparément & ſous un autre titre. Le ſtyle de cet auteur, d'ailleurs ſavant, eſt rempli d'affectation.

Fernandès de Velaſco a rendu en vers eſpagnols l'Enéide de Virgile; Sigler, les Métamorphoſes d'Ovide; Gonzalve Perez, l'Odyſſée d'Homere. Le dernier s'eſt plus fait connoître par ſon élégance & ſa fidélité.

Sepulveda a traduit Ariſtote; mais il ne s'attache pas aſſez à la lettre, ce qui ſouvent lui fait manquer le ſens. Ce défaut n'exiſte pas dans ſa traduction beaucoup connue des livres politiques du philoſophe Grec. Parmi ſes lettres il en eſt quelques-unes de remarquables ſur des faits particuliers, qui y jettent de l'intérêt & aiguiſent l'attention des lecteurs. Cet auteur s'eſt ſouillé

d'une tache ineffaçable, en faisant l'apologie des cruautés horribles que les Espagnols ont exercées contre les Indiens. Son ouvrage d'iniquité est digne de l'anathême de tous les siecles. Où cherchera-t-on l'humanité & la justice, si, pour satisfaire un vil intérêt, les gens de lettres les bannissent de leurs cœurs ?

Garcès est louable d'avoir pris la défense des Indiens. Son Traité a été traduit par Padilla & morcelé dans l'Histoire du Mexique, que ce dernier a faite.

Les Mémoires, Relations, Histoires particulieres de Louis d'Avila, de Laurent de Carvasal, de Gomez de Castro, d'Orsanel, d'Acuna, de Salomon Benvirga, ont fait connoître leurs auteurs, soit par l'importance de la matiere, soit par la sagesse des réflexions, soit par la vérité des faits, soit par la rapidité de la narration, soit enfin par la vigueur, la simplicité, le naturel du style.

Joseph Acosta attacha dans son Histoire naturelle & morale des Indes, malgré sa grande imperfection. Roderic Ximenès instruit dans celle d'Espagne, quoiqu'il ait étranglé la matiere. Zarate observa & réfléchit. Herrera Tordesillas plait par la singularité des traits & la fidélité de sa plume. Moralès, continuateur de Florian d'Orampo, étonne par ses immenses recherches & ses rares lumieres, que de Thou, Baronius, Joseph Scaliger, Offelius & d'autres savans ont beaucoup louées.

Pierre Ciera de Léon & Jean Gonzalès Mendoza ont de la solidité, de la critique; les Espagnols font grand cas de leurs histoires. Solis (1) a écrit celle de la conquête du Mexique avec pureté & agrément. Ferreras a un style lâche, fatigant par ses longueurs & l'inutilité de certains détails; mais il est sans dissimulation, sans passion, sans esprit de parti, cet écueil si fameux par le naufrage d'une foule d'historiens. Il apprend plusieurs faits intéressans que l'on ne trouve que dans son histoire.

Un des auteurs dont l'Espagne s'honore le plus, est Mariana, qu'on peut presque comparer aux meilleurs historiens de l'antiquité : quoiqu'à un moindre degré de perfection, il tient de la noblesse de Tite-Live, de l'exactitude de Thucidide, de la simplicité de César, de la sagesse de Xénophon, de la précision de Salluste, de la politique & de la vigueur de Tacite. La lecture de ce dernier lui a inspiré un goût excessif de sentences, qui tourmente l'esprit & rompt quelquefois le fil de la narration. L'on est fâché de trouver, dans l'excellente Histoire de Mariana, le systême du régicide.

Marmol a fait une Description de l'Afrique, estimée par sa fidélité; mais il ne s'est pas garanti de l'imputation grave d'avoir puisé dans celle qu'en a donnée Jean Léon, sans en avoir

(1) Il a fait aussi des comédies, dont quelques-unes sont bonnes.

averti. Prendre, comme en cachette, quelque chose des ouvrages qui ne nous appartiennent point, est un vol littéraire que le public doit punir d'un souverain mépris. N'attentons point aux propriétés étrangeres; & si nous ne sommes pas assez riches de notre fonds, n'ayons pas la sotte vanité de nous en faire accroire, en nous emparant des trésors d'autrui. Ces infidélités, ces perfidies, que nous pourrions même appeller du nom de turpitudes, se multiplient de plus en plus, & nous croyons qu'il est nécessaire de s'élever contre elles avec force, pour en arrêter le cours.

Les Réflexions politiques & militaires du marquis de Santa-Crux de Marzenado sont d'un écrivain expérimenté qui, voyant agir les hommes, en a tiré des notions justes & des connoissances profondes. Il n'a pensé que d'après les événemens, les négociations & les entreprises dont on l'a chargé. Avec une ame droite, un esprit sensé, un ardent desir d'être utile, il étoit difficile qu'il ne recueillît pas, dans sa carriere éclatante, des vérités qu'il est important de mettre en pratique.

Presque tous les ouvrages politiques de Gracian ont été traduits en notre langue; cela seul suffiroit pour assurer sa réputation. L'Homme universel & l'Homme de cour sont les deux meilleures productious qui soient sorties de sa plume. Il pense quelquefois avec force, & raisonne presque toujours avec justesse. Sa morale

eſt ſaine, ſon ſtyle naturel & ſerré, mais trop obſcur. Les critiques qu'on a faites de lui ne ſervent qu'à juſtifier & confirmer nos éloges.

Aucune paſſion, aucun ridicule ou entêtement n'a été plus vivement attaqué que le goût de la chevalerie par Cervantes (1) dans le romans de Dom-Quichotte. C'eſt un ouvrage original & de génie, qu'on n'eſt jamais fatigué de lire. Une plaiſanterie adroite & remplie de ſel en forme le tiſſu. Les perſonnages ſont d'un vrai comique, l'intrigue piquante, les détails amuſans. L'inſtruction s'y fait par-tout jour à travers la gaze de la fable. Le naturel de l'expreſſion ſuit toujours celui de l'idée, & l'ironie y eſt tournée de la maniere la plus ingénieuſe. Si les romanciers prenoient cet auteur pour modele, on ne les verroit pas pécher à chaque inſtant contre la vraiſemblance, s'épuiſer en diſcours fades & langoureux, ſe répandre en lieux-communs, en digreſſions perpétuelles, abonder en idées vagues & incohérentes, ſe ſoucier

(1) On a de Cervantes quelques autres productions, & ſur-tout des comédies, dont Naſſare-y-Ferriz a donné une édition, à la tête de laquelle ſe trouve une préface ſur le théatre eſpagnol, où il y a des connoiſſances & du jugement. Naſſare-y-Ferriz eſt fort connu, quoiqu'il n'ait jamais mis ſon nom à ſes ouvrages. Ses poéſies reſpirent le bon goût & la ſaine raiſon; ſes diſſertations ſont curieuſes. De plus, il a corrigé bien des auteurs, & écrit ſur l'hiſtoire eccléſiaſtique avec beaucoup d'érudition.

peu du détail des mœurs, jeter tous les caracteres dans le même moule, & manquer de liaison dans les parties.

Le goût des images, l'amour des métamorphoses, la magnificence des termes, la gravité & la noblesse du style rendent les Espagnols plus propres à la poésie, & à la haute poésie, qu'à tout autre genre. Les défauts de sujet, de plan, d'ensemble, d'unité, de goût, en un mot les défauts les plus essentiels se réunissent dans l'Araucana, poëme épique d'Ercilla-y-Cuniga. Il offre une foule d'épisodes qui ne touchent point à l'action, des descriptions monotones, de fatigantes longueurs; mais les détails sont à son avantage, & ils présentent des beautés sans nombre. Une forte verve en anime les tableaux; il y a des choses neuves & pensées, des morceaux tantôt faits avec art, tantôt dictés par le sentiment. Qu'on en juge par les deux dont Voltaire a donné la traduction. Une richesse d'invention, une harmonie & une noblesse de versification, une correction de style, une maniere de peindre les objets avec tant de naturel & de vivacité qu'elle les rend comme présens, sont les qualités qui distinguent le Bernard (1) de Balbuéna. Il a (2) fait d'autres pieces de poésie qui sont inférieures à celle-là. Cet auteur mé-

(1) Poëme héroïque.

(2) Des bucoliques, la Grandeur du Mexique. On trouve de la prose dans ce dernier ouvrage.

rite un meilleur fort de ſa nation, dont il n'eſt pas goûté.

Qu'elle eſtime tant qu'elle voudra les tragédies de Cuéva [1] & de Virue, l'homme de goût ne les mettra pas moins dans la claſſe des médiocres. Si l'on y voit briller quelques étincelles, c'eſt pour tomber enſuite dans la nuit la plus obſcure. Si l'on y apperçoit des traits bien frappés & vraiment tragiques, ces traits ſont noyés dans des invraiſemblances & des ſituations forcées; point d'intrigue, d'intérêt, d'unité, de caracteres variés, de coupe de ſcenes.

Les meilleures tragédies des Eſpagnols ſont celles de Fernand Perez d'Oliva & d'Antoine Sylva, que Monliana y Luyando [2] croit être Jérôme Bermudez, auteur & traducteur en vers libres d'un poëme qui a pour titre, *Heſperida.* Ces tragédies préſentent un tout régulier, des incidens naturels, des intrigues nouées & dénouées avec aiſance, des tableaux attendriſſans. Elles ſont écrites d'un ſtyle remarquable par ſa nobleſſe & ſa pureté. L'Hercule furieux de Lopez de Zaratte, plus connu par ſes Sylves, eſt une tragédie beaucoup trop conſidérée des Eſpagnols. La diction en eſt belle, mais le ſujet eſt exceſſivement compliqué; les reſſorts de l'ac-

[1] Il a écrit ſur une foule de matieres avec beaucoup de facilité; on a de lui des poëmes, des romances, &c.

[2] Dans ſa diſſertation ſur les tragédies eſpagnoles.

ſion ne ſe développent qu'avec beaucoup de difficulté.

La comédie parut en Eſpagne dans le quinzieme ſiecle ; de ſorte qu'on doit dire, à la gloire de cette nation, qu'elle a frayé la route aux autres peuples modernes, quoique quelques-uns l'aient laiſſée bien loin derriere eux. La Céleſtine [1] de Cota renferme bien des moralités & des ſcenes d'un bon comique ; le ſtyle en eſt pur. Elle manque de ſimplicité, de régularité, d'art, de tiſſu. Laiſſons Lopez de Reuda & Navarrro, qui n'ont eu d'autre mérite que de donner au drame une forme qu'il n'avoit point, & venons à Barbadillo, le Térence des Eſpaggols. Sa maniere d'écrire a de l'urbanité, de la grace, du ſel attique qui pique & forme la principale richeſſe des anciens. Il peint les mœurs, attaque les vices, ſinon avec force, du moins avec cette adreſſe & cette perſuaſion qui, s'introduiſant habilement dans les eſprits & les cœurs, operent également la réforme.

Lopez de Véga, ſon contemporain, a été l'une des plumes les plus fertiles que l'univers ait produites. On rapporte qu'il a fait dix-huit cents comédies & quatre cents drames connus ſous le nom d'actes ſacramentaux, ſans compter une foule d'autres vers & ouvrages en proſe. Il n'eſt dans la poéſie preſqu'aucun genre où il ne ſe

[1] Tragi-comédie que Roxas de Montalvan a continuée depuis ces mots, *Hermanos meos.*

ſoit exercé ; c'en feroit aſſez pour faire connoître ſon génie. Nous ne le conſidérons ici que comme poëte comique, puiſque c'eſt le titre le plus éclatant de ſa réputation, & qu'il paſſe pour être le pere de la comédie eſpagnole. Un auteur qui, ſi l'on en croit l'opinion commune, faiſoit une piece dans un jour, ne pouvoit pas la renfermer dans le cercle des regles & lui donner cette perfection que la réflexion & le tems ſont ſeuls capables de produire. Auſſi toutes les comédies de Lopez de Véga ſont-elles des compoſitions informes ; nous pourrions même ajouter que la plupart ſont bizarres & monſtrueuſes. C'eſt une imagination effrénée qui, n'étant pas dirigée par le jugement, erre ſans ceſſe dans le vague de ſes idées, confond tous les tons, place le cothurne à côté du brodequin, mêle le ſublime avec le bouffon & le bas. Lopez de Véga ne conſultoit jamais la nature, mais le goût du peuple à qui il vouloit plaire : de là toutes les farces & les folies dont il a parſemé ſes drames. Quand on ne cherche qu'à faire du bruit pour attirer les regards de ſes contemporains, & qu'au lieu de prendre la raiſon pour guide, on ſuit l'eſprit de ſon ſiecle, c'eſt le moyen de s'égarer.

Il faut convenir néanmoins que Lopez de Véga étoit doué d'un génie fort propre au genre comique. Il a des traits heureux, des plaiſanteries fines, de l'enjouement, des choſes charmantes, un ſtyle élégant, malgré la rapidité de

ſon travail. Calderon de la Barca, dont *la Maiſon à deux portes* eſt un chef-d'œuvre du théatre eſpagnol, l'a ſurpaſſé dans les unités, dans l'intrigue & le dénouement, dans la connoiſſance des hommes & de leurs paſſions, dans la ſcience des ridicules; mais il ne le vaut pas pour la façon de peindre, pour les graces & la naïveté, qui font ſur la ſcene une ſi grande impreſſion. On ſait que le génie peut-être le plus étonnant de la France, Moliere, a puiſé dans ces deux auteurs pluſieurs traits qui, transformés ſous ſa plume, ſont devenus originaux, ont augmenté d'agrément & de force.

Après Barbadillo, Lopez de Véga & Calderon, il ſeroit inutile de parler de Murato de Salazar, de François de Roxas, [1] de Molina dont le comique, en comparaiſon de celui des premiers, n'eſt qu'un plat burleſque.

Vélès avoit un eſprit amuſant & comme de parodie, qui lui faiſoit tourner en ridicule les ſujets les plus ſérieux, les paſſions les plus nobles, les mouvemens les plus violens. Ses comédies ſont remplies de facéties de ce genre: le Diable boiteux, que le Sage a traduit, lui a fait en France une réputation.

Les comédies d'Hurtado Mendoza paſſent en Eſpagne pour des modeles. Il a emprunté de Plaute les bons mots, les pointes & les railleries, en employant un langage plus décent &

[1] Il avoit le talent de bien verſifier.

plûs épuré. Son poëme du Gueux de Castille [1] l'a fait placer parmi les meilleurs écrivains de sa nation. Il a fait des quatrains, des satyres, des pieces bouffonnes, où il a eu un égal succès.

Anastase de Ribéra a par-dessus Scarron de l'exactitude dans les tours, de l'élégance dans les termes, un choix de plaisanteries qui l'empêche de tomber dans un ton dégoûtant.

L'élévation & la majesté dominent dans les vers héroïques & lyriques de Gongora; la force & la vérité, dans ses satyres; la facilité, l'abondance, l'esprit & le sentiment, dans ses romances, ses chansons, &c. Il est un des auteurs qui ont enrichi leur langue & dont le caractere ne ressemble à celui de personne.

Les deux freres Argensola sont aux Espagnols ce qu'Horace est aux Latins pour l'ode. Leur style est vif, orné de brillantes images & d'une agréable harmonie. L'expression a toujours le mérite de la justesse, du naturel; c'est ce charme attribué à Virgile, qu'il est si difficile de saisir. Louis de Léon le possede jusqu'à un certain degré, auquel il ajoute quelquefois l'enthousiasme pindarique. La sagesse du plan, la délicatesse des pensées, les graces du pinceau, la noblesse d'une diction ferme & soutenue mettent Ferdinand de Herrera & Xaurequi au nombre des poëtes lyriques du premier ordre. Garsi Laro de la Véga a brisé les chaînes du mauvais

[1] Il a pour titre : *Lazarilla de Tormes.*

goût; & s'élevant au-dessus des préjugés superstitieux de sa nation, il a introduit avec Boscan, dont les sonnets sont d'une grande beauté, la forme des vers italiens, l'ordre & bien d'autres ornemens qui manquoient à la poésie espagnole. Les odes de Garcilaso sont animées d'un feu poétique qui n'exclut d'elles ni la finesse des idées ni l'agrément des expressions.

Le génie fécond de Quévédo de Villégas s'est plié, dans la prose & la poésie, à plusieurs genres dont il a pris le style convenable. Alphonse de Ledesma a déployé dans ses petits vers, de l'aisance, & ce talent heureux de s'exprimer avec intérêt. Sa versification est ordinairement grave & nombreuse, l'auteur ayant presque toujours traité de nobles sujets.

Ce mérite littéraire, que les Espagnols ont eu dans les derniers siecles, ne s'est point entiérement éclipsé, & l'on compte encore parmi eux des savans & des auteurs célebres. Le prince Dom Gabriel n'est pas un des moindres soutiens de leur gloire. Quand la traduction qu'il a donnée de Salluste n'auroit pas cette perfection typographique qui ne le cede point à celle des impressions de Baskerville, elle feroit recherchée par la pureté de la diction, par sa force & sa briéveté. C'est un beau spectacle de voir un jeune prince, enflammé de l'amour des sciences, repousser la foule des plaisirs qui s'offrent à lui, se pénétrer des auteurs anciens, en faire passer les beautés dans sa langue, & y puiser les grandes

leçons du gouvernement, que le génie donne aux souverains pour la félicité publique.

D. Montengon, que possede l'Italie, a fait revivre dans ses odes le génie de Herrera & des autres lyriques, dont la gloire est faite pour tous les âges. Son style est gracieux; ses comparaisons sont prises dans la belle nature; ses vers ont de la mélodie, ses images de la noblesse, ses figures du brillant. Le caractere de ce poëte vivant n'est pas la sublimité, mais la suavité, l'élégance; & s'il ne frappe pas par un majestueux désordre, s'il n'entraîne pas par la rapidité de sa marche, il attire doucement par l'enchantement de son ton.

Peu d'hommes ont autant acquis de profondeur dans l'histoire ancienne & moderne que D. Campo Manès, fiscal de la cour d'Espagne. Il a donné, sur plusieurs sujets épineux de ce genre, des mémoires d'une sagacité, d'une clarté, d'une érudition qui dégagent la vérité du voile du tems & de l'entrave des systêmes, qui convainquent par la force de la raison, & charment en même tems par les graces du style. Jaloux de perpétuer à jamais dans sa patrie la connoissance des événemens, c'est lui qui a formé le plan de la société d'histoire établie à Madrid; il jouit à juste titre de la gloire de la présider. Cette société est composée de membres dont presque tous ont les lumieres propres à remplir le but de son institution. Nous parlerions d'eux en particulier, & nous ferions avec autant de

plaisir

plaisir que de justice l'éloge de leurs talens, si nous ne craignions pas de tomber dans la longueur.

La botanique a procuré des succès à D. Ortéga. Ses voyages ont été la principale source où il a puisé les instructions qu'il communique avec zele. Il a un cabinet rempli d'objets rares & importans. Les étrangers que la curiosité y attire sont assurés de recevoir de ce naturaliste un favorable accueil. Sa politesse nous a enchantés, & sa science nous a pénétrés d'estime pour lui. La Description naturelle, politique & économique de l'Espagne, par D. François Mariano Xipho, donne des instructions détaillées sur le sol de ce royaume, contient des réflexions qui ne peuvent être inspirées que par un zele pur, offre des vues que tout bon gouvernement peut adopter & mettre à profit.

L'Espagne a donné à la peinture quelques hommes dont les noms doivent être cités. Joseph Ribéra, dit l'Espagnolet, avoit une imagination excessivement noire. Peut-être n'étoit-elle ainsi que parce que la misere, dans laquelle il s'étoit trouvé pendant long-tems, l'avoit nourrie de son désespoir. Son pinceau est terrible, & la vue de ses tableaux remplit d'effroi. Si les hommes se peignoient toujours dans leurs ouvrages, l'Espagnolet auroit dû avoir une ame barbare, pour avoir embrassé cette maniere; & cependant il étoit compatissant, bon quoique brusque le malheur d'autrui l'affectoit sensiblement, & il

répandoit avec joie ses libéralités dans le sein de l'indigence. Ce peintre sort quelquefois des bornes de la nature; mais lors même qu'il exagere le vrai, il montre encore plus de génie & de grandeur. Sur ce que nous venons d'en dire, on peut juger facilement quels étoient ses défauts. Son dessin est pur, ses figures mâles & fieres; mais sa touche est dure & sans grace.

On trouve dans Murillo ce qui manquoit à l'Espagnolet, une imagination riante, un pinceau charmant, une belle carnation, un coloris frais & moëlleux. Les talens réunis de ces deux peintres auroient fait un artiste parfait.

Vargas est savant dans sa composition, noble dans ses figures, élégant même, coulant & aisé dans ses traits.

Vélasquès a de l'élévation & de l'enthousiasme. Il rend ses personnages avec tant de vérité & de force, qu'ils paroissent sortir de la toile. Dessin, plan, idées, coloris, tout est marqué de l'empreinte du génie. Nous nous tairons sur la peinture actuelle des Espagnols, ainsi que sur les autres arts libéraux, qui ne fleurissent point parmi eux.

Avant de finir, jetons un coup-d'œil sur le caractere des Espagnols. Il varie à peu près comme celui des autres peuples, selon la diversité des provinces qu'ils habitent. Les Biscayens sont rusés, attachés à leurs idées, opiniâtres; les Castillans, vrais & sans détour; les Galiciens, laborieux & patiens; les habitans de Valence,

méfians & sérieux; les Aragonois, vifs & gais; les Andalous, fort égoïstes.

Malgré cette multiplicité de caracteres, il en est un général, qui embrasse la nation entiere. L'Espagnol est grave, courageux, patient au travail, comme je l'ai dit. Sincere & constant en attachement, il ne connoît point ces bassesses qui font délaisser un ami lorsque le malheur l'a frappé, ces perfidies & ces trahisons qui abusent de la confiance. Il est fidele à remplir ses promesses, sûr dans le commerce de la vie, scrupuleux observateur de ses devoirs d'honneur & de probité. Cette probité est la seule gardienne des chemins publics; car il n'y a point de maréchaussées, & cependant on ne connoît ni vols ni assassinats.

Si l'Espagnol porte des armes en voyageant dans son pays, ce n'est point par la crainte d'être attaqué, mais uniquement par habitude.

Son humanité est toujours en action. Il ne repousse jamais les pauvres [1] qui sollicitent des forces étrangeres pour s'élever au-dessus de leurs besoins. Bien loin de regarder ses domestiques comme des esclaves dont le sort est d'obéir, d'être avili & sans cesse tourmenté, il a pour eux des attentions singulieres. [2] Il pense

[1] Lorsqu'ils n'ont pas de quoi payer, même dans les auberges, on leur fait crédit.

[2] Les habitans de la campagne les poussent à un point trop grand. Les extrêmes en tout sont à éviter.

qu'une ame conſtamment flétrie ne peut pas être bonne ; que les domeſtiques ne ſervent bien qu'en proportion de la douceur, de l'équité de leurs maîtres ; & que la plupart des premiers ſont durs, inſolens, coleres, livrés à de baſſes paſſions, parce que l'injuſtice, la fierté, la tyrannie, le mauvais exemple des derniers les leur inſpirent.

La franchiſe eſt une vertu que les Eſpagnols aiment & conſiderent. Si vous leur en montrez, ils récompenſeront cette ouverture de cœur par les ſoins & les ſervices les plus officieux. Ne ſoyez pas fiers avec eux ; car ils le ſeroient audacieuſement à leur tour, & de ce choc naîtroient des querelles qui ne ſe termineroient point à votre avantage. Rien n'eſt plus frugal que la vie qu'ils menent. Riches & pauvres, tout eſt d'une extrême ſobriété : auſſi ſont-ils exempts de ce vice funeſte qui engourdit les ſens, trouble la raiſon, défigure l'homme & le rend un jouet propre à amuſer les enfans & le peuple.

L'habillement des Eſpagnols ne peut pas être plus ſimple. Ils ſe couvrent d'un large manteau, dont le drap eſt très-groſſier. Leur coëffure le plus généralement adoptée conſiſte dans un chapeau rabattu. Le ſexe a pour l'ordinaire la tête nue ou enveloppée d'un mouchoir. Les maris ſont fort délicats ſur la fidélité de leurs femmes, quoiqu'elles ſoient laides & que dans un âge peu avancé les rides s'impriment ſur leurs phyſiono-

mies. La cause principale de cette vieillesse prématurée vient sans doute de la chaleur du climat, qui engendre encore une multitude désolante de petits insectes. L'Andalousie & l'Estramadoure en sont principalement remplies; source fatale de leur dépopulation. On rendroit un grand service aux voyageurs & aux habitans de ces provinces, si l'on trouvoit un remede pour détruire ou diminuer cette sorte de fléau.

Nous n'avons été dans aucun pays où il y ait autant de personnes privées de la vue qu'en Espagne, & sur-tout dans le royaume de Murcie. Les murailles sont très-blanches : le soleil lançant avec force ses rayons sur cette vive couleur, produit une réverbération qui éblouit, fatigue, & fait à la longue perdre l'usage des yeux.

Si les Espagnols négligent l'extérieur de leurs personnes d'une maniere à dégoûter quelquefois, il n'en est pas ainsi de leurs habitations : les ameublemens en sont fort propres dans leur simplicité. C'est un agrément que l'on pourroit nommer utilité pour une nation qui se renferme chez elle, qui n'aime pas la société, parce qu'elle est ennemie des plaisirs bruyans, dont l'impression ne fait qu'étourdir l'ame sans lui procurer de jouissance réelle.

Malgré l'opinion des historiens, qui se sont tous copiés, suivant l'usage, il est incontestable que les Espagnols sont les inventeurs des cartes; il n'y a néanmoins que quelques provinces où l'on y joue, & encore est-ce le peuple de la

campagne. Dans certains endroits on regarde le jeu de la guittare comme un amusement délicieux ; c'est au son de cet instrument que l'on danse ce que les Espagnols appellent le *fandango*. Cette danse est sans regles, triste, monotone & bien souvent obscene.

Du pain & des spectacles, tels étoient autrefois les vœux des Romains, & tels sont maintenant ceux des Espagnols. Ils circonscrivent leur fortune dans le cercle de leurs besoins ; & s'ils ajoutent à cette foible satisfaction le plaisir de quelque appareil extraordinaire, c'en est assez pour leur bonheur. Le combat des taureaux attire toute la nation & en impose par l'éclat & la variété de tous les rangs. On ne sauroit croire combien les Espagnols y mettent d'attention & d'intérêt.

La justice dispense la gloire : si le taureau terrasse l'homme, on lui applaudit ; si au contraire il est vaincu, les concerts unanimes se font entendre à la louange de son vainqueur. Ce combat d'une courte durée est toujours cruel : on devroit donc l'abolir. N'exposons jamais nos semblables à perdre la vie pour des plaisirs imaginaires ; n'accoutumons pas le peuple, assez dur de lui-même, à des spectacles de sang.

Par l'esquisse que nous venons de tracer de la nation Espagnole, on doit conclure qu'elle n'a pas beaucoup perdu de son ancienne énergie. Si l'on y encourageoit l'agriculture & les professions utiles, si les sciences & les lettres

étoient honorées, récompensées, & qu'enfin les bonnes loix, dont l'influence est si grande sur le sort d'un empire, y fussent exactement observées, on verroit bientôt cette nation reprendre tout son éclat, & monter à ce haut période de gloire où se trouvent les peuples les plus florissans de l'Europe.



DISCOURS

SUR

LE PORTUGAL.

Ce discours ne sera pas long. Je ne me propose pas pour principal objet de peindre ou de faire connoître les mœurs, les usages, le caractere d'une nation; ce n'est pas même d'un roi que je donnerai le portrait & décrirai le regne: je me borne à parler d'un ministre & de sa longue administration.

La tâche que je m'impose est difficile à remplir, je ne l'ignore pas; il s'agit d'un personnage dont le mérite paroît plus qu'équivoque aux uns, & que les autres regardent comme évidemment prouvé par une conduite qui ne s'est jamais démentie. N'écoutons que la vérité, & isolons-la, s'il est possible, de la passion qui ne connoît que les extrêmes. Ne prêtons point l'oreille à la malignité caustique & mordante, qui s'attache à ceux qui lui déplaisent & les déchire, qui voit le mal dans le bien même qu'ils font; ne nous arrêtons pas non plus aux discours d'une adulation rampante ou d'une admiration intéressée, qui transforment en héros les auteurs

de leur fortune, qui ne rougiſſent pas de donner à leurs défauts les couleurs des meilleures qualités. Pour connoître les hommes, il faut étudier leur conduite : cette méthode eſt la plus ſûre; ne nous en écartons jamais.

Le marquis de Pombal naquit à Coimbre, d'une famille peu illuſtre, mais noble; ſes premieres années n'eurent preſque rien de l'enfance; il paroiſſoit connoître le prix du tems. Il fuyoit la compagnie de ceux de ſon âge, & recherchoit celle des perſonnes plus formées. Il fit d'excellentes études dans l'univerſité de ſa patrie.

Son goût naturel le portoit vers les objets les plus relevés. Les ſciences ſolides & abſtraites, qui ſont l'effroi des enfans & qui leur paroiſſent toujours hériſſées d'épines, ne le rebutoient point; il en dévoroit les élémens. On auroit pu facilement trouver à reprendre, dans ſon émulation, l'inquiétude & la jalouſie qui en étoient l'ame : il ſouffroit impatiemment l'égalité. Quelles eſpérances n'auroit-on pas pu fonder ſur lui, ſi un inſtituteur éclairé eût pris encore plus de peine à former le cœur que de plaiſir à façonner l'eſprit ! Il falloit tracer exactement autour d'elle le cercle étroit au-delà duquel elle ceſſe d'être une vertu.

Quand il s'agit d'embraſſer un état, Caravalho ne balança pas; il prit le parti des armes, moins peut-être par goût que par l'eſpérance d'arriver plus tôt où le pouſſoit une ambition démeſurée

dès sa naissance. Pour mieux remplir ses vœux, il voulut s'étayer de quelque illustre alliance. Malgré l'inégalité des conditions & la disproportion des fortunes, il jeta les yeux sur une demoiselle de la maison d'Aveiras & la demanda en mariage. Les difficultés & les oppositions ne le déconcerterent pas; il revint souvent à la charge & l'emporta par sa constance.

Cette union n'eut pas l'effet qu'il s'en étoit promis: les parens de sa femme, loin d'employer leur crédit pour l'avancer, ne prirent aucun intérêt à sa fortune, & lui occasionnerent même des disgraces.

Si le mérite personnel eût suffi à un simple officier pour s'élever aux grades, personne peut-être mieux que lui n'avoit droit d'y prétendre. Connoissance de l'art, bravoure, activité, éloquence forte, complexion propre à résister aux plus durs travaux, rien ne lui manquoit de ce qu'il faut pour conduire des armées; mais sans protecteurs on rampe dans les classes subalternes, & les faveurs ne viennent point chercher la vertu dans l'obscurité.

Caravalho ne l'ignoroit pas: comme il ne pouvoit se cacher le peu de crédit de sa famille, il crut y suppléer en mettant dans ses intérêts quelque grande maison. La protection sur laquelle il faisoit tant de fonds lui manqua: abandonné, n'ayant pour lui que lui-même, il désespéra de sa fortune. Dans cette persuasion, il se détermina à essayer d'un autre état de vie;

il renonça à la guerre pour ſe jeter dans les négociations. Il demande au miniſtre d'être employé; on ne lui offre que le poſte de ſecretaire d'ambaſſade à Vienne.

Dans cette place peu honorable pour un gentilhomme, il ne tarda pas à ſe faire un nom, & ſe fit eſtimer de la cour de Lisbonne & de celle de Vienne.

La mort de ſa premiere femme le mit dans le cas de penſer à un ſecond mariage qui pût lui devenir plus avantageux que le premier. Ses prétentions dûrent paroître un peu hautes; mais des coups téméraires n'en ſont quelquefois que plus heureux. Il avoit eu occaſion de faire connoiſſance avec la fille du célebre maréchal d'Aun. De part & d'autre l'inclination s'étoit inſenſiblement formée; il témoigna aux parens le deſir qu'il avoit de s'unir à cette demoiſelle. Il ne fut pas refuſé; mais pour ſe rendre à ſes vœux, les perſonnes intéreſſées exigerent une condition ſi difficile à remplir, que la promeſſe de donner leur conſentement reſſembloit beaucoup à un refus déguiſé. Il falloit, au préalable, que le ſecretaire d'ambaſſade à Vienne ſe fît nommer ambaſſadeur à la même cour. Caravalho ne regarda pas les obſtacles comme invincibles : il manœuvra, ſes amis agirent, le gouvernement d'Autriche l'appuya; enfin la cour de Lisbonne fit un choix & accorda ce qu'on lui demandoit.

Le nouvel ambaſſadeur prit l'eſſor; il déve-

loppa l'étendue de ſon génie, & fixa les ſuffrages par les reſſources, l'adreſſe, le raffinement de ſa politique.

A meſure qu'il s'éleve davantage, l'ambitieux étend ſes vues & pouſſe plus loin ſes projets de grandeur. Caravalho voulut paſſer au miniſtere : la voix de ſes amis l'y appelloit; l'envie s'y oppoſa. La plupart des grands ſe déclarerent contre un homme nouveau. Tous ceux qui avoient peut-être mieux pénétré l'eſprit & le caractere du perſonnage trembloient de le voir à la tête du gouvernement, & s'efforçoient de l'en éloigner. L'affaire reſta long-tems indéciſe; enfin le roi de Portugal ſe décida en faveur de ſon ambaſſadeur à Vienne, & l'appella auprès de ſa perſonne.

Le premier ſoin du nouveau miniſtre fut de ſe rendre agréable à ſon maître, d'en gagner la confiance, de s'emparer de ſon eſprit. Dans peu de tems il enchaîna la volonté du monarque à la ſienne, ou plutôt il décida ſeul les affaires de l'état; il régna.

Le mérite qui l'offuſquoit, ou dont il ne pouvoit ſupporter l'éclat, il trouva bientôt l'art cruel de l'écarter, de le faire tomber dans le diſcrédit. Les talens qui ne demandoient que d'être mis au jour pour s'attirer l'eſtime du prince & l'admiration du peuple, il n'eut garde de leur fournir l'occaſion de ſe faire connoître. Les miniſtres qu'il n'aimoit pas, ou qui ne vouloient

pas dépendre aveuglément de sa volonté, étoient punis de leur élévation. Sous prétexte de rendre son maître plus absolu, il n'eut pas horreur de s'armer de la verge du plus terrible despotisme. A son ordre, de nouvelles loix s'élevoient sur les ruines des anciennes, les entreprises les plus hardies étoient exécutées sans opposition; l'injustice marchoit tête levée & frappoit indifféremment toutes celles qui refusoient de se courber sous son empire.

Ce ne fut une opération ni longue ni difficile d'humilier les grands, de restreindre leurs droits, d'anéantir leur pouvoir, de domter les âmes les plus fieres; les états du royaume ne conservoient pas même un vain simulacre d'autorité. Dans les affaires essentielles, les tribunaux alloient en-avant, s'arrêtoient, revenoient sur leurs pas, selon les ordres qui leur étoient donnés.

Qu'on m'épargne d'autres détails trop douloureux; il seroit d'ailleurs inutile de les rapporter, puisqu'on les trouve fort au long dans les papiers du tems, sur tout dans ceux de l'Angleterre. Personne n'ignore combien les Anglois étoient alors instruits de tout ce qui se passoit en Portugal.

On lira dans tous ces ouvrages, & l'on ne pourra le lire sans horreur, que les citoyens vivoient presque tous dans le trouble & les alarmes; qu'une partie de la nation étoit l'espion de l'autre; que la défiance s'étoit emparée

de tous les esprits ; que dans ses proches l'homme le plus vertueux craignoit de trouver & trouvoit plus d'une fois des délateurs & des ennemis ; que la moindre imprudence, un discours inconsidéré, le silence même entraînoient après eux les plus indignes traitemens ; que les prisons du royaume n'étant plus suffisantes pour contenir l'énorme multitude des coupables, on ouvrit le sein de la terre pour y pratiquer d'affreux cachots que le jour ne devoit jamais éclairer, vrais tombeaux où chaque jour les barbares exécuteurs d'une volonté plus barbare encore plongeoient leurs concitoyens ; que les premieres maisons & les familles les plus distinguées gémissoient de se voir couvertes de deuil ; que le Portugal a vu renouveller dans ces derniers tems les proscriptions qui, dans les plus grands troubles de la république romaine, firent dévouer à une infamie éternelle les Marius & les Sylla.

La douceur du gouvernement fait non-seulement la gloire, mais la sûreté de ceux qui gouvernent. S'ils inspirent l'amour, ils ne sauroient éprouver les saisissemens de la crainte ; leurs plus beaux momens sont de marcher seuls au milieu des peuples ; les acclamations, les bénédictions les précedent & les accompagnent. Ils n'ont que faire de se précautionner contre les trahisons ; ils possedent les cœurs.

Le marquis de Pombal ne comptoit pas sur une si flatteuse jouissance : en répandant par-

tout la terreur, il ne devoit être nulle part ſans agitation. Il ſe laſſa bientôt d'éprouver dans ſon cœur les mêmes ſentimens qu'il excitoit dans celui des autres. Pour ſe mettre à couvert des ſurpriſes & prévenir les attentats contre ſa perſonne, il prit des meſures conformes à ſon humeur & capables de le raſſurer. A l'exemple de quelques miniſtres dont nos hiſtoires font mention, il ſe fit environner de gardes & créa une compagnie qui veilloit nuit & jour à ſa conſervation.

Si l'on arrivoit à lui, ce n'étoit jamais qu'en marchant à travers d'une troupe de gens armés. Quand il ſortoit du palais & qu'il ſe montroit dans les rues de la capitale, quarante cavaliers, l'épée nue à la main, formoient ſon eſcorte. Cependant le roi, ſans ſuite, ſans cortege, parcouroit ſouvent ſeul la capitale avec une pleine ſécurité; ſa garde ordinaire ne conſiſtoit qu'en un petit détachement de la garniſon. Ce contraſte entre le maître & le favori frappoit ſans ceſſe le peuple, qui voyoit l'un des yeux du reſpect & de la fidélité, & réſervoit ſa haine & ſon reſſentiment pour l'autre.

Soulageons notre cœur : nous avons paſſé rapidement ſur le mal dont le miniſtre ne rougira jamais aſſez d'avoir été l'auteur; arrêtons-nous avec complaiſance ſur le bien qu'il ſe glorifie à juſte titre d'avoir fait.

Les nations brillantes s'éclipſent; on les voit enſuite reprendre leur éclat & le perdre de nouveau.

veau. Telles ſont les viciſſitudes humaines, telle eſt en raccourci l'hiſtoire du monde. Les Portugais n'ont en Europe que des poſſeſſions très-bornées pour l'étendue. Actifs, prudens, braves, bons marins, ils pouſſerent bien loin leur navigation, multiplierent leurs conquêtes en Afrique & dans les deux Indes, formerent de riches établiſſemens ; leur commerce s'agrandit rapidement; il devint immenſe, & verſa dans leurs mains tous ſes tréſors.

Un beau regne, un grand roi ſuffit pour commencer & accélérer ces révolutions. Emmanuel, époux d'Iſabelle fille aînée de Ferdinand le Catholique, prince à grandes idées, eut la vertu, ce ſemble, d'élever l'ame de ſes ſujets & de leur donner le courage néceſſaire pour exécuter les projets qu'il avoit formés.

Par ſes ordres ils côtoyerent toutes les côtes d'Afrique. Après en avoir fait le tour, ils ne craignirent pas de s'engager dans des mers inconnues; leur entrepriſe fut heureuſe; ils s'ouvrirent une route aux Indes, & firent le commerce des épiceries, qui juſqu'alors s'étoit fait par la voie de l'Egypte & de Veniſe.

Le même monarque ſoumit à ſa domination, dans les Indes Orientales, les villes d'Ormus, de Malaca, de Cochin & de Goa. Par ces conquêtes, le commerce d'Aſie & d'Afrique paſſa preſque tout entier entre les mains des Portugais. Quelque tems après ils découvrirent le Breſil & s'en rendirent maîtres. Cette fertile & pré-

cieuſe contrée leur fournit en abondance du ſucre, du coton, de l'indigo, des bois rares, de l'argent, de l'or, & même des diamans. Avec les productions de l'Amérique ils n'avoient plus rien à deſirer, puiſque des flottes de plusieurs centaines de voiles partoient chaque année de Goa pour Lisbonne, & verſoient dans cette capitale toutes les richeſſes du Japon, de la Chine, du Golfe Perſique, des états du Mogol, des côtes de l'Inde & de pluſieurs autres pays. Le Portugal mettoit à contribution l'Egypte, l'Arabie; & comme il manquoit de bras, il tiroit du cœur de l'Afrique un nombre prodigieux d'hommes, dont la couleur faiſoit tout le crime, & qui pour cette raiſon, privés de leur liberté, alloient périr ou plus lentement dans les plantations & dans les ſucreries, ou plus vîte dans les rudes travaux des mines.

L'opulence attaqua les mœurs; la ſervitude en précipita la décadence. Les Portugais ne ſoutinrent avec honneur ni l'une ni l'autre fortune; la proſpérité les avoit remplis de tous les vices qu'elle amene ordinairement à ſa ſuite: heureux & riches, ils ne tarderent pas à ſe montrer vains, préſomptueux, intraitables. L'adverſité ne leur porta pas moins de préjudice. Dépouillés de leurs richeſſes & plongés dans le malheur, ils ne tinrent pas long-tems contre la rigueur du ſort, & en furent vivement aigris; le plaiſir & les douceurs dont ils s'étoient enivrés en ſe gouvernant eux-mêmes, les rendirent

incapables d'obéir tranquillement à des maîtres qu'ils déteſtoient. Le regret de leur grandeur paſſée, le ſentiment de leur humiliation préſente, le deſir de ſe venger, abſorboient les cœurs & rempliſſoient les eſprits; par ces diſpoſitions ils ſe firent encore plus de mal qu'on ne leur en avoit fait; leur caractere s'altéra, leurs bonnes qualités ſe diſſiperent ou s'affoiblirent; leur amour pour le travail s'éteignit; ils perdirent le goût de l'induſtrie; le ſoin du commerce ne les affecta plus; ils ſe virent bientôt forcés de ſe borner aux néceſſités de la vie, eux qui auparavant jouiſſoient du privilege d'en procurer aux autres les commodités. Il s'écoula peu d'années, & preſque tous les fruits de leurs anciens travaux paſſerent à des mains étrangeres pour ne plus revenir dans les leurs.

Un jour heureux leur ſuffit pour briſer le joug des Eſpagnols, recouvrer pleinement leur liberté, ſe remettre en poſſeſſion de leur empire; mais les efforts de tout un ſiecle ont été parfaitement inutiles pour les rappeller à leur ancien état, & réparer, du moins en partie, leurs pertes ineſtimables. Les grands coups que les autres nations leur avoient portés, & qu'ils pouvoient parer s'ils euſſent voulu profiter de leurs avantages, les ont tellement abattus, qu'ils ne penſent pas même à ſe relever. Les Hollandois s'emparerent du plus riche commerce des Grandes-Indes; comme ils y trouvent trop bien leur compte & qu'ils n'ont garde de s'en

dessaisir, ils ne souffrent pas qu'on le leur enleve.

Sans manufactures, sans arts, sans agriculture, le Portugal s'est rendu lui-même dépendant & tributaire des autres nations de l'Europe. Pour les vins, des fruits & quelques autres denrées que ce royaume vend aux étrangers, il leur rend avec usure ce bénéfice, en achetant, aux Anglois des grains, du plomb, de l'étain, des draps, des serges, des droguets, des étamines, des flanelles; aux François, des toiles, des bonnets, des bas, des éventails & jusqu'à des aiguilles & des épingles; aux Suédois, aux Danois, des bois de charpente & de menuiserie, du fer, du goudron; aux Hambourgeois, du cuivre, de l'acier, du fer-blanc, des futailles; aux Hollandois, des toiles de toute espece, fines, communes, à voiles, du lin, du chanvre, des cordages, des épiceries; aux Italiens, des rubans & des fils de soie, du riz, des glaces, de la verrerie, du bled; aux Espagnols, des soies écrues, des laines, des taffetas, du safran, & sur-tout une grande quantité de mules & de mulets.

Une nation qui perd ainsi avec toutes les autres nations, languit nécessairement dans la plus triste indigence. Si elle ne sort pas de son inaction, tous les trésors du Nouveau-Monde ne la rendroient pas florissante; elle viendroit à bout de les épuiser & resteroit toujours pauvre.

Depuis que les Portugais ont découvert le

Brefil, quoiqu'ils en aient tiré plus de deux milliarts fix cents millions, les befoins & les dettes de l'état ne ceffent de croître toutes les années. La raifon en eft fimple. Les mines d'or produifent annuellement foixante millions, & l'état en dépenfe foixante & dix pour les marchandifes qu'il reçoit de l'étranger.

D'après cet expofé, l'on doit conclure que le Portugal eft un royaume épuifé d'hommes & d'argent, roulant fans ceffe d'un profond abyme dans un abyme plus profond; autant effrayé de fon état futur que tourmenté par fa fituation préfente; ne foulageant quelques momens fa pauvreté, que par la trifte reffource des emprunts, qui le plongent bientôt plus avant dans les horreurs de la mifere; maître en apparence, fi l'on veut de lui-même, mais réellement efclave de tous les peuples qui lui fourniffent des fubfiftances; fans émulation, fans vigueur, fans mouvement, deftitué d'agriculteurs, & comme affuré de ne jamais faire de riches récoltes, malgré la beauté du climat, l'égalité des faifons, la fertilité du fol; dépourvu de manufactures, quoique l'excellence & la qualité de fes matieres brutes invitent, pour ainfi dire, à les travailler, & femblent promettre à l'état de grands avantages; privé des arts même les plus faciles & les plus néceffaires, quelques difpofitions que la nature ait départies à fes habitans.

Pour affurer la vérité de ce raifonnement, il

faut en chercher les preuves dans l'hiſtoire même du Portugal.

Ce royaume, ſi floriſſant ſous le beau regne d'Emmanuel, avoit une grande population; & loin d'en être ſurchargé, il n'en ſentoit pas même le poids. Dans ſon étendue d'environ cent lieues de long & de trente-cinq dans la plus grande largeur, il comptoit quatre millions d'habitans, les uns dans l'opulence ou la richeſſe, les autres dans une honnête aiſance, ou coupables de ne pas y être, puiſque toutes les voies leur étoient ouvertes pour y parvenir. Travaillée par des bras vigoureux & bien nourris, la terre donnoit des fruits en abondance. Le beſoin ne faiſoit point de malheureux, & n'arrachoit ni cri, ni murmure; toujours ſans crainte & ſans alarme, ſi les ſujets traitoient avec l'étranger ſuperflu contre ſuperflu, pour multiplier leurs richeſſes.

Ce tems fut court; éblouis de l'or du Breſil, les Portugais ne penſerent plus qu'à jouir tranquillement de leur opulence; ils ne regarderent plus l'induſtrie & le travail comme des tréſors inépuiſables; ils ſe crurent en droit de les mépriſer, d'y renoncer, de les reléguer chez d'autres peuples qu'ils croyoient n'avoir pas de meilleures reſſources pour échapper à la miſere & ſe défendre contre la pauvreté. Le Portugal préféra ſtupidement le ſigne à la choſe ſignifiée, des richeſſes de convention aux richeſſes vraies, ſolides, naturelles; il ne reconnut pas ſa faute,

elle devint irréparable. Le citoyen s'énerva dans la mollesse; les mœurs disparurent; l'ignorance engourdit les esprits, la paresse noua les bras, ses atteliers tomberent; la terre fut bientôt dégradée, les besoins tourmenterent les individus; les provinces se dépeuplerent; malgré sa prétendue opulence, tout le pays sentit enfin qu'il n'étoit pas riche.

La nécessité est la plus impérieuse des loix; il fallut se dépouiller de sa fierté, descendre d'un état de splendeur à une triste situation, dépendre perpétuellement des autres peuples & se réduire à n'avoir plus qu'une existence précaire.

La population totale du royaume tomba de quatre millions d'ames; on assure qu'un dénombrement exact ne donneroit pas aujourd'hui audelà de treize ou quatorze cents mille personnes.

Si nous en croyons les Portugais, Lisbonne se vante avec raison de renfermer dans son enceinte cinq cents mille habitans; des auteurs Anglois prétendent qu'on seroit embarrassé de trouver dans cette capitale deux cents mille ames, en y comprenant les étrangers. D'autres calculateurs qui se disent mieux instruits, font encore une soustraction considérable, & soutiennent qu'on ne peut y faire monter à plus de cent cinquante mille les personnes de l'un & de l'autre sexe.

A la dépopulation s'est joint l'épuisement entier des finances; malgré les trésors que le Portugal puise dans le Nouveau-Monde, les coffres

de l'état ſont toujours vuides. Dans tout le pays il ne circule pas plus de quinze à vingt millions : ce capital ſeroit encore bien moindre, ſi le gouvernement n'avoit pas eu ſoin de faire frapper une monnoie d'argent de mauvais aloi, qui reſte toujours dans le royaume, parce que les étrangers refuſent de la prendre en paiement. Sans cette triſte précaution, il n'y auroit bientôt plus d'eſpeces dans toute l'étendue de la monarchie.

D'un ſeul trait je puis faire un tableau qui préſentera le vrai dans ſon jour. Les Portugais ne trouvent plus dans leur patrie de quoi ſe vêtir, ni de quoi ſe nourrir. Dès le tems de Cromwel, ennemis déjà des manufactures & des arts, ils demanderent à la Grande-Bretagne de leur fournir les vêtemens. Trop éclairés ſur leurs propres intérêts, les Anglois n'eurent garde de ſe rendre difficiles ; ils ſe hâterent d'accepter la commiſſion. Tel fut le premier anneau de la chaîne qui devoit attacher ſi fortement le Portugal à l'Angleterre & forcer l'un de n'avoir plus de mouvement que ſous la direction ou par l'impulſion de l'autre.

L'ouvrage ne reſta pas long-tems imparfait ; l'oiſiveté fit naître des circonſtances toujours plus favorables, l'ambition & la cupidité les mirent à profit pour avancer leur projet. Eſclaves de leur indolence, les Portugais en devenoient les victimes ; quoique leur pays produiſe le meilleur & le plus beau grain de l'Europe, & qu'il en eût fourni autrefois à une immenſe popula-

tion, la chûte de l'agriculture fut si générale, que les provinces, presqu'entiérement dépeuplées, ne pouvoient pourtant pas nourrir la moitié de leurs habitans. Pour prévenir les émigrations & faire face au besoin, il fallut tirer du bled des Açores, de l'Italie, de France, de la mer Baltique, de la Hollande & des divers autres états. Les Anglois vinrent d'eux-mêmes au secours des malheureux; ils eurent soin de les rassurer contre la disette, leur proposerent de leur épargner toute sollicitude, & leur promirent de partager avec eux les abondantes récoltes de leur isle. Ces offres bien plus intéressées qu'obligeantes, n'avoient rien qui pût rebuter un peuple qui ne demandoit qu'à vivre sans rien faire. De part & d'autre on s'accorda facilement sur les conditions, & le traité fut signé.

On peut dire que dès ce moment les Anglois prirent possession du Portugal. Ils formerent dans la capitale & dans la province les établissemens les plus propres à favoriser leur intérêt; ils s'emparerent de toutes les branches de commerce; les cargaisons des flottes marchandes leur appartenoient, & personne ne pouvoit leur disputer les richesses qu'elles apportoient à leur retour: ils vendoient non-seulement leurs productions territoriales, mais ils en achetoient des autres nations de l'Europe, pour les revendre avec un gros bénéfice: les privileges exclusifs leur furent prodigués. Les loix, les réglemens, les prohibitions qu'ils ne purent ou qu'ils n'ose-

rent pas faire révoquer entiérement, ils eurent le crédit d'engager la cour de Lisbonne à les adoucir relativement à eux, à les modifier, à les corriger. Si quelquefois leurs propofitions furent moins bien reçues, l'exécution de leurs projets n'en fouffrit pas. Ils trouverent facilement le fecret d'éluder ces loix incommodes & de les rendre parfaitement inutiles.

Fatigués de jouer trop long-tems un trifte rôle & de n'être riches que pour les étrangers, les Portugais n'imaginerent pas de meilleur expédient pour retenir leur or dans le pays, que d'en défendre la fortie. Malgré cette précaution, tous leurs tréfors n'en arrivoient pas moins dans les divers ports de la Bretagne. Des vaiffeaux de guerre anglois fe trouvent fréquemment dans les parages de Lisbonne & fur la côte; ils entrent dans les rades pour s'y rafraîchir; l'occafion eft favorable; on la faifit: ces vaiffeaux entrent vuides; & comme ils ne font fujets à aucune infpection, il n'eft pas furprenant qu'ils fortent prefque toujours affez bien chargés d'or & de marchandifes prohibées. Les paquebots ne devroient porter que des lettres; mais, ainfi que les bâtimens de guerre, ils ne peuvent être vifités par les commis des douannes; ils profitent de l'encouragement qu'on leur donne. Bons voiliers & tenant bien la mer, ils n'en font que plus propres à faire une riche contrebande: auffi n'arrivent-ils jamais à Lisbonne qu'avec une bonne cargaifon des divers effets dont l'in-

troduction est défendue ; ils ne repartent pas vuides pour Falmouth ; & pour s'assurer un double bénéfice, ils ont soin de se bien garnir des denrées & des marchandises qu'il n'est pas permis d'exporter.

Cependant les Portugais restent spectateurs tranquilles de ces manœuvres, parce qu'ils sentent la nécessité de se taire devant leurs nourriciers, leurs protecteurs. Car la Grande-Bretagne, en même tems qu'elle nourrit le Portugal, se charge aussi de le protéger & de le défendre. La force de l'une fait presque toute la force, entretient & perpétue la foiblesse de l'autre. Un peuple de conquérans a cessé d'être un peuple guerrier ; il n'a plus d'armées de terre, & n'est pas en état de prévenir les entreprises contre ses voisins ; point redoutable sur mer ; ses armées navales, qui autrefois porterent si loin la terreur dans les trois autres parties du monde, ont disparu & n'ont jamais été remplacées. Leur marine se réduit aujourd'hui à quelques vaisseaux de guerre, la plupart peu considérables & mal entretenus. Les fils ne ressemblent pas à leurs peres ; les vainqueurs de tant de peuples sont eux-mêmes esclaves d'une nation. Les forces maritimes des Anglois couvrent elles seules le Portugal & en conservent les conquêtes ; celui-ci est donc dans une dépendance entiere de ceux-là ; il le reconnoît ; il se persuade même que sans eux il ne pourroit pas subsister ; le Portugal ne forme plus de lui-même ni projet, ni

résolution, ni entreprise : l'esclave n'a plus de volonté, il suit rapidement la route que lui marque le doigt de son maître : l'enfant qui sent sa foiblesse n'ose presqu'essayer de se soutenir ; il ne marche, il ne veut plus marcher qu'à l'appui d'une étrangere.

La Grande-Bretagne regne par le fait sur le Portugal, avec un empire encore plus absolu qu'elle n'a jamais pu le faire sur ses colonies & sur la plupart de ses autres sujets. Non-seulement elle influe sur la politique de ce royaume, mais elle la regle & la corrige. La cour de Lisbonne ne traite jamais des affaires d'état sans l'aveu de la cour de Londres ; chez les princes étrangers, les ambassadeurs de la premiere se font un devoir de seconder les vues, d'entrer dans les intrigues, de signer les conventions des ministres de la seconde. On peut dire en un mot, que le sceptre du roi de Portugal est entre les mains du roi d'Angleterre.

Ai-je peint le véritable état d'une nation brave & belliqueuse qui, avec des forces médiocres, ne s'est pas contentée de défendre courageusement son pays & sa liberté contre un ennemi formidable, contre une monarchie puissante & voisine, mais a porté ses armes triomphantes au-delà des mers, subjugué tant de peuples dans les diverses parties du monde, & par ses conquêtes aussi étendues que rapides, s'est acquis une célébrité que les siecles ne lui enleveront pas ? Peut-on reconnoître, sous les

traits que j'ai réunis dans ce tableau, une puissance qui, sans avoir rien perdu du beau pays qui fait son apanage en Europe, ne possede pas, il est vrai, tout ce qu'elle a conquis, mais se voit encore maîtresse de plusieurs villes considérables & de diverses isles vers les Canaries, des isles du Cap-Verd, où il se fait un grand commerce des dents noires d'éléphant, des isles de Saint-Matthieu, de Saint-Thomas & de plusieurs autres; qui en Asie retient sous sa domination Diu, Damaon, Bassia & d'autres places de la même importance; enfin Goa, la capitale de tous ses états dans les Indes Orientales, & la ville la plus riche par le grand commerce qu'elle fait avec la plupart des nations? (1)

On me dispensera de faire l'énumération des provinces & des isles que cette monarchie a subjuguées en Amérique & qui n'en ont pas secoué le joug; tout le monde en est instruit. On a droit de la répéter avec étonnement; un royaume qui étend si loin sa domination, qui a donné des loix à des terres si fertiles & si riches, qui puise sans cesse dans des trésors inépuisables & qui gouverne despotiquement de si vastes états, comment seroit-il pauvre, perpétuelle-

(1) Macao, ville située dans une isle, à l'embouchure de la riviere de Canton, lui fut cédée par les empereurs de la Chine, en reconnoissance d'un grand service qu'ils en avoient reçu; les Portugais avoient purgé ces mers des pirates qui les infestoient & qui troubloient le commerce.

ment en proie aux rigueurs du besoin, sans arts, sans commerce, dans une cruelle dépendance & aussi esclave que s'il étoit privé de toutes les douceurs de la liberté ? Je le sais & je n'ai pas de la peine à en faire l'aveu; le Portugal, tel qu'il est aujourd'hui, si on le compare avec le portrait que j'en ai donné, on aura lieu de soupçonner la fidélité de nos tableaux. Mais qu'on remonte un peu plus haut & qu'on s'arrête aux premieres annales du regne précédent, on verra si nous exagérons.

Si le Portugal a changé de face & se trouve dans une plus heureuse position, cette révolution toute nouvelle est l'ouvrage du marquis de Pombal. Dès que les rênes du gouvernement ne furent plus flottantes; dès que cet habile ministre les tint lui seul d'une main assurée, d'un coup-d'œil il parcourut & embrassa pour ainsi dire tout le royaume; c'en fut assez pour connoître la déplorable situation, les maux invétérés & toute leur profondeur, la décadence & ses causes sans nombre, les malheurs & leurs funestes effets. A cette vue, il fut ému sans doute, mais il ne se borna pas à donner à sa patrie quelques larmes stériles; il chercha les moyens de la rendre florissante.

Tirer le pays d'une profonde léthargie où il s'étoit doucement endormi lui-même, & de laquelle il ne vouloit pas sortir; lui imprimer le mouvement qu'il refusoit de recevoir, & l'engager à l'action dont il ne paroissoit pas

susceptible ; répandre un souffle vivifiant & exciter l'émulation dans des esprits affaissés sous le poids d'une longue oisiveté ; élever des vertus méprisées sur les ruines de vices universellement chéris ; dans tous les états corriger les abus, changer les mœurs, attaquer & mettre en fuite l'ignorance, créer les arts, rappeller l'industrie, exciter le commerce, transformer un peuple indolent, énervé, misérable, en une nation active, éclairée, puissante ; opérer tous ces prodiges malgré les obstacles les plus difficiles à surmonter au-dedans, malgré les oppositions peut-être encore plus difficiles à vaincre au-dehors : combien n'eût-elle pas effrayé un homme ordinaire ! Mais les obstacles, quelque multipliés qu'ils puissent être, n'arrêtent pas une ame forte ; ils l'animent, ils l'excitent ; plus elle voit le succès dans l'éloignement, plus elle s'élance avec impétuosité pour en atteindre le terme.

La position du Portugal ne lui permet pas de s'étendre dans le continent ; cette monarchie n'a pu faire des conquêtes que dans des pays lointains ; ses possessions, ses principaux établissemens, ses colonies sont au-delà des mers. Ses forces maritimes l'éleverent autrefois au-dessus des nations les plus braves, les plus habiles dans la navigation, les plus célebres par leur commerce.

Pour se défendre, pour assurer la tranquillité de ses domaines, pour subsister, pour fleurir,

il lui faut des armées navales & des flottes marchandes. Elle n'avoit presque ni vaisseaux de guerre, ni bâtimens de commerce au commencement du regne précédent. Cinq ou six frégates en mauvais état, quelques vaisseaux de guerre presque hors d'usage, un très-petit nombre de navires, point d'hommes de mer, point d'officiers, point de matelots, point de soldats; tel étoit le délabrement des forces navales du royaume. Dès qu'il fut en place, le marquis de Pombal tourna ses vues vers ce grand objet; il eut soin de bien fournir les chantiers & les arsenaux; il appella des Anglois, des François, des Suédois, des Danois, des Hambourgeois, des Hollandois, pour apprendre aux Portugais ce qu'ils savoient si bien autrefois & ce qu'ils avoient entiérement oublié, la construction & la manœuvre: il établit des académies où les jeunes gens étoient formés avec soin à tous les exercices de la marine; il chargea les maîtres de l'art de répandre, par leurs ouvrages, l'instruction & les connoissances. Dans peu d'années les Portugais eurent des officiers en état de commander, de bons marins, des matelots, plus de vingt frégates & dix vaisseaux de guerre.

Le commerce maritime ne fit pas les mêmes progrès, il essuya plus de contradictions, il fut lent à prendre une nouvelle forme; les Anglois le tenoient entre leurs mains, ils n'étoient pas disposés à l'abandonner; il se faisoit à la vérité sur des vaisseaux du roi de Portugal, mais au profit

profit de la Grande-Bretagne. Cependant le ministre, sans irriter les Anglois, vint à bout de leur porter habilement des coups dont ils n'ont jamais pu se relever. Nous le prouverons bientôt par des détails intéressans.

Les troupes de terre furent aussi mises sur un meilleur pied: mieux entretenues & plus exactement payées, elles s'attacherent plus facilement au métier des armes; on n'eut pas une grande peine à les former, à les discipliner. La patrie eut bientôt des officiers & des soldats capables de la défendre. On répara les places frontieres; on les munit d'excellentes batteries, on y mit de bonnes garnisons. Le Portugal n'avoit presque plus à craindre les surprises de l'ennemi, parce qu'il se voyoit en état de lui faire tête. Dans le sein de la paix il en goûtoit le repos, il prenoit les moyens pour en jouir plus longtems, puisqu'il augmentoit chaque jour ses forces & qu'il étoit prêt à faire la guerre.

C'étoit avec un zele aussi ardent qu'infatigable, que le marquis de Pombal se portoit & s'appliquoit à toutes les parties de l'administration. A mesure qu'il augmentoit les dépenses du roi, il sut en augmenter les revenus sans presser le peuple par de nouvelles charges, en faisant refleurir dans leurs mains diverses branches de commerce qu'une mauvaise politique avoit desséchées & fait périr; en les rendant la plupart beaucoup plus heureux qu'ils n'espéroient de le devenir. S'il ne délivra pas la monarchie de tout

le poids de ſes dettes, du moins il eut ſoin de ne le pas aggraver, il vint même à bout de l'alléger; s'il ne rétablit pas entiérement les finances, il en corrigea le déſordre.

Suivons les autres opérations du miniſtre. Nous n'approuverons pas toujours la juſteſſe des meſures; mais nous ne pourrons qu'applaudir à l'étendue & à la ſageſſe de quelques-unes de ſes vues. Si l'on en excepte la culture des vignes, qui n'étoit pourtant pas pouſſée à un haut degré de perfection, & qui avoit même beſoin d'encouragement, toutes les autres branches d'agriculture étoient ſi négligées qu'elles languiſſoient & ne donnoient preſque plus de fruit.

Le marquis de Pombal ne crut pas s'abaiſſer en portant ſes regards vers la terre; il vit dans le cultivateur l'ame des empires; il n'eut garde de le mépriſer & de le mettre dans la derniere claſſe des citoyens; il combattit le préjugé, & ne craignit pas de ſe déshonorer en honorant le premier des arts. Depuis long-tems on n'écrivoit plus en Portugal ſur l'économie rurale; on la connoiſſoit même trop peu pour en parler avec intelligence. Le miniſtre eut bientôt formé d'excellens agronomes; il les corrigea de traiter les diverſes parties de cette matiere importante & de mettre en langue vulgaire les meilleurs ouvrages des nations agricoles. Il prit lui-même la plume, & donna avec la plus grande ſagacité des leçons & des principes ſur un art qu'il n'avoit jamais appris. On lui attribue pluſieurs bons

traités qui parurent alors sans noms d'auteurs ou sous des noms empruntés. Pour mieux détruire l'ignorance, il encourageoit les talens : établissemens utiles, récompenses multipliées, sociétés économiques, il n'omit rien de tout ce qui pouvoit contribuer à rendre général le goût pour l'agriculture, à l'étendre & à en perpétuer la connoissance. De la spéculation il passa lui-même à la pratique; il devint cultivateur, & le titre de ministre ne perdit pas son éclat aux yeux d'une nation qui ne voyoit auparavant rien d'aussi vil que la terre, qui dédaignoit le soin de la cultiver & méprisoit ceux qui la travailloient. Le marquis de Pombal entreprit de grands défrichemens, les uns au profit du gouvernement, les autres en son privé nom; il rendit leur valeur à d'autres terres presqu'entiérement abandonnées & qui n'étoient d'aucun rapport; il brisa des rochers pour y faire des plantations de vignes; il réussit également dans une foule d'autres opérations de cette nature, qu'il est inutile de rapporter. Les sujets n'écouterent plus une fausse honte, ils s'empresserent de suivre l'exemple du souverain, & sous un gouvernement qui devenoit agricole, personne ne rougit d'être agriculteur. Le pays se ranima, la population reçut quelque accroissement; les denrées se multiplioient, les besoins disparoissoient ou devenoient moins pressans, & il passoit moins d'argent chez l'étranger.

Mais ce ne furent pas là tous les avantages

dont le Portugal fut redevable à un gouvernement éclairé. Les arts exilés ou fugitifs y furent rappellés avec honneur, & l'industrie depuis trop long-tems éteinte reprit enfin une nouvelle vie. Sous la protection & par l'encouragement du ministre, des ouvriers, des artisans, des manufacturiers de toute espece & de diverses nations formerent dans la capitale & les provinces des établissemens aussi utiles au bien public que conformes à leur intérêt personnel. Les belles laines que produit le pays, on les vendoit brutes à l'étranger; le ministre prit vivement à cœur de perfectionner l'art de les filer & de faire fabriquer dans le royaume les draps, les autres étoffes & les marchandises de laine que les Portugais tiroient de la Grande-Bretagne. Il en vint à bout; mais avec moins de courage & de constance, il n'eût pas réussi dans cette entreprise; peut-être même n'eût-il osé la tenter. Aux premieres manufactures de laine qu'ils virent s'établir en Portugal, les Anglois éclaterent en plaintes & en reproches; ils réclamerent les traités; ils en vinrent même, à ce qu'on assure, aux menaces les plus vives. Sourd à toutes les clameurs, le ministre Portugais continuoit tranquillement son ouvrage; il rappelloit, il recueilloit, il récompensoit les fabricans de France, de Hollande, des Pays-Bas, d'Angleterre même, qui vouloient bien apprendre leur art aux sujets de son maître. Les Portugais firent bientôt voir qu'ils étoient naturellement industrieux, & que pour développer leurs talens ils n'avoient besoin que d'être encouragés.

Leurs draps peuvent le disputer aujourd'hui pour la qualité, aux draps étrangers les plus beaux, les plus fins & les plus recherchés. Il ne manque plus au Portugal que le secret des teintures : leurs étoffes de couleur n'ont rien de moëlleux, de lustre ; elles déplaisent au premier coup-d'œil ; & ce n'est que par l'usage qu'on peut juger de leur qualité.

Le marquis de Pombal avoit des émissaires dans les villes les plus fabricantes de la Grande-Bretagne ; il vouloit être instruit des procédés que suivent les Anglois pour teindre les étoffes de laine. Sa disgrace arriva sur ces entrefaites : on n'a pas suivi ce projet, il est resté sans exécution.

Chaque année les productions territoriales devenoient plus abondantes, & les besoins du peuple diminuoient tous les jours. A ces avantages s'en joignirent d'autres qui furent aussi dus aux soins du gouvernement. La nation vendit plus cher son principal superflu ; & les denrées, les marchandises, les autres objets de consommation qui lui manquoient, elle prit un moyen efficace pour les acheter à meilleur marché qu'elle ne l'avoit jamais fait.

Les Anglois sont les plus grands consommateurs des vins de Portugal ; il leur avoit toujours été libre d'acheter cette denrée aux propriétaires des vignobles. Cette maniere de traiter leur plaisoit beaucoup : ils concluoient leurs achats sans éprouver des difficultés, le choix ne dépendoit que d'eux ; ils y trouvoient leur compte de toute

façon, puisqu'ils avoient le double avantage d'être mieux servis & d'acheter à plus bas prix la meilleure marchandise. Par un réglement du ministre, des particuliers Portugais se mirent en possession de toute cette riche branche de commerce; le privilege les autorisoit à accaparer tous les vins du pays; ils les revendroient ensuite aux étrangers & leur cupidité seule y mettoit le prix. Etant ainsi forcés d'acheter de la seconde main, les Anglois en étoient pour l'ordinaire plus mal servis; & ce qu'ils voyoient encore de plus mauvais œil, c'est qu'il ne leur en avoit jamais tant coûté jusqu'à l'établissement de ce monopole légal. Ce coup ne fut pas le dernier qu'on leur porta: réduits à la néceffité, ou de renoncer aux productions territoriales du Portugal, ou de ne se les procurer qu'à des prix fort hauts, souvent même excessifs, sans violence, sans injustice, par une opération bien simple, on les mit dans l'impossiblité d'user de stratagême pour rendre la pareille, & d'enlever ainsi d'un côté ce qu'on leur avoit arraché de l'autre. On n'eut garde de leur interdire l'entrée des ports du royaume: ç'auroit été enfreindre ouvertement les traités, s'exposer à se faire des ennemis furieux. Les Anglois ne s'apperçurent pas qu'ils fussent reçus avec moins d'empressement dans toutes les villes commerçantes du Portugal; mais on y faisoit le même accueil aux autres étrangers, & ceux-ci ne tarderent pas à y venir en foule. Cette concurrence eut l'effet qu'elle devoit naturellement

produire ; l'acheteur s'adresse toujours avec plaisir au marchand qui le sert bien & à meilleur compte ; les denrées & les marchandises d'Angleterre, où les droits & les impôts sont exorbitans, ne peuvent être vendues à bas prix hors de l'isle, puisque dans le pays même elles sont fort cheres. Leur grand débit tomba rapidement en Portugal : les François, les Hollandois sur-tout, offroient des conditions plus avantageuses ; on étoit trop intéressé à accepter leurs propositions, ils obtinrent facilement la préférence. Par ce nouvel échec & par les sages mesures du gouvernement de Lisbonne, le commerce de la Grande-Bretagne avec le Portugal alla toujours en déclinant. Comme à Londres rien n'est secret de tout ce qui regarde la nation, & que les simples particuliers sont très-bien instruits des affaires d'état, les Anglois avouerent & fournirent les preuves, dans leurs papiers publics, que le commerce avec les Portugais ne leur rapportoit pas le quart du bénéfice qu'ils retiroient avant l'administration du marquis de Pombal. Il faut oberver que ce ministre étoit encore en place lorsqu'ils faisoient ces tristes calculs & qu'ils les mettoient sous les yeux de toutes les nations de l'Europe. Depuis cette époque, loin de prendre la voie du rétablissement, ils ont continué à suivre le cours qui les précipitoit vers leur ruine. On peut donc dire que les gains annuels que les Anglois faisoient en Portugal avant le changement arrivé dans

le ministere sont diminués aujourd'hui de la moitié, & qu'il en faut réduire la somme totale de 8 à 1.

Je pourrois suivre des détails moins importans à la vérité, mais qui feroient connoître de nouveaux services rendus à l'état par le favori du feu roi; mais je me borne, je ne balance pas à les omettre. Il me suffit d'avoir touché les principaux articles : je crois en avoir assez dit pour faire voir & sentir tout ce que le Portugal doit à un seul homme.

Cependant, quelque grands que soient les services que le marquis de Pombal a rendus à sa patrie, il pouvoit facilement perfectionner l'ouvrage, & rendre à l'état des services encore plus grands. Ces opérations, que le vulgaire admire, ne sont pas sans tache & sans défaut; elles perdent même une partie de leur mérite & de leur éclat aux yeux de l'homme qui ne s'arrête pas à la surface des objets, mais les pénetre, les saisit & les embrasse dans leur ensemble.

Un mauvais réglement suffit pour déconcerter les sages mesures du marquis de Pombal; & si le projet n'échoua pas entiérement, il est certain que les progrès furent aussi lents qu'ils auroient dû être rapides. Le gouvernement défendit aux propriétaires de se regarder comme les maîtres de leurs denrées. Ils n'eurent plus la liberté de faire avec l'étranger des échanges avantageux, de vendre à ceux de leurs concitoyens qui auroient acheté à plus haut prix,

d'attendre le moment favorable pour mieux vendre & faire un plus gros bénéfice. Forcés de recevoir la loi des monopoleurs établis par la cour, ils donnoient habituellement à vil prix & à crédit ce qu'ils auroient pu vendre fort cher & argent comptant ; au lieu de s'enrichir, ils ne fubfiftoient qu'avec peine, & dans les tems marqués la plupart fe trouvoient dans l'impoffibilité de faire les avances de culture. De là, tous les inconvéniens & les triftes effets qui fuivent néceffairement l'indigence du cultivateur. C'eft ainfi que le miniftre frappoit les fondemens de l'édifice qu'il venoit d'élever avec tant de peine & à fi grands frais.

Il arrêta de même les progrès des arts qu'il avoit rappellés dans fa patrie. Les Anglois, Hollandois, François & autres Européens qui venoient s'établir en Portugal, lui faifoient acheter bien cher l'exercice de leurs talens. Il eft à préfumer qu'ils ne vouloient, ni avoir des rivaux, ni fouffrir des concurrens, ni former des éleves. Ils demandoient fans doute à être les feuls fabricans, marchands, manufacturiers dans telle ou telle ville, telle ou telle province. Leur demande, que la faine politique auroit rejetée, étoit exaucée ; & le gouvernement, qui craignoit de fe rendre difficile & de les mécontenter, fe faifoit une loi de leur accorder tout ce qu'ils defiroient. Ce n'étoit affurément pas le moyen de tirer le peuple de fa funefte léthargie, d'en développer les talens, de donner à leurs doigts

l'adresse, à leurs bras la force. Quel bien pouvoit-il résulter du nouveau régime? La cour ne pensoit qu'à expédier gratuitement ou donner à bon marché toutes sortes de privileges exclusifs. Pour leur donner plus de consistance & rendre l'abus plus solemnel, elle avoit soin de ne jamais accorder ces graces sans les revêtir de lettres patentes & apposer le sceau de l'autorité souveraine. A l'ombre & sous la protection du trône, les privilégiés jouissoient tranquillement des fruits du monopole; & pour mettre le prix à leurs services, ils ne prenoient conseil que de la cupidité. Quoiqu'on eût renoncé à l'ancien systême & que le royaume changé au dehors parût plus animé, plus manufacturier, plus marchand, cependant la nation ne s'appercevoit pas qu'elle eût beaucoup gagné à ce changement. L'intérêt public n'en étoit pas moins sacrifié à l'intérêt particulier; la lumiere ne se propageoit pas & restoit concentrée dans une partie infiniment petite du cercle, tandis qu'elle auroit dû en frapper, en éclairer tous les points. Il sortoit, à la vérité, moins d'argent de toutes les provinces du royaume; mais le nombre des pauvres ne diminuoit pas: trop favorisés par les loix, quelques hommes industrieux accumuloient des trésors & retenoient dans leur sein des richesses que le bien de l'état demandoit de faire circuler. Au lieu de s'enrichir en venant vendre leurs marchandises dans les ports, les étrangers parvenoient plus

promptement à l'opulence en fabriquant & vendant les mêmes marchandises dans l'intérieur du royaume. Voilà presque tout l'effet que produisirent les soins du ministere pour ranimer les arts & créer l'industrie.

Les réglemens du marquis de Pombal sur le commerce ne sont pas mieux conçus & ne méritent pas plus d'éloges. Pour rendre le commerce florissant, il n'étoit besoin que de consulter les vrais principes de l'ordre, de ne pas méconnoître les premieres loix de la justice, de respecter les droits inaliénables de l'homme, de laisser en conséquence les sujets maîtres absolus de leurs biens, de leur donner pleine liberté de vendre, acheter, aliéner, échanger dans tous les tems & dans tous les lieux, hors du royaume comme dans le royaume, non-seulement au sein de l'abondance & de la richesse, ainsi que le dicte la raison, mais au milieu même de la misere & de la pauvreté, quoiqu'une prudence trop pusillanime & mal éclairée soit portée dans ces circonstances à mettre des restrictions & des modifications. Des maximes simples n'entroient pas dans la tête du marquis de Pombal. Le ministre ne savoit chercher la vérité que par des voies tortueuses. Il semble que plus un systême étoit compliqué, plus il pensoit à le suivre. Pour juger de la bonté d'une opération, sa regle unique étoit de voir tout ce qu'elle avoit coûté de combinaisons, de peines & de travaux. Ne vous imaginez pas que, pour

relever le commerce du Portugal avec ses colonies, il dira simplement aux sujets du roi son maître : Equipez des vaisseaux, chargez-les des marchandises que les étrangers ou vos concitoyens donnent à meilleur marché ; partez pour nos possessions d'Amérique ; le roi met sous sa protection & vos personnes & votre commerce ; revenez tranquillement avec les richesses & les productions du Nouveau-Monde ; après avoir fait des gains considérables dans l'Amérique, l'Asie & l'Afrique, allez hardiment chez tous les peuples de l'Europe où vous serez assurés de trouver encore un plus grand bénéfice ; hâtez-vous de sortir de la misere, portez l'aisance dans le sein de vos familles : votre bonheur sera mon ouvrage & ma récompense.

Ce n'est pas ainsi que parloit & raisonnoit le ministre despote. La marine coûte au roi, disoit-il, il faut qu'elle lui rapporte ; je destine donc les vaisseaux de sa majesté à porter au Bresil les marchandises d'Europe & à rapporter en Europe les marchandises du Bresil. Je ne veux pourtant pas d'un gouvernement marchand ; un souverain ne peut faire le commerce que par des agens qui ne supportent aucuns frais & trouvent facilement le secret de s'approprier le bénéfice ; bornons-nous à tirer un gros droit pour le fret & à vendre bien chérement la permission de commercer. De simples particuliers qui ne seroient pas réunis en corps s'entre-nuiroient ; ils seroient trop exposés à ne point

payer le gouvernement, ou à le mal payer. Formons donc une compagnie qui ait des fonds, puisse faire face aux accidens imprévus & remplir toujours avec la même fidélité ses engagemens avec l'état. Si elle avoit à craindre la concurrence, il lui feroit impossible d'assurer à la couronne une nouvelle branche de revenu; accordons-lui donc le privilege le plus étendu; couvrons du bouclier des loix ses entreprises & ses monopoles.

Ce mauvais systême une fois admis, le ministre ne s'en départit jamais; il le suivit même avec un aveuglement opiniâtre dans toutes les autres entreprises. Peu content de l'avoir rendu général, il se fit une fausse gloire de le maintenir de tout son crédit; il alla même plus d'une fois jusqu'à employer la violence pour lui donner une nouvelle consistance, & l'établir sur un fondement plus solide.

Par ordre du gouvernement, le commerce intérieur & celui des côtes perdirent la liberté qui en fait l'ame, & gémirent sous l'oppression des sociétés, d'autant plus funestes à l'état, qu'elles pouvoient donner sans cesse un nouvel essor à leur insatiable cupidité.

Les réglemens insensés & meurtriers frapperent de grands coups sur toutes les têtes, & ne cessoient de creuser les plaies profondes qu'ils avoient faites aux infortunés citoyens. Il n'est point d'ennemi plus à craindre, de fléau plus redoutable pour les royaumes, que ces corps à

privileges exclusifs, dont l'essence consiste à sapper le bien de tous pour leur bien particulier, & à recueillir la richesse publique pour en composer leur fortune.

Les compagnies portugaises désoloient l'état. Elles n'avoient, ce semble, d'autre occupation que de vuider les greniers & les caves des propriétaires fonciers, sans en jamais remplir les bourses, de jeter perpétuellement la faux dans des champs qui n'étoient pas les leurs, de lier par la misere les bras du cultivateur découragé, & de mettre à contribution tout le royaume.

Malgré la sévérité des ordonnances & la rigueur des peines, elles n'exerçoient pas toujours avec la même tranquillité leurs concussions légales.

Excédés par les injustices, les vexations, l'oppression, les esprits s'irritèrent & franchirent plus d'une fois les bornes du devoir; il y eut des émeutes, des séditions, des meurtres. Mais hélas! malheur à l'esclave qui, ne pouvant s'agiter sous les chaînes dont une barbare main le surcharge, & n'a pas assez de force pour les secouer, en vient dans un moment de fureur & de désespoir jusqu'à faire un violent effort pour les briser; il manque son coup & retombe sans espérance & sans force. Il a irrité l'oppresseur, il ne le fléchira point par une longue docilité. Quoiqu'il cede désormais sans résistance, il n'en sentira pas moins ses liens se resserrer, son infortune s'accroître. Le peuple

du Portugal l'éprouva. Toutes les fois qu'il voulut revendiquer la libre diſpoſition de ſes biens, & qu'il ſe ſouleva contre un régime deſtructeur des droits les plus ſacrés, le gouvernement vint promptement au ſecours des compagnies, les défendit de tout ſon pouvoir, & les rendit audacieuſement triomphantes.

Après avoir puni ſéverement les plus mutins & fait rentrer les ſéditieux dans le devoir, on renouvelloit les ordonnances, on confirmoit les privileges, on décernoit de plus grandes peines contre les infracteurs; on prévint par la terreur les éclats du mécontentement.

C'eſt ainſi que les obſtacles diſparoiſſoient pour ne plus reparoître: la plus aveugle & la plus funeſte des politiques prenoit facilement racine & s'étendoit également par-tout, ſans avoir à craindre des oppoſitions nouvelles.

Le malheureux peuple ſe repentit amérement d'une réſiſtance inſenſée; il ne retira de quelques inſtans de licence, d'autre fruit que de ſe perdre dans l'abyme du plus dur eſclavage.

Si le miniſtre répara le délabrement des finances, on ne peut approuver les moyens qu'il prit pour le réparer. Il alla d'abord à cette fin par la voie des emprunts; & loin de diminuer, il augmenta les dépenſes de la couronne. Les revenus du roi monterent plus haut qu'ils n'avoient pu s'élever ſous la plupart des regnes antérieurs. Mais les prédéceſſeurs du miniſtre n'avoient pas encore penſé à vendre aux plus

offrans des privileges exclusifs, des graces particulieres; ils n'avoient garde de jeter le souverain dans des entreprises, lucratives il est vrai, mais qui le faisoient descendre jusqu'au niveau des sujets; ils ignoroient enfin une foule d'autres manœuvres qui décelent l'homme qui, dans le corps social, n'a égard qu'à la tête & s'embarrasse peu, pour lui donner quelque vigueur, de dessécher les membres; l'homme qui, dans la balance des moyens, pese uniquement les avantages du moment & ne place jamais les désavantages durables; l'homme enfin qui se persuade que le prince n'est pas riche s'il n'a dans ses mains toutes les richesses de ses états.

Avec des soins & par degrés, le marquis de Pombal mit un parfait équilibre entre les dépenses & les revenus du monarque; il alla même jusqu'à faire des épargnes & décharger la dette publique; il ne trouva pas en même tems le secret de soulager le peuple & d'en diminuer les charges. Il ne corrigea rien, ni pour les impôts, ni pour la maniere de les percevoir. On continua, sous son administration, à taxer plus ou moins tous les articles de consommation, à mettre de gros droits de sortie sur les marchandises & les denrées du pays, sans doute pour en faciliter & encourager l'exportation; à ne permettre qu'à prix d'argent l'introduction des productions & des marchandises étrangeres, apparemment pour mieux fournir aux citoyens le moyen d'acheter à meilleur compté, à varier les

les taxes à l'infini ; à retenir pour les droits de sa majesté, quatre negres sur vingt amenés d'Afrique, & à les vendre comme de vils animaux dans les marchés publics.

Ces opérations ne supposent & n'exigent pas de grands talens : je cherche encore l'habileté dans le même ministre, lorsque je le vois qui fait passer le produit de l'impôt par plusieurs mains, dont aucune ne s'en dessaisit en restant vuide. Douannes & autres bâtimens à entretenir, armées d'employés & de commis à soudoyer, directeurs & receveurs à payer, fermiers à enrichir ; on ne connoît pas en Portugal de voie plus simple, plus facile & moins coûteuse pour recueillir les impositions. Est-il surprenant que le lingot, tiré avec effort par toutes ces filieres, n'arrive dans les coffres du roi que réduit au moins à la moitié ?

On loua beaucoup le marquis de Pombal d'avoir jeté des yeux de pitié sur les dernieres & les plus nombreuses classes de citoyens, de leur avoir fourni les moyens de se tirer d'une oisiveté souvent forcée, & de subsister par le travail. Pour bien juger de cette opération, il faut la mettre vis-à-vis d'une autre dont on ne parle pas, & sur laquelle je ne puis garder le silence. La main bienfaisante qui procuroit du travail & assuroit des salaires, étoit en même tems une main cruelle qui enlevoit doucement, j'en conviens, mais inhumainement, les fruits arrosés de la sueur de l'indigence, ces fruits qu'elle ne devoit pas

toucher puiſqu'ils n'étoient pas les ſiens. Le bien qu'elle faiſoit d'un côté, elle avoit le perfide ſecret de le détruire de l'autre. Le miniſtre ſe déclare grand partiſan des loteries ; il maintient les anciennes & en établit de nouvelles ; il aimoit cet impôt : perſonne n'oſe s'en plaindre, puiſqu'il eſt volontaire. Par cet appât trompeur il attiroit, il ſéduiſoit, il ruinoit le peuple. Préſentez, même de loin, au pauvre le fantôme de la fortune ; à cette vue ſes deſirs s'enflamment, il s'agite, il ſe tourmente, il s'épuiſe, il ſacrifie tout, il ſe vendra lui-même, ſi on le veut, pour courir après l'objet fatal qui lui faſcine l'eſprit & tranſporte ſon cœur. La miſere eſt naturellement avide ; & plus elle eſt avide, plus elle eſt aveugle : dans ſon ardeur impétueuſe elle ne balance preſque jamais de ſe deſſaiſir de ce qui lui reſte pour ſe livrer à la pourſuite de ce qui lui manque : rien de plus facile que de lui donner le change ; elle prendra, tant que vous le voudrez, l'apparence vaine & fugitive du bonheur pour le bonheur lui-même ; à l'eſpérance la plus fauſſe & la plus ſtupide de jouir d'un meilleur ſort, vous le verrez faire conſtamment des efforts qui, au lieu de le mettre dans une ſituation plus douce, ne ſervent qu'à l'enfoncer plus avant dans l'abyme. Les loteries en fourniſſent la triſte & trop conſtante démonſtration : ce ſont les pauvres qui en ſupportent les frais & en font preſque tout le gain. Dans les divers bureaux, vous ſerez toujours preſſé

par la foule du peuple ; chaque tirage eſt un coup terrible qui abat ou écraſe un million de malheureux ; mais la multitude groſſiere ne revient jamais de ſon erreur & ne ſe laſſe pas d'en être la victime : les pauvres (& un plus grand nombre s'ils ſont pauvres) courent toujours avec la même fureur pour acheter comptant les cédules fatales qui les abuſent & qui ſemblent ne les charmer quelques inſtans par une image riante, que pour les replonger enſuite dans de nouvelles horreurs.

Cette cruelle inſtitution, l'on auroit bien de la peine à la ſupporter, quand même elle tourneroit toute au profit du monarque ; mais on ne peut ſe défendre d'une ſurpriſe extrême, quand on apprend qu'une religieuſe, une abeſſe revêtue d'un des plus riches bénéfices (& pour dire tout en un mot, la fœur du marquis de Pombal) retiroit elle ſeule tout le produit d'une de ces loteries. L'hiſtoire ne fournit pas un pareil trait. L'homme en place, toujours plus craintif, n'affiche pas ſes vexations & ſes tyrannies : s'il preſſe la tête du peuple par la charge de quelque impôt (1) qu'un intérêt particulier lui inſpire, c'eſt ſous l'apparence des beſoins de l'état & à l'ombre du trône.

Puiſque nous avons rapporté les faits qui dépoſeront à jamais contre la mémoire du marquis

(1) Nous avons déjà obſervé que les loteries en étoient réellement un, & d'un genre funeſte.

de Pombal, nous manquerions à cette justice exacte dont nous nous faisons un devoir, si nous passions sous silence ceux qui parlent en sa faveur.

Il y eut un moment où il montra dans tout leur éclat les plus grandes & les plus touchantes qualités, où il força l'envie même de se taire & mérita la plus vive reconnoissance de ses compatriotes. Cette époque si glorieuse au ministre est celle que les Portugais ne rappellent encore qu'avec effroi; ce jour de désolation où Lisbonne éprouva tant de fléaux qu'elle pouvoit douter de son existence, où la terre s'entr'ouvrit avec fracas & menaça de l'ensevelir toute entiere, où enfin tous les élémens conjurés détruisirent une grande partie de ses habitans. Je m'applaudis de n'avoir pas à peindre en détail cet horrible désastre; si mon sujet exige que j'en parle, c'est uniquement pour faire connoître tout ce que Lisbonne, dans cet affreux désordre, dut à la vigilance & aux talens de l'homme qui la gouvernoit. Les maisons & les édifices même les plus solides ne peuvent résister à la violence des secousses; ils s'écroulent de toutes parts; la terre vomit des feux qui s'attachent aux autres bâtimens & les consument; des vents impétueux poussent en divers sens les flammes & rendent l'embrasement général; la mer courroucée a franchi ses limites, le fleuve se déborde avec fureur, les vaisseaux brisés par la tempête font disparoître les eaux sous leurs vastes débris & sous un nombre presqu'infini de cadavres; dans

la ville, les enfans, les infirmes, les vieillards périssent presque tous, ou écrasés par la chûte des maisons, ou consumés par les flammes. On ne peut pas compter les victimes; ce n'est même qu'à travers les plus grands périls & en affrontant mille fois la mort, qu'on a le bonheur de se sauver. Dans ce bouleversement universel ne voyons que le ministre. Le marquis de Pombal semble se reproduire; il se trouve par tout où il y a des malheureux, arrache d'entre les bras de la mort une foule innombrable d'habitans; il communique son zele & son ardeur aux ames sensibles; son exemple, ses discours, les éloges qu'il donne, les récompenses qu'il promet multiplient les sauveurs de leurs concitoyens. A la tête de ces héros, le marquis de Pombal pénetre dans les maisons plus qu'à demi ruinées par le tremblement ou ravagées par le feu; il en arrache tous ceux que la foiblesse, l'âge, les infirmités retiennent, & dont la mort, sans un prompt secours, eût été inévitable. On ne voyoit dans les rues & les places publiques que des gens blessés, épuisés de sang & de forces, expirans; la commisération fait bientôt disparoître ce théatre d'horreur. Du milieu même des ruines embrasées ou fumantes on retire des hommes froissés, ensanglantés, à demi morts. Jamais des hommes souffrans ne furent traités avec plus de soin. Le monarque lui-même, pour leur procurer une nourriture plus délicate, réduisit sa table aux mets les plus communs. La reine, ses filles, &

à leur exemple toutes les dames de la cour préparoient le linge & les remedes pour les bleſſés & les autres malades. Peu contens de viſiter ces infortunés, les plus grands ſeigneurs préſidoient à leur traitement & y portoient la main. Ces fonctions, non-ſeulement les plus conſolantes, les plus nobles même dont ils ſe fuſſent jamais acquittés, méritoient des couronnes civiques.

Dans les grandes calamités ſe commettent preſque toujours les grands crimes; libres alors ou moins ſurveillées, les paſſions violentes ſe portent ſans crainte comme ſans remords aux derniers excès. Les malfaiteurs de toute eſpece rompent leurs liens ou en ſont dégagés par des mains charitables. Ils profitent du malheur public & du déſordre pour exercer les plus horribles cruautés: ils ſe répandent dans toute la ville & en redoublent la terreur; ils enfoncent les portes, pénetrent dans les maiſons, pillent, volent, aſſaſſinent, maſſacrent & ne paroiſſent pas moins altérés de ſang que brûlés par la ſoif de l'or.

Pour le ſalut de Lisbonne, leur fureur n'eut qu'un moment; elle fut punie ou réprimée preſqu'auſſi-tôt qu'elle éclata. On multiplie les corps-de-gardes dans les places & les principales rues; différens détachemens marchent ſans ceſſe contre les perturbateurs de la tranquillité publique; les coupables condamnés en même tems que ſaiſis, expirent dans les ſupplices. On n'a plus à redouter les crimes & les violences; la plupart des criminels n'exiſtent plus, & les autres ont

fui devant le glaive toujours tiré & toujours menaçant d'une juſtice inexorable.

Un tribunal dont les membres ſe diſtinguent par leur zele, leurs lumieres, leur amour de l'ordre, vient d'être érigé pour juger en dernier reſſort les affaires imprévues ou preſſantes, punir les délits & veiller au maintien des loix. Il arrête la licence, termine les querelles, diminue la terreur du citoyen & raſſure le commerce.

Devenu le tombeau d'une partie de ſes habitans, Lisbonne craint la déſertion des autres. On ne voit de toutes parts que des malheureux égarés par le déſeſpoir, errans, fugitifs, ſans reſſource, ſans vue raiſonnable, ſe dérobant à un ſujet de crainte pour ſe précipiter dans les plus cruelles horreurs, allant par une voie plus certaine à la mort qu'ils veulent éviter. Après avoir perdu leurs biens, leurs amis, leurs parens, ils ſe hâtent de ſortir d'une ville qui n'eſt plus & qu'ils n'eſperent pas de voir jamais renaître de ſes triſtes debris; la frayeur ſupplée aux forces ou les ranime; ils s'éloignent, ces infortunés, avec la plus grande vîteſſe d'une terre de feu qu'ils croient avoir dévoré tout ce qu'elle renfermoit, & s'être anéantie elle-même. Comment raſſurer ces eſprits effarouchés? comment rappeller ces cœurs déſolés aux douceurs de l'eſpérance, & ramener un peuple que l'épouvante mettoit en fuite? Le marquis de Pombal le tenta & y réuſſit. Rendus à la patrie, ces bons citoyens n'eurent pas à ſe repentir de leur docilité. Les

coffres du roi leur furent ouverts ; ils y puiserent des secours abondans ; aux soulagemens actuels on joignit de magnifiques promesses pour l'avenir.

Dans les plus tristes circonstances ils ne souffrirent pas du besoin ; des sentimens plus doux prirent la place des passions tristes & cruelles qui les agitoient ; ils ne regarderent plus leurs maux comme sans remedes, ils entrevirent les moyens de rétablir leurs affaires ; ils conçurent même des projets de fortune.

On n'entend plus de bruit souterrein ; la commotion cesse de se faire sentir ; la terre a vomi toutes ses flammes. Cependant la crainte & la frayeur durent encore. Les soins, comme il est naturel de le faire, sont d'abord donnés aux personnes qu'on peut sauver ; les morts se trouvent en trop grand nombre, on ne les inhume pas, les bras manquent pour les inhumer. Cette nécessité aura des suites fâcheuses ; les cadavres se corrompent, l'air est infecté, les maladies se répandent & font de grands ravages, l'épidémie devient à chaque instant plus contagieuse ; le trouble & l'effroi recommencent ; on est menacé de la peste, comment la prévenir ?

A la voix du ministre, des hommes généreux affrontent la mort pour sauver leurs freres, & se jettent au milieu de la corruption ; ils brûlent avec la chaux vive les cadavres dans des fosses extrêmement profondes ; le reste est porté dans le fleuve ou à la mer. Par ces actes héroïques

la contagion se dissipe bientôt, la salubrité revient, les malades recouvrent la santé ; les esprits se calment.

Si Lisbonne n'eût pas eu, dans ce désastre, un homme de génie à la tête du gouvernement, elle n'auroit pas échappé aux horreurs de la famine. Les vivres devenoient rares; il paroissoit bien difficile de s'en procurer. On ne devoit pas se promettre que l'amour de la vie ne l'emporteroit pas sur l'amour des richesses, & que par l'appât du gain, les marchands & les habitans des villes & des provinces voisines s'exposeroient à périr pour aller au secours de la capitale. Cependant les denrées & les subsistances ne manquerent pas; les magasins & les boutiques toujours ouverts, étoient assez bien fournis; si les prix monterent un peu haut, ils ne devinrent jamais exorbitans & au-dessus des facultés du citoyen un peu aisé. Tout le monde convient que cet approvisionnement est dû aux soins, aux sages précautions & à la prévoyance du marquis de Pombal.

Dans tous les environs de Lisbonne, les marchands & les propriétaires reçurent des ordres rigoureux de ne pas se défaire de leurs denrées jusqu'à ce que les habitans de la capitale en fussent abondamment pourvus. De peur que la cupidité ne profitât du besoin & ne s'enrichît aux dépens des malheureux, on employa les réglemens pour la contenir. Les divers articles de consommation journaliere furent taxés selon

leur juste valeur; on soumet les marchands à des inspections fréquentes, & leurs contraventions ne restent pas impunies.

Ces gênes auroient tôt ou tard produit un effet directement contraire aux vues du gouvernement, si le premier ministre n'avoit pris en même tems des moyens plus doux. Il remue, il gagne les cœurs des bons sujets & les fait voler au secours de leurs semblables. Graces, promesses, récompenses de toute espece, rien n'est oublié de ce qui peut exciter parmi les marchands la plus grande concurrence. Des droits mis sur les denrées de premiere nécessité, les uns sont ôtés entiérement, les autres beaucoup diminués. Le commerce, quel qu'il soit, s'anime & prend un cours plus rapide à mesure qu'on leve les obstacles qui l'arrêtent. Lisbonne l'éprouva dans la détresse; par mer & par terre il lui vint des secours aussi prompts qu'abondans; des bâtimens chargés de toutes sortes de provisions se pressoient à chaque instant dans son port; des voitures sans nombre remplissoient ses revenus & lui apportoient les mêmes denrées.

C'est ainsi, qu'heureuse dans son malheur, cette capitale n'étoit jamais poussée vers sa destruction, sans voir une main également puissante & vigoureuse, qui l'arrêtoit sur le penchant & l'empêchoit de tomber dans l'abyme. Ses fastes ne présentent pas de plus beau trait. Autant de fois dut-elle son salut à un même homme?

Bientôt, par les sages dispositions d'un zele

éclairé, le peuple qui erroit en se lamentant eſt logé, vêtu, nourri, & ne se reſſent plus du déſaſtre : le marchand, revenu de ſes vives alarmes, reprend ſon commerce & continue à ſervir ſa patrie. L'artiſan rentre dans ſa boutique, ou travaille avec ſécurité dans des barraques conſtruites au milieu des champs.

On a préſenté à l'admiration, comme un chef-d'œuvre de politique, les trois ordonnances qui, dans l'eſpace de huit jours, coulerent ſans interruption de la féconde plume du miniſtre & inonderent le public. Cette application, ce zele ne démontrent ni les lumieres ni les talens ; on pourroit même en tirer des concluſions peu favorables au mérite & à l'intelligence du miniſtre. Le bonheur des peuples ne jette pas dans de ſi vives agitations, produit moins de travaux. On a auprès de ſoi ce qu'il faut pour le faire ; quand on ne le trouve pas, c'eſt preſque toujours pour avoir voulu en chercher les cauſes trop loin.

Des édits exceſſivement multipliés dans un très-court eſpace de tems, étoient donc plus propres à donner de grands embarras qu'à produire de grands effets. Ils devoient néceſſairement ſe contrarier, s'entre-détruire. Le miniſtre ſe trompa ſur ce point, mais il réuſſit dans d'autres ; paſſons encore ſur les moyens qu'il employa ; les ſages meſures qu'il prit les font oublier.

Un jour de déſaſtre a détruit l'ouvrage des

ſiecles. La plus belle partie de Lisbonne n'eſt plus. Des maiſons ſans nombre, le palais du roi, plus de deux cents égliſes ou chapelles, ſans y comprendre l'égliſe du patriarche, les édifices publics ne ſont que de vaſtes ruines. Le tréſor royal, les diamans de la couronne, les richeſſes des habitans & d'une foule d'étrangers ont été enſevelis dans les entrailles de la terre ou conſumés par les flammes. On fait monter les pertes de la nation à deux milliarts. Au milieu de ce chaos, le miniſtre forme des plans & les exécute. A travers des monceaux de ruines, il bâtit une ville, on aligne les rues, les anciens matériaux ſont tous employés, les planches & les bois de charpente entrent de toutes parts à Lisbonne ſans payer de droits. Comme l'ouvrage n'avance pas aſſez, les Hollandois reçoivent commiſſion de conſtruire en bois des maiſons; elles arrivent, on n'a plus qu'à les aſſembler & à les enduire. Un jour ſuffit pour élever des habitations dont les fondemens n'exiſtoient pas la veille.

Le déſaſtre de la capitale avoit frappé toute la nation: dans le malheur les hommes ſe rapprochent; leur deſir commun eſt le bien public. Pour l'opérer, leurs vœux & leurs moyens s'accordent. Les eſprits impatiens du joug rentrent aiſément dans le devoir, & également bien diſpoſés par l'adverſité commune, ils ſont ſuſceptibles de tous les mouvemens que voudra leur imprimer une main habile.

Fut-il jamais de moment plus favorable pour hâter une grande révolution ! Le miniſtre ne le reconnut pas ou ne voulut pas le reconnoître ; ſon caractere reprit le deſſus. Toujours dominé par ſon orgueil farouche, il revint à ſon ancienne méthode, & ne voulut point donner d'autres fondemens à ſon empire que la terreur & l'effroi.

Si le miniſtre de Portugal fut attendri un moment & mérita bien de ſa nation, ſon triomphe ne fut pas de longue durée ; aux bénédictions ſuccéderent bientôt les anathêmes, & ce changement fut ſon propre ouvrage. Il ſe plut à tourmenter l'état qu'il venoit de ſauver. Quoiqu'il n'épargnât pas le peuple, ſes coups les plus violens tomboient toujours ſur les grands du royaume & les écraſoient ; ceux-ci voulurent ſe venger. La colere, la haine, le déſeſpoir rompent tôt ou tard les plus fortes digues & ſe rendent redoutables à ceux qui les ont irritées.

Il y eut une conſpiration, la trame en fut ſecrétement ourdie, & rien ne tranſpira. Les conjurés choiſiſſent le moment favorable à l'exécution de leur deſſein, ils concertent leurs meſures, attentent à la vie du roi. Le coup fut manqué. Les coupables ne furent pas connus, les innocens tremblerent & reſſentirent toutes les impreſſions de la terreur. On ne ſait rien, on ne veut rien ſavoir, tout le monde ſe tient dans un morne ſilence ; on n'oſe s'enviſager,

de peur qu'un regard embarrassé ne donne lieu à des soupçons, ne soit pris pour des preuves; le gouvernement publie des édits, ordonne des perquisitions, interdit tout commerce par mer & par terre, promet aux délateurs de grandes récompenses. Ses soins eurent l'effet qu'il desiroit; les chefs de la conjuration & leurs complices sont découverts, saisis, chargés de fer; le procès & le jugement ne languissent pas; on se hâte de dresser des échafauds & des bûchers; le plus beau sang du Portugal coule à grands flots, les deux maisons les plus illustres du royaume sont éteintes.

Si le complot n'a jamais existé, comme bien des gens l'ont pensé, & même écrit, si ce n'étoit point un attentat contre la personne du roi, si le valet-de-chambre du monarque, qu'on croyoit s'en retourner seul dans la voiture, étoit la victime que les prétendus conjurés vouloient immoler à la vengeance (& c'est ici l'opinion d'une foule de Portugais), si le crime n'a rien de bien avéré & qu'on puisse le regarder comme un problême, que penser du ministre?

Après cette sanglante exécution, le marquis de Pombal s'occupa d'un plus grand objet; il commença ce singulier événement que nous avons vu & que nous ne croirions pas s'il n'étoit arrivé de nos jours: événement unique dans son espece; car la destruction des Templiers, quoi qu'on en dise, ne lui ressemble pas.

Si le ministre de Portugal ne conçut pas ce

projet, il mit la main à l'œuvre ; & tandis qu'ailleurs on n'osoit pas encore le tenter, déjà il l'avoit exécuté. Sans accusation, sans preuves, sans forme juridique, par voie de fait, le Portugal fut délivré pour toujours de ce corps de religieux, redoutables selon les uns, utiles selon les autres, mais qui rendoient à l'état le service de se dévouer aux fonctions les plus pénibles & les plus dégoûtantes, d'embrasser toutes les œuvres de zele & de charité, de consacrer leurs soins & leurs talens à faire de bons citoyens en formant les jeunes gens à la vertu. On alla les chercher jusqu'aux Indes, on les arracha du Maragnan qu'ils avoient mis en grande partie sur le même pied que le Paraguai.

On les poursuivit dans les bois, où ils passoient leur vie à réunir, polisser des sauvages errans & farouches. Saisis comme des scélérats, ils coururent long-tems de mer en mer, toujours dans la cruelle incertitude de leur sort. On finit par les jeter sur une côte étrangere, en les condamnant à traîner le reste de leurs jours dans l'exil, la douleur & la misere. Ceux d'entre eux que le gouvernement ne daigna pas envelopper dans la proscription générale, subirent un jugement plus rigoureux. On creusa bien avant sous terre des cachots pour les y enfermer, sans espérance de revoir jamais la lumiere, sans communication les uns avec les autres, sans relations avec leurs parens ou leurs amis, sans consolation

dans leurs peines, ſans ſecours dans leurs maux ; gardés à vue par des ſoldats lorſqu'ils prenoient leur nourriture.... Mais détournons la vue : cette ſcene d'horreurs excite trop fortement l'indignation & la pitié ; la pitié pour un ſi grand nombre d'infortunés, l'indignation contre l'homme de ſang qui les immoloit à ſa haine. Qu'on ne ſoit pas ſurpris de ce langage & qu'on me le pardonne. L'innocence & le malheur réunis ne feront jamais pour moi un vain ſpectacle. Je n'ai ni la force ni le courage de me roidir contre l'impulſion irréſiſtible d'une ame droite & compatiſſante ; & j'oſerai, malgré les fureurs de la paſſion, les cris du préjugé, plaindre l'homme vertueux, le défendre, eh, que ne puis-je dire le conſoler !

Semblable à ces hommes implacables, qui pouſſent encore du pied les cadavres qu'ils viennent de percer de mille coups, le miniſtre, pour compléter ſa vengeance, joignit à tant d'actes inhumains le mépris & les injures. Il voulut même les rendre immortels, en les faiſant paſſer dans des écrits. Les ouvrages qui parurent en langue portugaiſe contre les malheureux qu'il avoit faits, étoient la plupart des productions de ſa plume ; du moins le public les lui attribue, & par-tout on y reconnoît la trempe de ſon ame & le caractere de ſon eſprit.

Le regne du marquis de Pombal fut encore long. Il dura trop pour une nation opprimée qui traînoit avec douleur un joug de fer, il dura trop pour la gloire du miniſtre. Les années qui ſuivirent

ſuivirent reſſemblerent toutes à celles qui avoient précédé ; il ne ſe départit jamais de ce deſpotiſme odieux dont il s'étoit fait un ſyſtême. Ce fut toujours le même mépris pour la nobleſſe ; & ce qui ne paroît pas croyable, c'eſt qu'il ne lui étoit pas permis d'entrer au ſervice. Cette permiſſion, conſtamment refuſée aux perſonnes de condition, n'eſt accordée qu'aux flatteurs ou aux amis du miniſtre. Ses créatures & les étrangers obtiennent ſeuls les diſtinctions militaires ; ſi le peuple jouit de quelqu'apparence de liberté, c'eſt parce qu'il ſait concentrer ſa douleur & ſe tait. Sur les plus légers indices, ſur les moindres ſoupçons, plus ſouvent encore ſans ſoupçons, ſans indices, par humeur, par antipathie, les proſcriptions continuent, & frappent les têtes les plus reſpectables. Le Portugal eſt couvert de deuil & en proie à la déſolation. Les priſons ne ſuffiſent plus ; les perſonnes que la force condamne à être privées de leur liberté, iront en Afrique ou dans les Indes en pleurer la perte. Les plus dignes citoyens courent les plus grands riſques & ſont les plus expoſés aux diſgraces, s'ils ne ſe jettent pas dans le ſein de l'étranger pour y trouver un aſyle. Ils ſont tous les jours brutalement renverſés par la main qui devoit les ſoutenir. Ces hommes vertueux qui rougiroient d'avoir à ſe reprocher la foibleſſe de flatter des paſſions fieres & puiſſantes, s'ils ne cachent pas leurs ſentimens généreux, ne tarderont pas à tomber ſous le glaive du perſécuteur.

Une diſgrace complete vint fermer enfin les cœurs à la crainte. A la mort du roi Joſeph, le marquis de Pombal fut exilé. La proſpérité ne lui avoit donné que des flatteurs, l'adverſité ne lui laiſſa point d'amis. Le peuple ſe vengea ſur ce qui reſtoit de lui dans la capitale, je veux dire ſur ſon buſte qu'il avoit fait orgueilleuſement placer au-deſſous de la ſtatue de ſon maître.

C'en eſt aſſez, finiſſons : le terme des violences eſt arrivé. Ici commence un nouvel état de choſes ; des mains paternelles portent le ſceptre, les plus pures vertus embelliſſent le trône, l'état ne préſente qu'une grande famille dont les chefs & les membres étroitement unis ſont heureux les uns par les autres. Puiſſe un regne ſi doux égaler par ſa durée les plus longs regnes ! Puiſſé-je en être un jour le fidele hiſtorien comme j'en fus un moment le témoin & comme j'en ſuis l'admirateur ſincere !

La nation Portugaiſe a cueilli dans tous les genres de littérature plus de lauriers qu'on ne le croit communément. Ses écrivains ont imité dans leur goût le ton des Eſpagnols, autrefois leurs maîtres, & toujours leurs voiſins ; c'eſt cette gravité qui marche à pas lents, environnée d'un noble appareil ; cette imagination plus forte & plus élevée que gracieuſe, plus propre aux grands tableaux qu'aux peintures d'agrément ; cet eſprit plus amateur des hautes ſciences que de la littérature fine & légere, plus porté à réfléchir qu'à éblouir par des étincelles. Les Por-

tugais ont eu en proportion autant d'auteurs afcétiques, de commentateurs de l'Ecriture-Sainte, de cafuiftes, de théologiens & de prédicateurs, que les Efpagnols : nous pafferons par-deffus cette tourbe feche & ingrate. Les noms de Sa, de Henriqués de Magallian, de Faafeca, de Fagundés, d'Oforio, de Dias, &c. ne peuvent pas illuftrer une nation. Emmanuel Cofta, Pierre & fur-tout Emmanuel Barbofa, font des jurifconfultes avantageufement connus, non-feulement en Portugal, mais encore parmi ceux des étrangers qui ont excellé dans cette matiere, tels que les Italiens.

Les notes que Pegafe a ajoutées au recueil d'ordonnances & autres loix portugaifes, fe lifent avec fruit. L'auteur en auroit recueilli plus de gloire, s'il avoit mieux ménagé fon érudition, ordinairement mal appliquée, peu combinée &, fi je puis ainfi dire, penfante.

Le Traité d'Antoine Gama fur le devoir d'adminiftrer les facremens aux fuppliciés, à qui on les refufoit autrefois, affure la bonté de fon jugement & la fenfibilité de fon cœur. Quelle cruauté n'étoit-ce pas de priver de toute confolation ces hommes mourans dans les tourmens les plus douloureux, écrafés fous le poids du défefpoir & de l'opprobre ? Une erreur auffi dangereufe n'a que trop long-tems régné & fait un très-grand vuide dans l'hiftoire des progrès de l'efprit humain. L'écrivain qui a pris la plume pour la combattre, mérite que fon nom,

inscrit dans les fastes de l'humanité, ne périsse point enseveli sous la ruine des siecles.

François Macedo fut un des flambeaux de son tems, qui jeta néanmoins quelquefois une fausse lumiere. Il a écrit sur une foule de sujets, en prose comme en poésie, avec des talens & une grande étendue de connoissances; mais il a peu de jugement & de bonne critique. Son esprit, vacillant au milieu des opinions, penche tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Quand on ne sait pas donner une consistance à ses idées, quel trouble ne répand-on pas dans l'esprit des lecteurs qui ne sont pas éclairés! Macedo soutint des theses sur toutes les sciences, & devint un improvisateur renommé, ayant répondu, en vers faits sans préparation, à ce qu'on lui demanda pendant plusieurs jours.

Grammairien, prédicateur, musicien, poëte, antiquaire, historien, politique, moraliste, André de Resende n'est pas un de ces auteurs qui, pour avoir voulu tant embrasser de choses, n'ont réussi dans rien, ont ignoré tout en confondant tout. Ses Antiquités & ses Délices du Portugal sont deux ouvrages que la raison, les recherches, le choix des lumieres rendent curieux & importans.

Dans les discours & les dissertations littéraires de Corréa, on voit l'écrivain instruit & exercé.

Antoine Govéa, plus connu que les autres auteurs qui ont porté le même nom, a partagé ses talens entre la jurisprudence & la littérature.

Quelques-unes de ses épigrammes finissent par une pointe délicatement aiguisée, & ses éditions de Virgile & de Térence sont accompagnées de notes utiles. Depuis son tems on a si fort travaillé sur ces deux inimitables modeles de l'antiquité, que les éditions de Govéa ont presqu'entiérement été condamnées à un méprisable oubli.

Pierre Nonnius peut être cité, non pas tant à cause de ses ouvrages de médecine, que de ceux qui regardent les mathématiques. Il vivoit dans un siecle d'ambition, où l'on couroit avec ardeur après la gloire de découvrir des terres inconnues & de subjuguer les nations du Nouveau-Monde, chez lesquelles on avoit à peine pénétré. Aussi la plupart de ses productions roulent-elles sur la navigation. Elles étoient bonnes alors; mais elles ont été effacées par beaucoup d'autres subséquentes, où l'expérience & l'observation se prêtent la main de concert.

La Grammaire latine d'Emmanuel Alvarez est composée de regles solides que l'auteur a su appuyer sur des exemples choisis & tirés des anciens. Ces regles sont peu nombreuses, claires, faciles à apprendre & à la portée commune. Antoine de Velez y a fait un commentaire plus convenable aux savans qu'aux personnes qui ne sont guere instruites.

Le premier qui ait crayonné le tableau de l'Ethiopie est François Alvarez dans la relation de son voyage. Sa plume n'a pas de l'énergie

& n'eſt pas aſſez élevée pour exprimer les grands traits. Vrai, il ne décrit que des faits ſûrs, & il écarte avec ſoin tous ces merveilleux menſonges qui ſont ordinairement la bordure des cadres hiſtoriques; il parle de ce qu'il a vu, ſans s'abandonner à une imagination gaie & folâtre, qui ne cherche qu'à plaire : ce qui a fait eſtimer ſon ouvrage par Bodin & par pluſieurs autres.

On a de Goez une production plus rare que curieuſe ſur la religion & les mœurs des Ethiopiens. Son Hiſtoire du roi Emmanuel & ſa Chronique du prince Don Juan II ſont beaucoup meilleures, à quelques omiſſions près; car la tâche d'un biographe eſt non-ſeulement de dire des vérités ſur ſon héros, mais encore de n'en paſſer aucune ſous ſilence.

Garcias de Reſende a écrit la Vie du roi Jean II d'un ſtyle prolixe & avec des détails fatigans. Si elle étoit remaniée par une main habile, que les matériaux en fuſſent élagués & diſpoſés avec ordre, elle deviendroit très-intéreſſante.

La Vie de Jean de Caſtro, quatrieme vice-roi des Indes, a donné à Freire de Andrada une célébrité qui l'a mis au nombre des auteurs les plus élégans du Portugal. Ses poéſies ſont des peintures vivifiées par le ſentiment, la nature & la vérité : penſées agréables, expreſſions délicieuſes, ſtyle doux & inſinuant, harmonie imitative.

La Relation hiſtorique que Jérôme Lobo a tracée de l'Abyſſinie réunit le double mérite de l'inſtruction & de l'amuſement, qui ſe fortifient l'un par l'autre : elle a été traduite en françois.

Ferdinand Lopez de Caſtaneda a fait l'hiſtoire de ce qu'il avoit vu dans les Indes; & comme il n'avoit pas vu à travers le bandeau des préjugés, qu'il avoit le coup-d'œil d'obſervation & l'énergie du raiſonnement, ſa production eſt pleine de choſes ſolides.

L'Europe, l'Aſie, l'Afrique Portugaiſe de Faria de Souza (1) ſont d'un écrivain laborieux, patient, propre aux recherches, mais qui ne ſait pas ſe reſſerrer dans ſa matiere. La préciſion des faits & des idées eſt un talent auſſi néceſſaire que difficile à trouver.

Pour donner une opinion favorable de l'Hiſtoire de l'Aſie & des Indes, par Barros, nous dirons qu'elle a été continuée, & que de Thou, trop bon hiſtorien lui-même pour qu'on ne s'en rapporte pas à ſon jugement, l'a beaucoup louée.

On a tout lieu de croire que Vaſco Lobeira eſt l'auteur d'Amadis des Gaules, ce roman de génie, que l'imagination a embelli d'un brillant coloris, & que l'ame a échauffé d'accents enflammés. C'eſt de cet ouvrage que M. de Treſ-

(1) En ſept volumes in-fol. Il a fait d'autres ouvrages, de volumineux commentaires ſur les poéſies de Camoëns, &c.

ſan a donné une imitation où, quoique dans un âge fort avancé, il a eu le talent de conſerver la nobleſſe des ſentimens, l'élévation des penſées, la vivacité des deſcriptions, la fraîcheur & les graces de l'élocution, qui parent l'original. (1) Les poéſies de Vaſco Lobeira portent le même caractere.

La Luſiade, poëme de Camoëns, l'a fait appeller le Virgile des Portugais. Ce n'eſt pas que le ſujet ſe trouve circonſcrit dans de juſtes bornes; que la conduite ſoit réguliere & les parties unies; qu'un bon jugement ait fait éviter à l'auteur des abſurdités, des prodiges, des enchantemens qui ne peuvent exiſter que dans la folle imagination de certains poëtes; que ſon ſtyle ait la clarté, la pureté des ondes du Tage, comme il le deſire dans une invocation adreſſée aux nymphes de ce fleuve. Tous ces défauts frappent dans l'ouvrage, mais n'en détruiſent pas l'intérêt : ce ſont les détails qui le ſoutiennent, une richeſſe d'images, un choix de comparaiſons, un feu brûlant de ſentimens. Rien, par exemple, n'eſt plus pathétique que la mort d'Inès de Caſtro, renfermée dans le troiſieme chant. Nous ne parlerons ni des comédies, ni

(1) Il ſera bientôt imprimer le recueil des extraits qu'il a inſérés dans la Bibliotheque des romans. Ma maiſon de campagne, ſituée près de la ſienne, me met à portée de le voir très-ſouvent. Cet aimable vieillard fait, par l'agrément de ſon eſprit, une des principales douceurs de ma vie retirée & champêtre.

des odes, ni des élégies, ni des épigrammes du Camoëns, parce qu'elles s'éclipſent devant la Luſiade. Conto Pertana balance ſa réputation en Portugal, & non dans les autres pays de l'Europe. S'il a employé dans ſon poëme intitulé, *Quiéterie de la ſainte* †, plus d'ordre & de ſageſſe, il a moins de feu, d'élans, de poéſie deſcriptive.

Les vers que Pierre Lobo a faits ſur des ſujets philoſophiques, plaiſent par leur douceur & leur cadence : on n'y trouve point la force, le ton mâle & hardi de Lucrece ; mais auſſi l'on n'y ſent pas ſa rudeſſe, qui rappelle les tems barbares de la littérature, quoiqu'il vécût dans le ſiecle de Rome le plus floriſſant en talens & en lumieres. Une élégance continue & des fleurs agréables couvrent les épines arides de la matiere traitée par Lobo.

Le ſtyle de Sa de Miranda dans ſes ſatyres approche de celui d'Horace : la plaiſanterie y eſt préparée avec art & relevée par le ſel le plus fin. Il ne déchire, il ne foudroie point ; il bleſſe avec la pointe du ridicule, d'autant plus agréable au public, qu'elle excite ſes ris ſans l'effrayer par de ſombres tableaux. Les comédies & paſtorales de Sa de Miranda ſont d'un beaucoup moindre prix.

Bernarda Ferreira de la Cerda a le plus honoré le ſexe de Portugal par ſa plume fertile & ingénieuſe. Ses comédies & quelques-unes des poéſies de ſon recueil s'élevent au-deſſus

de ses divers ouvrages, dont la marque la plus certaine est l'attrait du sentiment & le charme du style. Les muses, les graces & l'amour doivent inspirer la beauté : quand on est animé par de tels Apollons, pourroit-on manquer de parler à l'imagination & au cœur ?

Les églogues de Rodriguès-François Lobo sont des peintures champêtres, où la nature est exprimée dans sa belle simplicité. Sa comédie d'Euphrosine forme dans ce genre le chef-d'œuvre de sa nation, qui en fait ses délices. Cette comédie n'est pas selon les véritables regles du théatre ; il n'y a que quelques détails qu'on pût conserver, si l'on vouloit la représenter sur la scene françoise.

Ce n'est pas seulement en qualité d'épigrammatiste que nous montrerons Arius Barbosa, mais encore comme un des littérateurs qui ont ramené en Espagne la bonne poésie, dont le goût avoit été étouffé dans les feux de la guerre. Des pensées justes, beaucoup de traits d'esprit, une expression pure, un excellent méchanisme de versification sont les qualités distinctives des épigrammes de Cajado. Celles de Reys ont de la décence, de l'honnêteté, & n'ont point été écrites dans l'intention de nuire. L'auteur étoit religieux ; il devoit donc encore plus qu'un autre bannir de ses écrits tout ce qui porte un caractere de méchanceté.

Le peuple Castillan, chantant encore au milieu de ses plaisirs & de ses occupations journa-

ſteres les chanſons de Monte-Major, en fait un éloge qui nous diſpenſe de les louer. Ces chanſons en langue vulgaire ne doivent pas ſentir le travail; elles demandent un ton naïf qui n'admet point cette coquetterie que l'eſprit affiche pour plaire, & elles ſont comme des déshabillés auxquels la négligence & un certain déſordre donnent de l'agrément. La Diane de Monte-Major eſt un roman en proſe d'une délicateſſe & d'une poéſie de ſtyle qui enchante. Les reſſorts de l'action s'y développent naturellement; les caracteres intéreſſent & ſont liés entr'eux, les ſituations frappent d'autant plus qu'on ne peut les prévoir. L'imagination répand ſes richeſſes dans les deſcriptions & les récits. Plus de jugement auroit écarté l'auteur d'un merveilleux abſurde, & plus de goût l'auroit ramené à ce ſtyle ſimple, uni, coulant, qu'on doit avoir dans tous les genres.

La littérature portugaiſe n'eſt actuellement pas même l'ombre de ce qu'elle étoit dans les ſiecles derniers. Quoique nous ayons trouvé dans cette nation de l'eſprit & des lumieres, elle ne compte preſque point d'auteurs; encore ne peut-elle pas ſe glorifier de ceux qu'elle a. Nous nous bornerons à parler de M. Verney qui a fait un Traité de logique dont les principes & la méthode dans la maniere de raiſonner ſont reconnus pour juſtes & profonds par les eſprits ſolides.

L'extinction totale de la littérature portugaiſe

vient ſans doute de quelques cauſes : nous croyons qu'elles conſiſtent dans un attachement ſervile que la nation porte à de puériles coutumes qui rétréciſſent & abaiſſent les idées, bien loin d'en étendre & anoblir la ſphere ; dans une ſorte de deſpotiſme exercé ſur les eſprits à qui une liberté décente & modérée eſt ſeule capable de faire produire de grandes choſes ; dans un défaut de goût qui ramene tous les genres aux véritables regles, qui a pour baſe les ſuccès des anciens, l'expérience des ſiecles, la nature & la raiſon ; ces deux guides qu'il faut prendre pour ne pas ſe jeter dans l'écueil du faux bel-eſprit, & ne point s'écarter de la route des ſciences ; dans les études, ſoit publiques, ſoit privées, que le mauvais choix des profeſſeurs & inſtituteurs rend preſque nulles ; dans le petit nombre de colleges, qu'on ne doit pas néanmoins trop multiplier, de peur de nuire à l'agriculture & au commerce. (1) Il n'y a que de grands changemens ſur tous ces objets, qui puiſſent faire reluire en Portugal le jour de ſon ancienne littérature.

(1) Cette partie de l'éducation, négligée dans les principaux pays de l'Europe, eſt trop eſſentielle pour ne pas exiger de tous les gouvernemens une attention particuliere.

FIN du Tome III & dernier.





